L'empereur de Macao

HENRI VERNES

UNE AVENTURE DE BOB MORANE



marabout junior

LA COLLECTION JEUNE POUR TOUS LES AGES

HENRI VERNES

BOB MORANE
L'EMPEREUR DE MACAO



MARABOUT

1958 - Marabout Junior n°114

Chapitre I

Depuis plusieurs heures, la nuit était tombée. La rue du Dragon Jaune, à Hong-Kong, n'avait rien de bien engageant avec les pauvres lanternes de papier huilé qui éclairaient de taches crues ses maisons aux façades lépreuses couronnées de toits cornus. Seules, de rares silhouettes se coulaient le long des murs. On imaginait aisément des hommes à l'affût, en quête de mauvais coups. De temps à autre, de derrière une façade, on entendait les rumeurs désaccordées d'une musique chinoise, ou les cris de joueurs lancés dans d'interminables parties de mahjong et ivres d'alcool de riz.

L'Européen qui, cette nuit-là, remontait la rue du Dragon Jaune, ne semblait cependant pas troublé par l'ambiance sinistre de l'endroit.

Il était grand, costaud sous son complet de shantung clair. Des cheveux sombres couronnaient un visage énergique et osseux, éclairé de temps à autre par la lueur d'un fanal. L'homme n'avait d'ailleurs aucune raison particulière d'avoir peur. Au cours de son existence, il s'était à de nombreuses reprises trouvé dans des situations périlleuses et il se savait capable de se défendre.

Débarqué à Hong-Kong quelques jours plus tôt, Bob Morane avait entrepris d'explorer la grande capitale du commerce britannique sur la mer de Chine. Explorer une ville, pour lui, ce n'était pas se contenter de visiter les monuments attirant habituellement les touristes mais, au contraire, prendre contact avec la vie même de la cité, avec son peuple, ses douleurs, ses joies. Pour connaître ce peuple, il fallait s'enfoncer dans les quartiers interlopes où la misère régnait en même temps que tout ce qu'elle entraîne comme tares… jeux, ivrognerie et banditisme. Pour Hong-Kong, la rue du Dragon Jaune représentait ces quartiers interlopes dans toute leur horreur et Morane y avait pénétré consciemment. Il allait d'un pas décidé, attentif à tout ce qui se passait autour de lui.

Le promeneur s'était arrêté près de la porte d'une taverne pour prêter l'oreille aux conversations de joueurs en train de se chamailler

en *pidgin*, ce jargon des mers de Chine. Soudain, il sursauta. À une trentaine de mètres de lui, sur le mur d'en face, de gigantesques ombres humaines, projetées par la lueur d'une lanterne, dansaient une sarabande effrénée. Cela ne rappelait cependant en rien une chorégraphie quelconque car ces hommes, dont il voyait seulement pour l'instant les ombres, devaient être en train de se battre. D'après ce que l'on pouvait juger, ils étaient même plusieurs ligués contre un seul qui, sans doute, ne tarderait pas à avoir le dessous. Mû par un réflexe, Morane se précipita pour, bientôt, distinguer un groupe d'individus étroitement réunis par le combat.

Ils étaient trois Chinois s'acharnant à coups de poing et de pied sur un quatrième personnage, sans doute un Britannique à en juger par les vociférations qu'il lançait dans la plus pure langue anglaise.

Déjà, Morane intervenait. D'un coup porté du tranchant de la main à la nuque, il mit l'un des agresseurs hors de combat. Un second levait un poignard ensanglanté. Bob lui saisit le poignet d'une main de fer, tandis que du poing droit il le frappait violemment au creux de l'estomac. L'autre lâcha son arme et s'écroula à genoux sur le sol. Voyant que la partie devenait trop inégale, le dernier des assaillants tourna les talons et décampa en courant pour se perdre au loin, dans l'ombre épaisse d'une ruelle. Le vainqueur s'approcha alors du personnage qu'il venait ainsi de secourir. C'était un Européen de haute taille, âgé d'une quarantaine d'années, aux cheveux blonds et dont les lunettes brisées pendaient, retenues par une de leurs branches à son oreille gauche. Des ecchymoses sanglantes marquaient son visage et il demeurait adossé au mur, haletant.

— Comment vous sentez-vous ? interrogea Morane.

L'interpelé hocha la tête. Ce qui eut pour effet de faire choir ses lunettes, qui se brisèrent définitivement sur le sol.

— Je pense que cela pourra marcher, dit l'inconnu d'une voix faible. Pourtant, si vous n'étiez pas survenu, je crois que j'y passais. Ces voyous semblaient décidément en vouloir à ma peau.

Cessant de s'appuyer au mur, l'Anglais marcha d'un pas chancelant vers le Chinois qui, tout à l'heure, avait voulu frapper Morane de son poignard. L'homme était demeuré à genoux et

haletait comme s'il essayait, en vain, de reprendre son souffle. L'inconnu le saisit à l'épaule et le renversa sur le dos.

— Qui vous a commandé de m'attaquer ? demanda-t-il d'une voix rude, en *pidgin*.

Comme le Chinois ne répondit pas, se contentant de rouler des yeux effrayés, l'homme demanda encore :

— Qui vous a commandé de m'attaquer ?

Le Chinois secoua doucement la tête et dit d'une voix faible :

— Je ne sais pas. Je ne sais pas…

— Tu le sais, et tu vas me le dire.

Mais le Chinois continuait à secouer la tête, en disant toujours :

— Je ne sais pas… Je ne sais pas…

L'Anglais le saisit alors à la gorge et le secoua.

— Vas-tu parler enfin ? Vas-tu parler ? Je sais que tes compagnons et toi êtes à la solde de l'Empereur de Macao.

Le bandit secoua encore la tête.

— Je ne sais pas. Je ne sais pas.

Alors l'inconnu se redressa.

— Nous n'en tirerons rien, dit-il. Si ces gens sont réellement à la solde de l'Empereur, ils ne parleront pas. Ils savent que parler équivaudrait pour eux à signer leur arrêt de mort.

À ce moment, une grimace apparut sur le visage de l'Anglais. En même temps, une large tache noirâtre s'élargissait près du revers gauche de son veston.

— Vous êtes blessé, dit Morane.

L'autre porta la main à sa poitrine et grimaça à nouveau.

— Oui, dit-il, ce sacripant m'a touché et, dans le feu de la bagarre, je ne m'en suis pas rendu compte. Il s'en est fallu de bien peu pour qu'il me transperce le cœur.

— Vous ne pouvez demeurer là. Il faut à tout prix qu'on vous soigne. Je vais vous aider à gagner l'hôpital le plus proche.

Le blessé leva ses regards sur son interlocuteur. Dans ses yeux un doute était apparu.

— Ne craignez rien, dit Morane avec un sourire. Je ne suis pas à la solde de votre Empereur de Macao. Je suis Français, et mon nom est Bob Morane.

L’Anglais parut soudain rassuré. Il tendit à Morane une main un peu tremblante.

— Ravi de faire votre connaissance, dit-il. Surtout en de telles circonstances. Sans vous je serais peut-être, en ce moment, rayé du monde des vivants.

Du doigt, Morane désigna les deux agresseurs, toujours couchés sur le sol.

— Qu’allons-nous faire d’eux ? interrogea-t-il.

Le blessé haussa les épaules.

— Laissons-les, dit-il. De toute façon nous ne pouvons nous en encombrer. D’ailleurs, nous n’en tirerons rien. Mais permettez-moi de me présenter à mon tour. Je m’appelle John Crance, et je vous dois la vie.

— Ne parlons plus de cela pour le moment, dit Bob. Passons au plus urgent, c’est-à-dire trouver un endroit où vous pourrez vous faire panser.

Crance tira un mouchoir propre de sa poche. Le roulant en boule, il le glissa sous sa chemise, afin de former un tampon qui, provisoirement, étancherait le sang coulant de sa blessure.

— Avant tout, dit-il, quittons ces lieux mal famés et cherchons un taxi qui nous conduira à l’Hôpital Britannique.

Tout à coup, il parut saisi de faiblesse et ses jambes flageolèrent. À la lueur d’un proche fanal, Morane vit son visage tourner au vert, tandis que de la sueur perlait à son front.

— Je crois que vous allez devoir me soutenir, dit Crance. Une blessure pareille, ça n’a l’air de rien tout d’abord. Pourtant cela ne tarde pas à saper vos forces.

Saisissant son interlocuteur par la taille, Bob l’aida à avancer. L’Anglais marchait avec courage mais, par moments, malgré toute son énergie, il devait s’arrêter. Ensuite il repartait, s’arrêtait à nouveau pour repartir encore.

Ils venaient de sortir de la rue du Dragon Jaune, pour déboucher dans une artère mieux fréquentée, quand tout à coup une syncope frappa le blessé. Bob Morane le sentit se raidir, puis brusquement s’affaisser.

S’il n’avait été maintenu par un bras ferme, Crance se serait écroulé sur le sol.

Un taxi en maraude passait. Bob le héla et, quand la voiture eut stoppé devant lui, il ouvrit la porte et poussa doucement son compagnon à l'intérieur. Alors il s'assit à ses côtés et jeta au chauffeur :

— À l'Hôpital Britannique… Vite !…

* * *

La lumière du jour envahissait la chambre de l'hôtel. Bob Morane repoussa les couvertures et, se dirigeant vers la porte-fenêtre, il l'ouvrit à deux battants. Devant lui, la baie s'étendait avec ses eaux couleur d'aigue-marine sur lesquelles des îles rocheuses formaient des taches brunes. Au-delà, sur le continent lui-même, on apercevait les hauteurs de Kowloon et, derrière, les chaînes de collines tourmentées de l'intérieur.

À trois reprises, Morane respira à fond, rejetant lentement l'air de ses poumons.

La nuit précédente avait été fort chargée.

Non seulement il avait secouru John Crance mais, en outre, il avait dû mener ce dernier à l'hôpital et y demeurer jusqu'à ce qu'il fût sûr qu'on lui eut prodigué les soins nécessaires.

L'aventure aurait pu paraître banale. Cependant, ces seuls mots « Empereur de Macao » avaient suffi à aiguiser la curiosité de Morane.

Surtout que, sur le chemin de l'hôpital à son hôtel, il avait interrogé à ce sujet le chauffeur du taxi. Celui-ci, à l'énoncé des mots « Empereur de Macao », avait fait montre d'une évidente terreur. Le portier de l'hôtel, interrogé de la même façon, avait eu des réactions semblables.

Macao, la colonie portugaise située de l'autre côté de l'estuaire, se trouvait à quelques soixantes kilomètres de Hong-Kong. Cependant son Empereur, puisque Empereur il y avait, semblait étendre son pouvoir jusqu'à la colonie britannique elle-même, et sans doute au-delà.

— Je me demande à quoi peut bien ressembler cet empereur de fantaisie, murmura Morane. Les empereurs ne sont plus légion de nos jours.

À ce moment, le téléphone sonna. Se détournant, Morane marcha vers la table de nuit, décrocha le combiné et demanda :

— Allô… Qui est à l'appareil ?

À l'autre bout du fil une voix répondit :

— On demande monsieur Morane, de l'Hôpital Britannique.

Il y eut un déclic, puis une voix féminine demanda :

— Allô… Monsieur Morane ?

— C'est lui-même, dit Bob.

— Je vous appelle de la part de l'inspecteur Crance.

— Comment va-t-il ? interrogea Bob.

— Il est tiré d'affaire maintenant, répondit la voix de femme. Quelques centimètres de plus et le cœur était atteint. L'inspecteur Crance demande que vous passiez le voir d'urgence. Il dit avoir besoin de s'entretenir avec vous.

Bob Morane jeta un coup d'œil à sa montre et s'aperçut qu'il était neuf heures du matin.

— Le temps de m'habiller, dit-il, de me raser et j'accours.

Il raccrocha. Ce fut alors seulement qu'il se souvint qu'en parlant de John Crance, sa correspondante, une infirmière sans doute, lui avait donné le titre d'inspecteur.

Morane fit la grimace. Inspecteur, cela voulait dire un tas de choses. Cela voulait dire surtout que Crance n'était pas un homme comme les autres. Sans doute un policier, et cela n'augurait rien de bon.

Bob fit le geste de chasser une mouche importune. En hâte, il se lava, se rasa, s'habilla. Puis il quitta sa chambre, descendit et gagna la rue. Là, il héla un *rickshaw* et se fit conduire directement à l'Hôpital Britannique.

Chapitre II

La poitrine entourée de bandelettes, le bras gauche maintenu dans une gouttière, John Crance était étendu sur le lit. À sa mine reposée et détendue, on se rendait compte qu'il était déjà complètement tiré d'affaire et que son rétablissement ne serait qu'une question de jours. Quand Morane pénétra dans la chambre, Crance releva doucement la tête et sourit.

— Content de vous voir, monsieur Morane, fit-il.

Du menton, il désigna une chaise en disant :

— Voulez-vous vous asseoir ?

Quand Bob eut obéi, Crance le dévisagea longuement, comme s'il cherchait à retrouver une image précise de ses traits. Ensuite, il dit encore :

— Sans doute vous demandez-vous pourquoi je vous ai fait venir de si bonne heure, après vous avoir gâché, sans le vouloir bien sûr, une partie de votre nuit ?

Morane secoua les épaules.

— Comment voulez-vous que je sache ? L'infirmière qui m'a appelé de votre part m'a affirmé que vous vouliez me parler. Le plus simple, je crois, serait que vous m'appreniez le motif de cet appel.

Crance sourit.

— Pour commencer, il me faut vous remercier de l'aide que vous m'avez apportée la nuit dernière. Sans vous, je vous l'ai dit déjà, j'aurais été certainement rayé du nombre des vivants. Je vous dois la vie et vous avez droit à toute ma reconnaissance. Pourtant, à cause de cette blessure qui m'immobilise, il me faut encore vous demander du secours.

Il y eut un long silence, puis Bob Morane se mit à rire.

— Du secours ? fit-il. À ce que je sache, personne ne vous menace plus dans cet hôpital.

John Crance secoua la tête.

— Ce n'est pas cela. Il n'est pas question pour vous de me défendre contre quelqu'un, mais d'attaquer quelqu'un à ma place.

À nouveau, le silence s'établit. Morane demeurait dans l'expectative, se demandant où John Crance voulait exactement en venir.

— Avez-vous déjà entendu parler de l'Empereur de Macao, commandant Morane ? interrogea à brûle-pourpoint le blessé.

Bob eut un signe négatif.

— Jusqu'à hier, je n'en avais pas entendu parler. C'est vous-même qui avez prononcé ce nom lorsque vous avez interrogé un de vos agresseurs. À ma connaissance, d'ailleurs, il n'y a pas d'Empereur à Macao.

Un ricanement échappa à Crance.

— Pas d'Empereur à Macao ? Bien sûr qu'il n'y en a pas, du moins officiellement. Pourtant cet Empereur existe, puisque c'est ainsi qu'on appelle un personnage mystérieux dont personne ne connaît l'identité réelle, dont personne n'a encore pu contempler le visage et auquel on donne vulgairement le nom de Monsieur Wan. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il possède son quartier général dans la colonie portugaise située de l'autre côté de l'estuaire. C'est de là qu'il dirige une vaste organisation de banditisme étendant son pouvoir sur toute l'Asie orientale, la Malaisie et les mers de Chine. Cette organisation s'adonne à la fois au trafic de l'or et des devises, à la contrebande d'armes et de drogues, et même au trafic des esclaves. Elle possède ses propres avions, et aussi toute une flotte de cargos et de jonques qui, soigneusement camouflées, se livrent à la piraterie. À la tête de cette organisation, il y a ce personnage énigmatique et sans visage que l'on nomme Empereur de Macao, alias Monsieur Wan.

John Crance fit une pause et considéra longuement Morane. Puis, comme celui-ci demeurait silencieux, il continua :

— Voilà quelques mois, devant l'impuissance des autorités locales à mettre fin aux agissements de cette bande, Scotland Yard décida de lancer sur la piste de Monsieur Wan quelques agents spéciaux, parfaitement aguerris et intègres. Sans l'aide des autorités, afin de ne pas courir le risque d'être découverts, ils agiraient discrètement et tenteraient de remonter jusqu'au mystérieux forban qui dirige cette organisation criminelle. Comme inspecteur du Yard, je fus choisi, avec un autre agent, Sprague

Miller, pour remplir cette mission. Nous devions agir séparément et, de temps à autre, prendre contact en des lieux et par des moyens convenus à l'avance. Miller et moi avions passé de nombreuses années en Extrême-Orient et connaissions parfaitement les principaux dialectes qui y sont parlés, et aussi les mœurs de leurs habitants. Nous quittâmes donc Londres et gagnâmes Hong-Kong. Aussitôt, séparément comme il était convenu, nous nous mîmes en campagne. Nos premières enquêtes, menées en partie à Hong-Kong, en partie à Macao, furent assez décevantes. Nous acquîmes cependant bientôt la certitude de devoir mener nos recherches à partir d'une maison de jeu de Macao, nommée le *Tigre Enchanté*. Et aussi à partir d'un magasin d'antiquités *Au Trésor des Sages* également situé à Macao et dirigé par un Eurasien du nom de Jonathan Ma-Boon-Ma. Il y a une semaine, comme je me trouvais moi-même à Macao, Sprague Miller manqua à l'un de nos rendez-vous. Avant-hier, je reçus un mot de lui dans lequel il me disait se trouver à Hong-Kong où il avait découvert une nouvelle piste. Il me donnait rendez-vous au numéro 325 de la rue du Dragon Jaune. Le message était écrit de la main de Miller, dont je reconnaissais bien l'écriture. Ce fut donc sans méfiance que je regagnai Hong-Kong et me rendis la nuit dernière à l'adresse indiquée, rue du Dragon Jaune. Pourtant, au numéro 325, je ne découvris qu'une maison déserte que je fouillai sans trouver la moindre trace de Miller. Ne sachant que penser, j'allais regagner mon logis lorsque je fus assailli par ces trois malandrins des mains desquels vous m'avez tiré. Sans doute étaient-ils envoyés par Monsieur Wan. Dans ce cas, il faut supposer que Miller est tombé entre les mains de la bande et qu'on l'a obligé à écrire ce message pour m'attirer dans un piège.

— Peut-être, fit remarquer Morane, vos agresseurs n'avaient-ils rien à voir avec votre Empereur de Macao. Ils pouvaient n'en vouloir qu'à votre argent.

Doucement, l'inspecteur Crance hocha la tête.

— C'est possible, fit-il, mais je ne le pense pas. Ce serait là une trop grande coïncidence. Ce faux rendez-vous, et puis ces hommes qui m'assaillent…

Il hocha à nouveau la tête.

— Non, non, dit-il encore, ce n'est pas possible. L'Empereur de Macao aura eu vent de notre enquête. Après avoir attiré Miller dans un guet-apens et l'avoir sans doute fait exécuter, il a tenté de m'assassiner à mon tour.

Une expression de contrariété, presque de désespoir, se marqua sur les traits du policier.

— Et je suis cloué ici, sur ce lit, pour de nombreux jours, à cause de cette maudite blessure.

Il parut soudain se rasséréner un peu.

— Heureusement, monsieur Morane, vous êtes là pour me donner un coup de main et, peut-être, agir à ma place.

Bob sursauta violemment.

— Agir à votre place ? fit-il. Que voulez-vous dire ?

Crance parut soudain embarrassé.

— Je veux dire tout simplement que vous êtes le seul homme capable de continuer ma mission, déclara-t-il d'une voix légèrement hésitante, et de la mener à bien.

Morane sourit.

— Vous oubliez une chose, inspecteur, c'est que je ne suis pas policier, moi ! La seule solution qui s'offre à vous, c'est de faire venir de Londres de nouveaux agents qui prendront votre place, à Miller et à vous.

Mais Crance secoua la tête avec désespoir.

— Non. Cela demanderait plusieurs jours et, pendant ce temps, l'Empereur de Macao aurait tout le loisir de prendre ses précautions, de resserrer encore le mystère qui l'entoure… et de perpétrer de nouveaux crimes. Voilà pourquoi, commandant Morane, il faut absolument que vous m'aidiez. Vous seul en êtes capable, je le répète.

— Comment le savez-vous ? interrogea Bob, avec un sourire un peu embarrassé. N'oubliez pas qu'hier encore j'étais un inconnu pour vous.

Ce fut au tour du blessé de sourire, mais narquoisement.

— Un inconnu ? C'est ce que vous pensez… À vrai dire, je vous connaissais depuis pas mal de temps. Non seulement parce que vous vous êtes rendu célèbre par vos exploits et parce que, à de nombreuses reprises, j'ai vu votre photo dans les journaux, mais

surtout parce que nous possédons un ami commun en la personne de Sir George Lester[1]. Celui-ci m'a à plusieurs reprises parlé de vous. Voilà pourquoi, cette nuit, quand je vous ai reconnu et que vous vous êtes présenté, j'ai su que vous étiez l'homme qu'il me fallait.

— Si je vous comprends bien, dit Morane, vous voulez que je me jette seul à la tête de votre Monsieur Wan pour vous le ramener ensuite pieds et poings liés… Est-ce bien cela ?

— Pas tout à fait. Ce que je voudrais seulement, c'est que vous retrouviez la trace de Miller. Si celui-ci est encore en vie, il nous dira ce qu'il a appris sur nos ennemis.

Morane ne répondit pas tout de suite. Il aurait aimé accepter la proposition du policier, mais la prudence lui conseillait cependant de s'abstenir. Il savait qu'on ne gagne jamais rien à se lancer dans des aventures qui dépassent vos forces. Trop souvent, il en avait lui-même fait l'expérience. Seul son courage, et aussi une sérieuse dose de chance, lui avait permis chaque fois d'échapper à un destin redoutable.

— Je regrette, inspecteur, dit-il finalement, mais il m'est impossible d'accepter. Et puis, d'après ce que vous venez de me dire de cet Empereur de Macao, Sprague Miller doit être mort à l'heure actuelle. Comme tout le monde, votre ennemi doit savoir que, seuls, les morts ne parlent pas. Alors, pourquoi tenterais-je de retrouver Miller ? Pourquoi risquerais-je ma vie pour un inconnu ? Pour un cadavre inconnu qui ne pourrait rien nous apprendre ?

Pendant un moment, Crance demeura pensif, puis hocha doucement la tête.

— Je sais, je sais, dit-il. Il y a quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent pour que Miller soit mort. Cependant, il nous faut considérer la possibilité qu'il soit encore vivant. Pour cette seule raison, vous devez tenter de le retrouver.

— Quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent pour qu'il soit mort, avez-vous dit ! jeta Morane. Une seule chance donc pour qu'il soit vivant. Et, pour cette seule chance, je devrais me lancer à la tête d'adversaires qui bientôt me changeraient, moi aussi, en cadavre… C'est là un travail de policier et non d'un simple particulier. Faites venir des inspecteurs de Londres. Ils ont l'habitude de ce genre

d'affaire et c'est leur métier de déclarer la guerre aux criminels. En ce qui me concerne, j'ai appris depuis longtemps, par expérience, qu'on ne gagne jamais rien à mettre le doigt dans l'engrenage d'une machine trop puissante. On risque d'y passer tout entier.

Le visage du blessé se durcit soudain. Sa bouche ne fut plus qu'une mince fente, sans lèvres.

— Je suppose que c'est là votre dernier mot, commandant Morane ? fit-il d'une voix un peu sèche.

Bob eut un signe affirmatif. Il comprenait la déception de son interlocuteur, mais il n'y pouvait rien.

— C'est en effet mon dernier mot, fit-il en écho.

John Crance parut tout à coup se détendre. Avec son bras gauche levé de force par la gouttière, il semblait faire un geste d'apaisement.

— Je vous comprends très bien, commandant Morane, dit-il sur un ton radouci. D'autres que vous reculeraient avant de se jeter dans les griffes de ce maudit Monsieur Wan. Moi-même, je dois l'avouer, si ma position de policier ne me forçait à l'obéissance, j'aurais refusé cette mission.

Morane s'était levé. Il tendit la main à l'Anglais, qui la serra.

— Sans rancune, n'est-ce pas, inspecteur ? dit Bob. Si jamais vous avez besoin de moi, sauf bien sûr pour me demander de vous apporter l'Empereur de Macao sur un plateau, faites-moi signe. Je serais ravi de vous rendre service.

Morane quitta la chambre. Alors qu'il marchait le long du couloir, en direction de la sortie de l'hôpital, il fut tenté de revenir sur ses pas pour dire à Crance qu'il acceptait de l'aider à confondre son ennemi, qui était aussi l'ennemi de l'humanité toute entière. Pourtant, une fois encore, la prudence l'emporta sur la témérité.

Bob secoua les épaules, comme pour se libérer d'une préoccupation, et il marcha plus vite. Puisqu'il était venu à Hong-Kong pour visiter la ville en spectateur, ce serait comme tel que, dès le jour même, il reprendrait son errance à travers la grande cité asiatique.

* * *

L'après-midi était déjà fort avancé, ce jour-là, quand Bob Morane regagna son hôtel.

Devant lui, la mer de Chine étendait son gigantesque miroir de jade sombre et comme soigneusement poli. Seules, des jonques de pêche rentrant au port s'y découpaient en ombres chinoises. Quand elles viraient, leurs voiles, carrées et nervurées, en ailes de chauve-souris, prenaient des teintes rougeâtres ou verdâtres sous les rayons du soleil prêt à disparaître derrière l'horizon.

Durant toute la journée, depuis sa visite à l'hôpital, Morane avait traîné son incurable curiosité à travers Hong-Kong. Ce n'était certes pas la première fois qu'il visitait une grande ville chinoise. Pourtant, il ne pouvait cesser de se repaître du spectacle des rues étroites, aux façades capricieuses, le long desquelles pendaient des enseignes en forme de banderoles, couvertes de lettres ressemblant chacune à quelque monstre venu d'une lointaine planète.

Il ne pouvait non plus jamais se lasser du spectacle de cette foule bigarrée, à la fois languissante et affairée, de toute cette misère côtoyant souvent la richesse. Et ces pauvres êtres sous-alimentés, vêtus de haillons et coiffés de vastes chapeaux de paille de riz. Ces commerçants cossus et habillés à l'européenne. Ces pauvres femmes traînant sur leurs épaules lasses des enfants endormis et des siècles de souffrances. Ces dames de la bonne société chinoise aux longues robes de soies précieuses, largement fendues, et aux mains couvertes de bijoux. Ce spectacle emplissait souvent Morane de pitié mais aussi d'une sorte d'exaltation, car c'était l'image de la vie elle-même, avec tout ce qu'elle avait à la fois de merveilleux et d'horrifiant.

Après avoir franchi la porte de l'hôtel, Bob marcha directement vers le fond du hall, où se trouvait l'ascenseur. Pourtant une voix, venant du bureau de réception, le héla.

— Monsieur Morane ! Monsieur Morane !

Bob fit volte-face et se dirigea vers le bureau, derrière lequel se tenait un employé chinois, aux vêtements sombres et stricts et dont le sourire semblait figé dans la pierre.

— Vous m'avez appelé ? interrogea Morane.

— Oui, sir. On a téléphoné pour vous de l'Hôpital Britannique. Votre honorable correspondant a demandé que vous rappeliez.

Un instant, Morane demeura soucieux.

L'Hôpital Britannique… John Crance irait-il soudain plus mal ? Tout à l'heure, il avait paru cependant définitivement tiré d'affaire. Et, soudain, Bob se décida.

— Passez-moi la communication dans la cabine, fit-il à l'adresse du réceptionnaire.

Sans attendre de réponse, il se dirigea vers la cabine située à l'autre extrémité du hall et y pénétra. Quelques instants plus tard, il obtenait la communication demandée.

— Allô ? interrogea quelqu'un à l'autre bout du fil. Ici l'Hôpital Britannique.

Morane crut reconnaître la même voix féminine que celle du matin.

— Je suis le commandant Morane, dit-il. On m'a appelé de l'Hôpital cet après-midi. J'étais absent et on a demandé que je resonne dès mon retour.

— C'est exact, commandant Morane. Vous êtes le seul ami que nous connaissions à l'inspecteur Crance et…

— Lui serait-il arrivé malheur ? interrogea Bob.

— Arrivé malheur ?… Pas précisément. Cet après-midi, on a essayé à nouveau de l'assassiner. Un homme a réussi à se glisser jusqu'à sa chambre. Mais au moment où il allait y pénétrer, un infirmier l'en a empêché. L'agresseur a tenté alors de faire usage de son revolver. Plusieurs coups de feu ont été tirés, sans blesser personne heureusement. Nous avons aussitôt averti la police, qui est descendue sur les lieux et s'est chargée de l'agresseur. Nous avons cru qu'il était utile de vous prévenir. Peut-être aimeriez-vous voir votre ami après cet attentat.

Ce fut avec un certain étonnement que Morane s'entendit répondre :

— Vous avez bien fait de m'appeler. J'arrive tout de suite.

Tandis qu'il traversait à nouveau le hall pour gagner la porte de l'hôtel, il se demanda pourquoi il retournait auprès de l'inspecteur Crance. Ce dernier lui était peut-être sympathique. Hier pourtant, ce n'était encore qu'un inconnu. Sans doute, après tout, Bob n'agissait-il que par fraternité humaine.

Une demi-heure plus tard, lorsque Morane pénétra dans le hall d'attente de l'Hôpital Britannique, il aperçut tout de suite des policiers en armes qui y stationnaient. Un peu plus tard, lorsqu'il arriva à la porte de la chambre de l'inspecteur Crance, un autre policier, la carabine au pied, lui barra le passage.

— On n'entre pas, sir…

— Le commandant Morane est un ami de M. Crance, dit l'infirmière qui accompagnait le visiteur. Il peut entrer…

Quand la sentinelle se fut écartée, elle poussa le battant et s'effaça pour laisser pénétrer Morane dans la chambre.

En apercevant son sauveur de la nuit précédente, l'inspecteur Crance eut un nouveau sursaut de surprise.

— Vous, commandant Morane ? Si je m'attendais à vous revoir…

— La direction de l'hôpital m'a prévenu de l'attentat dont vous avez failli être à nouveau victime cet après-midi, expliqua Bob. Alors, j'ai cru qu'il était de bon ton de venir vous rendre visite.

— Et vous avez bien fait, lança Crance d'une voix joyeuse. Avec ces policiers qui m'ont pressé de questions durant plusieurs heures, sans que je puisse, dans la crainte des indiscrétions, leur parler du but réel de ma mission à Hong-Kong, cela me fait plaisir de voir enfin un visage ami…

— Bien sûr, vous ne leur avez rien dit au sujet de l'Empereur de Macao. Car je suppose que c'est bien un de ses spadassins qui a voulu une fois encore vous occire.

— Cela ne fait pas de doute, en effet. L'Empereur de Macao a de la suite dans les idées. Pour ce qui est des policiers, tout ce qu'ils savent, c'est que je suis un agent spécial de Scotland Yard, en mission à Hong-Kong. Quant à l'homme qui a voulu m'assassiner, il ne parlera pas. Monsieur Wan a le don de savoir lier les langues.

— Si je comprends bien, dit encore Morane, vous en êtes au même point. À part la seconde tentative d'assassinat, bien entendu.

Le plus total désespoir semblait s'être emparé du policier. De son poing droit fermé, il frappa à plusieurs reprises sur le lit.

— Au même point, commandant Morane, vous l'avez dit ! J'en suis au même point… L'Empereur de Macao continue à agir dans l'ombre, à perpétrer ses crimes. Et moi je suis là, immobilisé pour des jours dans ce lit, comme une vieille bête inutile, en attendant

que les renforts arrivent d'Angleterre. Ah ! Si seulement je pouvais trouver le moyen de contacter Sprague Miller… s'il vit encore bien entendu. De toute façon, quand les renforts arriveront de Londres, il sera trop tard. Il n'y aura plus aucun espoir de retrouver Miller vivant.

À sa grande surprise, Bob s'entendit dire :

— C'est très bien, inspecteur, vous avez gagné. Je partirai à la recherche de Sprague Miller. Ce Monsieur Wan me semble prêt à tous les crimes, et je veux contribuer à le confondre.

Un léger sursaut secoua les épaules du blessé et la joie se marqua sur sa face.

— Réellement, vous avez décidé de rechercher Miller ? interrogea-t-il.

— En certains moments, où le bonheur d'autres hommes et leur sécurité se trouvent en jeu, la prudence peut parfois prendre le visage de la lâcheté. Voilà pourquoi je ne tirerai pas mon épingle du jeu, comme je l'avais décidé tout d'abord.

Sur le visage du blessé, le sourire demeurait.

— Pour tout vous avouer, commandant Morane, j'ai toujours cru que vous accepteriez de me seconder. Croyez-moi, je vous connais mieux que vous ne le pensez. Après votre refus de ce matin, j'ai décidé de vous donner une seconde chance d'accepter. Quand le spadassin est venu cet après-midi pour m'abattre et qu'il eut été mis hors d'état de nuire, j'ai sauté aussitôt sur l'occasion. Tout à l'heure, en vous voyant entrer dans cette chambre, j'ai feint la surprise… Je dis bien « j'ai feint ». En réalité, c'est moi qui ai donné l'ordre à la direction de l'hôpital de vous appeler…

Morane se mit à rire d'un petit rire forcé, un peu amer.

— Ainsi, fit-il, vous m'avez pris au piège, inspecteur. Je suis votre dupe.

Il haussa les épaules et continua :

— Tant pis… Puisque j'ai été crédule à ce point, à moi d'en supporter les conséquences et puisque, de toute façon, cela me permettra peut-être d'aider à confondre un redoutable criminel, tout est pour le mieux. Il vous reste à me donner tous les renseignements qui pourraient me permettre de retrouver Miller.

Chapitre III

Assis, face à la porte-fenêtre largement ouverte sur l'estuaire de la rivière des Perles encombré de vaisseaux de toutes sortes – jonques de commerce chinoises, cargos, yachts de plaisance, – Bob regardait les quelques objets étalés devant lui, sur une table basse. Ces objets lui avaient été remis la veille par l'inspecteur Crance, afin qu'il puisse, avec un minimum de chance et de sécurité, accomplir sa mission : retrouver Sprague Miller.

Il y avait là, sur la table, un pistolet automatique Lüger, deux chargeurs de rechange, une boîte de cartouches, un carnet de chèques libellé en livres sterling sur une banque de Hong-Kong et un autre en dollars sur une banque de Macao. Aussi une lettre du policier par laquelle celui-ci demandait aux autorités britanniques et portugaises de prêter main-forte, en cas de besoin, au porteur de ladite lettre. C'était tout. Pour le reste, Morane devait se suffire à lui-même. Avec ces maigres impédiments, il lui faudrait livrer bataille au plus redoutable forban de tout l'Extrême-Orient : l'Empereur de Macao.

Pour atteindre ce personnage, Bob ne possédait que deux points de départ : cette maison de jeu nommée *Le Tigre Enchanté*, située dans la colonie portugaise, et ce magasin d'antiquités *Au Trésor des Sages* également situé à Macao et qui appartenait à un certain Jonathan Ma-Boon-Ma.

Bien sûr, ce n'était pas directement à l'Empereur que Bob allait s'en prendre. Sa mission consistait uniquement à retrouver Sprague Miller. Mais, comme celui-ci était justement prisonnier de Monsieur Wan, Morane se verrait forcé malgré tout de s'attaquer au mystérieux personnage.

Un autre nom, en plus du *Tigre Enchanté* et du *Trésor des Sages*, s'imposait à Bob, c'était celui de la rue du Dragon Jaune où, deux nuits plus tôt, il avait sauvé la vie à l'inspecteur Crance. D'après le message reçu par ce dernier et écrit de la main de Miller, c'était au numéro 325 de cette rue du Dragon Jaune que devait se

trouver le disparu. Pourtant, lorsque Crance avait visité la maison, il l'avait trouvée vide et abandonnée. Le policier avait acquis la certitude que ses adversaires l'avaient entraîné dans ce quartier mal famé uniquement pour pouvoir, plus à leur aise, le mettre hors d'état de leur nuire.

Crance avait peut-être raison. Il y avait beaucoup de chance pour que la rue du Dragon Jaune n'ait rien à faire dans tout ceci.

Pourtant, Bob était à Hong-Kong et comme, en cet endroit, il ne possédait aucun autre point de départ, il allait malgré tout s'y rendre, si cette rue avait quelque chose à lui apprendre, il verrait bien. Dans le cas contraire, il lui resterait à traverser la baie pour gagner Macao et rendre une double visite au *Tigre Enchanté* et à la boutique du *Trésor des Sages*.

Rapidement, Bob se prépara pour une nouvelle visite à la rue du Dragon Jaune. Il glissa le Lüger dans sa ceinture, entre chemise et pantalon, de façon à ce que, une fois son veston fermé, l'arme devienne parfaitement invisible. Il glissa également les deux chargeurs de rechange dans sa poche. Ensuite, il alla dissimuler la boîte de cartouches dans sa valise et gagna le rez-de-chaussée de l'hôtel. Là, il confia les deux carnets de chèques, dont il n'avait pas besoin pour l'instant, au réceptionnaire, afin que celui-ci les enfermât dans le coffre réservé à la clientèle.

Pour éviter de se faire remarquer, Bob fit arrêter son taxi à l'entrée de la rue du Dragon Jaune. En plein jour, celle-ci perdait un peu de son aspect sinistre avec ses banderoles couvertes de caractères chinois multicolores et servant d'enseignes à des boutiques où l'on vendait de tout, depuis de la camelote d'importation jusqu'à des ingrédients pharmaceutiques aussi disparates que des « dents de dragons » brûlées et des poils de tigre réduits en poudre. Il y avait aussi des cafés où, la nuit tombée, se déroulaient d'infernales parties de mahjong et de fantan qui, l'alcool de riz aidant, se terminaient souvent par des rixes sanglantes.

À cette heure de la journée, la rue du Dragon Jaune était presque déserte, à part quelques coolies chargés de fardeaux trop lourds et qui marchaient les épaules basses et la tête penchée sous leurs larges chapeaux de paille.

Quelques marins suédois, norvégiens, anglais ou américains passaient, traînant leur dépaysement en attendant l'heure de l'appareillage de leurs vaisseaux ancrés dans le port.

Ce fut sans s'être trop fait remarquer que Morane atteignit les abords du numéro 325. La maison possédait deux étages, sans fenêtres et couronnés d'un toit cornu, à la chinoise, privé d'une bonne partie de tuiles. Une porte vermoulue et déglinguée pendait sur ses gonds, à demi arrachée. D'un geste naturel, Bob poussa cette porte. Privée de serrure, elle s'ouvrit lentement, en grinçant, sur une pièce vide, dont les murs s'écaillaient et qui était éclairée seulement par une lumière terne venant d'un vieil escalier branlant menant à l'étage supérieur. Cette lumière était celle du jour tombant par les ouvertures du toit éventré.

Après avoir refermé le battant derrière lui, Morane était demeuré immobile, inspectant la pièce vide et délabrée dans laquelle il se trouvait. Le sol était couvert de poussière et de plâtras tombés de la muraille. Un peu partout, des toiles d'araignées pendaient en draperies grisâtres. Dans la poussière, Morane discerna des marques de pas qui allaient à l'escalier et en revenaient. Il se baissa et inspecta les empreintes. Celles-ci n'étaient pas vieillies, car seule une très fine couche de poussière les recouvrait. Peut-être avaient-elles été faites vingt-quatre heures plus tôt. Deux jours au maximum. À en juger par leur nombre et leur dissemblance, plusieurs hommes devaient être passés là.

Comme les empreintes en question allaient toutes de la porte à l'escalier de bois, ce fut tout naturellement vers cet escalier que Morane s'avança. À pas légers, il se mit à gravir les marches qui, vermoulues, craquaient sous son poids. Par une trappe, il émergea dans une sorte de grenier au plancher de bois et dans lequel, par les brèches du toit, la lumière du soleil entrait à flots.

Durant un moment, Bob demeura perplexe : le grenier lui aussi était vide. Comme l'avait dit Crance, cette maison devait être inhabitée depuis pas mal de temps. À vrai dire, elle se révélait même inhabitable…

Inhabitée ?… Voire…

Sur le plancher, Morane retrouvait les mêmes traces de pas, imprimées dans la poussière, qu'en bas. Mais ici, elles étaient

disposées moins régulièrement. Parfois, elles se changeaient en de longues traînées marquant l'endroit où un pied avait glissé. Partout, elles se chevauchaient et se recoupaient sous tous les angles, comme si on avait mené là quelque sarabande effrénée.

— Une sarabande ?… soliloqua Morane. Je me demande qui aurait bien pu venir danser ici ? Ce galetas n'a rien d'une salle de bal. On s'y serait plutôt battu que cela ne m'étonnerait guère…

Dans un coin du grenier, un objet brillant attira son attention. Il s'approcha et se baissa, pour se relever, tenant en main un porte-plume réservoir à capuchon doré. Rapidement, il tira de sa poche le message de Sprague Miller que lui avait remis l'inspecteur Crance. À l'aide du stylo il griffonna quelques mots sous l'écriture du disparu. En hâte, il compara… Les traits avaient la même épaisseur et l'encre verte était identique. Morane recapuchonna le stylo et le glissa dans sa poche, en même temps que le message.

Continuant ses investigations, Morane finit par découvrir un morceau carré de tissu gris, auquel pendaient encore quelques fils. Il devait s'agir d'une poche appliquée, arrachée au cours du combat qui, comme Bob le supposait, s'était déroulé là. Ce tissu était du genre « palm beach ». Pour en vérifier la qualité, Bob le froissa entre le pouce et l'index. Il laissa échapper un petit sifflement d'admiration.

— Bonne camelote, murmura-t-il ! Probablement fabrication anglaise. Si je ne me trompe, ce morceau de tissu doit avoir fait partie du complet que portait Sprague Miller, lors de sa capture par les hommes de l'Empereur de Macao…

C'est alors qu'un bruit s'imposa à Morane. À vrai dire, il retentissait depuis un moment déjà mais, distrait par ses découvertes, Bob n'y avait pas encore prêté attention. C'était, s'il fallait s'en rapporter au rythme, un bruit de pas résonnant sur un plancher, sans doute dans la maison voisine. Un bruit de pas, mais pas un bruit de pas comme les autres. Qui était, en effet, l'homme qui en marchant aurait pu faire sonner ses talons aussi sèchement sur un sol, quel qu'il fût. C'était un bruit de pas, bien sûr. Plus Morane prêtait l'oreille, moins il pouvait en douter. Pourtant, c'était un bruit de pas inhumains. Comme si l'être qui marchait là avait eu les jambes terminées par des sabots semblables à ceux des chèvres.

* * *

Morane avait collé son oreille à la muraille derrière laquelle retentissait le mystérieux bruit. Il n'était pas superstitieux. Pourtant ces échos d'une marche inhumaine le remplissaient d'un inexplicable malaise, comme si quelque monstre repoussant se promenait en liberté dans la maison voisine.

Bob continuait à prêter l'oreille. Les sons se précisèrent. Il n'y avait plus seulement maintenant ce martèlement sourd de pieds de chèvre. De brefs et secs claquements étaient venus s'y mêler. Par moments même, Bob entendait des murmures de voix, sans pouvoir distinguer cependant les paroles prononcées. Tout ce qu'il pouvait discerner, c'était qu'une de ces voix, haut perchée et grinçante, parlait avec haine et colère, tandis que l'autre, plus basse, paraissait supplier.

Plus que les bruits de voix, les claquements avaient retenu l'attention de Morane qui ne devait d'ailleurs pas tarder à leur donner une identité.

Un fouet !… On était en train de torturer quelqu'un derrière cette muraille.

Bob s'était dressé et dévalait l'escalier pour gagner la rue et la maison voisine. Celle-ci était en tout point semblable à celle qu'il venait de quitter, mais en moins délabrée. La porte tenait encore et une serrure la fermait. Une serrure qui, heureusement, était relativement fragile. D'un solide coup de pied, Bob réussit à la faire sauter. Il poussa le battant et se précipita à l'intérieur de la maison. La salle du bas était vide et Morane ne perdit pas de temps à l'explorer. Déjà, il se précipitait sur l'escalier branlant, menant au premier étage. D'une poussée, il souleva la trappe qui retomba en arrière et claqua avec un bruit de tonnerre.

Le pistolet automatique au poing, Bob avait pris pied d'un bond dans un grenier semblable à celui de la maison voisine. Deux personnages s'y tenaient. L'un, debout, était un Chinois, maigre et en haillons, tout petit, presque un nain. Il montrait un visage cruel de putois et sa peau elle-même disparaissait sous une épaisse couche de crasse. Ses cheveux en broussaille et rares formaient sur son

front comme un repoussant diadème. Le petit homme tenait dans sa main maigre le manche d'un long fouet. Mais ce qui, surtout, retint l'attention de Bob, ce furent ses jambes… Si l'on pouvait appeler jambes ces deux pilons de bambou.

Morane comprit alors ce que signifiait ce bruit rappelant celui des sabots de chèvre. C'était l'extrémité des pilons qui faisait, lorsque l'étrange personnage marchait, résonner le plancher.

Le second occupant du grenier était un Européen. Il se trouvait étendu, torse nu, à même le sol, les membres écartés en croix à l'aide de cordes fixées à des chevilles de bois plantées dans le plancher. Sur le torse nu du prisonnier il y avait de longues marques sanglantes. Les marques du fouet.

Les regards de Morane s'étaient fixés sur le pantalon du supplicié. Un pantalon de palm beach gris semblable à ce morceau de tissu découvert dans la maison voisine.

Alors, Bob sut que cet Européen étendu là, haletant et gémissant sur le sol, était bien l'homme qu'il cherchait. C'était Sprague Miller, l'agent secret de Scotland Yard qui, avec John Crance, avait déclaré la guerre à Monsieur Wan, l'Empereur de Macao.

Chapitre IV

Lorsque Morane avait fait irruption, pistolet au poing, dans le grenier, l'homme aux pilons de bambou s'était reculé dans un coin. Visiblement, la stature du nouveau venu et l'arme qu'il braquait lui imposaient le respect, car il laissait pendre son fouet comme si celui-ci lui fut devenu inutile.

Négligeant cet adversaire chétif et infirme, qui lui paraissait peu redoutable, Bob marcha vers Sprague Miller. C'est alors qu'il aperçut, tout contre le flanc du malheureux, un vase de terre cuite fixé avec des cordelettes. Bob s'agenouilla et entendit, venant de l'intérieur du récipient, une sorte de grattement. Par moments, le prisonnier laissait échapper de brefs gémissements.

Devinant qu'il y avait là-dessous quelque diablerie à la mode asiatique, Morane fit passer le Lüger dans sa main gauche. Tirant un couteau de sa poche, il l'ouvrit et trancha les liens retenant le vase de terre contre le flanc de Miller. Le vase se détacha et un énorme crabe rouge s'en échappa. Avec un sursaut, Morane repoussa la bête du canon de son revolver et, se redressant, il se mit à l'écraser à coups de talon. En même temps, une violente colère mêlée de dégoût envers le bourreau aux pilons de bambou, le saisit. Il allait se retourner vers lui quand, tout à coup, il entendit dans son dos le bruit des pilons heurtant le sol. Morane fit volte-face, l'arme braquée, mais il n'eut pas le temps d'en faire usage. Le fouet claqua et il sentit une vive douleur au poignet gauche. Une seconde fois, le fouet frappa, et le pistolet lui fut arraché des mains.

Alors, l'homme aux pilons se mit à se servir de son fouet avec une ardeur féroce doublée d'une habileté consommée. Morane avait toutes les peines du monde à empêcher la mèche cinglante de le toucher au visage, et il devait protéger celui-ci à l'aide de ses avant-bras. Tout en jouant du fouet, le Chinois aux pilons de bambou laissait échapper entre ses lèvres serrées des paroles en *pidgin*.

— Tu vas périr, vermine d'étranger… Rat immonde… Poo va te tuer et ton corps sanglant servira de pâture aux chiens… Poo va te

tuer.

La mèche continuait à cingler et Morane se trouvait maintenant adossé à la muraille. Il lui fallait tenter quelque chose, sinon il serait bientôt à la merci du tortionnaire. Que le fouet l'atteigne aux yeux et Poo n'aurait plus alors qu'à l'achever avec le long poignard qu'il tenait à présent serré dans son poing gauche.

À un moment donné, comme le Chinois frappait à nouveau, Bob se baissa brusquement, et la mèche claqua, inoffensive, au-dessus de sa tête. Il ne laissa pas le temps à son ennemi de ramener à lui la lanière de cuir. D'une main rapide, il la saisit et tira violemment. Le manche du fouet se trouvait fixé aux poignets de Poo qui, mal en équilibre sur ses pilons tomba en avant. Il essaya de se redresser. En vain. Déjà Morane se précipitait sur lui et, malgré toute sa répugnance à combattre avec un infirme, il entreprit de le désarmer. Quand il eut arraché le poignard des mains du scélérat Bob entreprit de lui lier les mains derrière le dos avec la lanière du fouet. Ensuite, il abandonna le misérable sur le plancher, où il se tortillait en lançant des paroles de haine et en tentant en vain de se relever. Pourtant, privé de l'usage de ses mains, le bout de ses pilons glissant sur les planches, Poo était devenu aussi impuissant qu'une tortue retournée sur le dos.

Sans se soucier davantage du sinistre personnage, Morane revint à Sprague Miller et entreprit de le libérer.

Quand le policier fut adossé à la muraille, il se mit à gémir doucement, à la façon d'un enfant privé de sa mère. Dans ses yeux, grands ouverts, il y avait une expression d'hébétude apeurée. Logiquement, Miller aurait dû remercier Morane pour son intervention, mais il n'en fit rien. Il se contenta de demeurer là, sans rien voir, sans rien entendre semblait-il, fixant le mur en face de lui sans se détourner. Le malheureux semblait avoir été sérieusement ébranlé. Depuis plusieurs jours sans doute, on le torturait. Probablement pour lui faire dire ce qu'il savait sur l'Empereur de Macao ou, peut-être, pour qu'il dévoile le nom des policiers chargés de l'affaire. Monsieur Wan devait ignorer si d'autres agents n'étaient pas également sur ses traces.

Morane rétablissait les faits tels qu'ils s'étaient passés sans doute.

Lorsque Miller avait envoyé le message à Macao, il ne devait pas être prisonnier des hommes de l'Empereur, comme l'avait supposé Crance. Il avait suivi ces hommes jusque dans la rue du Dragon Jaune. Pour mieux les surveiller, il s'était dissimulé au numéro 325, maison voisine de celle où ils se réunissaient. De là, il avait adressé le message à Crance pour que celui-ci vînt le rejoindre. Entre-temps, il s'était fait repérer par les hommes de l'Empereur, qui l'avaient capturé. Quand l'inspecteur Crance, deux nuits plus tôt, s'était présenté au numéro 325, il n'avait naturellement trouvé qu'une maison vide, alors que son collaborateur se trouvait, en réalité, prisonnier dans l'habitation voisine.

Mais Crance lui-même avait sans doute été repéré par les hommes de Monsieur Wan. Il avait été suivi, depuis Macao jusque dans la rue du Dragon Jaune où, à sa sortie de l'immeuble désert, il avait été attaqué. Peut-être avait-on voulu le faire prisonnier, ce qui expliquait qu'il n'avait pas été tué sur-le-champ, mais simplement blessé. Heureusement, Morane était intervenu. Supposant alors que le rendez-vous était un piège tendu par ses ennemis, Crance avait négligé de continuer à suivre la piste menant rue du Dragon Jaune. Par chance, Morane, poussé par une sorte d'inspiration, avait décidé, lui, de suivre cette piste. C'était ainsi que la chance lui avait permis de retrouver Sprague Miller en vie.

Toujours adossé à la muraille, les yeux fixes, Miller s'était mis à prononcer des mots sans suite.

— Non, pas le crabe !… Pas le crabe !… monsieur Wan… ayez pitié d'un pauvre malheureux… La charité, Monsieur Wan, la charité… Non, pas le crabe !… Pas le crabe !… Monsieur Wan, la charité… Ayez pitié d'un pauvre malheureux… Non, pas le crabe !… Pas le crabe !…

Les mêmes paroles revenaient toujours, à la façon d'une litanie. Bob comprit qu'à la suite des tortures et des privations endurées, Sprague Miller avait perdu la raison. Pour combien de temps ? Bob n'aurait pu le dire. Peut-être s'agissait-il simplement d'une violente commotion nerveuse. Avant longtemps, après avoir reçu des soins attentifs, le policier retrouverait son état normal. Mais quand ? Seul, l'avenir pourrait le dire.

Doucement, Morane se pencha vers le malheureux qui continuait à balbutier sa litanie.

— Allons, mon vieux, il n'y a plus de danger maintenant. Ce sacripant de Poo ne vous torturera plus. Je vais vous conduire à l'Hôpital Britannique. Vous y serez en sécurité et on vous y soignera.

Miller hochait doucement la tête, à la façon d'un idiot, et il continuait à dire sur le même ton monotone :

— Pas le crabe !… Non, pas le crabe ! Monsieur Wan, la charité, s'il vous plaît. Ayez pitié d'un pauvre homme, Monsieur Wan… Pas le crabe !… Pas le crabe !…

Bob comprit qu'il serait inutile pour l'instant de tenter d'arracher d'autres paroles au blessé. Il l'aida à se relever. Miller obéit docilement. Comme un enfant que l'on prend par la main, il marcha derrière Morane, en direction de la trappe.

— Je vais vous aider à descendre, fit Bob, comme si le policier prêtait attention à ses paroles. Ensuite, je viendrai chercher ce scélérat de Poo, qui aura à s'expliquer avec les autorités.

Les deux hommes allaient s'engager sur l'escalier quand, au rez-de-chaussée, la porte s'ouvrit soudain. Des pas résonnèrent sur le sol de la pièce d'en dessous. Puis des voix retentirent. Il y avait là plusieurs hommes qui parlaient entre eux, en…

C'est alors que Poo se mit soudain à crier…

— À l'aide !… À l'aide !… Notre prisonnier va nous échapper… À l'aide !…

* * *

D'un coup de pied, Morane avait poussé la trappe qui s'était refermée avec un claquement sourd. Plusieurs coups de feu retentirent et des balles vinrent percer le panneau, sans heureusement atteindre Bob ou Miller.

Pour inciter les nouveaux venus à la prudence, Morane tira à son tour à travers la trappe. Ensuite il recula prudemment, vers le coin le plus éloigné du grenier, en compagnie de Sprague Miller qui, malgré les coups de feu, n'avait pas cessé de murmurer inlassablement sa litanie :

— La charité… Monsieur Wan, la charité… Non, pas le crabe !… Pas le crabe !… La charité, Monsieur Wan, la charité…

Bob fit la grimace, jugeant la situation critique. Il était en effet enfermé dans ce grenier en compagnie d'un dément, duquel il ne pouvait non seulement espérer aucune aide, mais qui, en outre, lui serait un poids mort. Pourtant, pas un seul instant, la pensée d'abandonner Miller, pour sauver sa propre existence, ne vint à Morane. Il était venu là pour tirer cet homme des mains de Monsieur Wan et de sa bande, et il l'en tirerait, quoi qu'il arrivât, même s'il devait y laisser la vie.

Avant tout, il fallait verrouiller la trappe. Dans un coin, Bob avisa une pièce de bois, qu'il glissa dans deux ferrures en forme d'anneaux garnissant les bords de la trappe. Placée de cette façon, la pièce de bois servait de verrou.

Après avoir glissé un chargeur intact dans le Lüger, Morane alla vers la lucarne, par laquelle le grenier prenait jour, et il l'ouvrit. Sous lui, trois mètres plus bas à peine, il aperçut une cour fermée par des maisons à moitié ruinées. Naturellement, Bob n'aurait aucune peine à franchir ces trois mètres. Mais en serait-il de même pour Miller ? Le métier de policier devait avoir habitué le malheureux à tous les exercices du corps mais, dans l'état d'hébétude où il se trouvait, parviendrait-il à commander suffisamment à ses muscles pour effectuer le petit exercice d'acrobatie nécessaire ?

Morane revint vers Miller. Le prenant sous le bras, il le força à se relever. Le policier ne résista pas et il resta debout, les bras ballants, les yeux vides, à la façon d'un robot attendant le commandement de son maître.

Avec douceur, mais fermement, Bob poussa Miller vers la lucarne.

— Montez, lui dit-il.

Tout d'abord, le policier n'obéit pas. Bob le saisit alors par la taille et le poussa au-dehors, sur le rebord du toit où il demeura accroupi. Morane se tourna alors vers Poo, toujours allongé sur le plancher.

— Si tu as le malheur de pousser un seul cri, dit Bob au tourmenteur, je te loge une balle entre les deux yeux. Au contraire, si tu te tiens tranquille, tu auras la vie sauve. Pour cette fois, tu t'en tireras…

Morane se hissa à son tour dans l'encadrement de la lucarne. De la main, il désigna la cour, en contrebas.

— Sautez, Miller, Sautez !

Le policier ne réagit pas.

— Vous m'entendez, Miller, vous devez sauter. Il faut que vous sautiez !

Toujours pas de réaction. Pourtant, le temps pressait. D'un instant à l'autre, les hommes de l'Empereur de Macao allaient faire irruption dans le grenier. Des coups violents ébranlaient la trappe. L'un des assaillants pouvait aussi songer à contourner la maison et, ainsi, couper toute retraite aux fuyards.

— Il faut que vous sautiez ! Vous m'entendez ? dit Bob d'une voix de commandement.

Il empoigna Miller par l'épaule et le poussa en avant, pas assez fort cependant pour lui faire perdre l'équilibre. Alors, brusquement, l'Anglais réagit. D'un mouvement instinctif il se détendit et sauta dans le vide pour se recevoir avec souplesse, quelques mètres plus bas, sur la pointe des pieds. Deux secondes plus tard, Morane l'avait rejoint. Miller était demeuré debout, au milieu de la cour, continuant à murmurer :

— La charité, Monsieur Wan… La charité… Non, pas le crabe !… Pas le crabe !

Déjà, Bob entraînait son compagnon vers un étroit passage sinuant entre les murs lépreux. Miller se laissait faire sans résister. Quand Bob, qui le tenait par la main, courait, il courait aussi. Quand il marchait, il marchait. Quand il s'arrêtait, pour écouter s'ils n'étaient pas poursuivis, il s'arrêtait également.

Ce fut sans faire de mauvaise rencontre que les deux hommes atteignirent une ruelle sillonnée par de rares passants. Rapidement, Bob enleva sa veste et obligea Miller à la revêtir. Cet homme au torse nu et à la peau marquée de zébrures sanglantes n'aurait pas manqué d'attirer l'attention.

Sprague Miller continuait à suivre docilement son sauveur. Tous deux gagnèrent une rue plus passante où ils eurent la chance de rencontrer un taxi. Morane l'arrêta, ouvrit la portière et força Miller à pénétrer à l'intérieur. Puis il y prit place lui-même et cria au chauffeur :

— À l’Hôpital Britannique… Vite !…

Le taxi démarra. Alors, Bob se détendit et se mit à rire nerveusement. Cela faisait deux fois, en moins de quarante-huit heures, qu’il tirait, dans des circonstances presque identiques, deux agents secrets de Scotland Yard des mains des spadassins de Monsieur Wan.

Chapitre V

— La charité, Monsieur Wan… La charité… Pas le crabe !… Pas le crabe !… La charité, Monsieur Wan…

Ses blessures pansées, Sprague Miller avait été allongé sur une chaise longue, dans la chambre de l'inspecteur Crance, non loin du lit de celui-ci, sur le bord duquel Morane était assis.

— Voyons Sprague, dit Crance, c'est moi John, votre ami. Ne me reconnaissez-vous pas ? C'est moi, John, votre ami. Nous sommes venus ensemble de Londres. Souvenez-vous…

Mais Miller demeurait immobile, les yeux fixés droit devant lui. Sans rien voir, semblait-il. Seules, ses lèvres laissaient sans cesse échapper les mêmes paroles.

— La charité, Monsieur Wan… Pas le crabe !… Pas le crabe !… La charité. Monsieur Wan…

L'inspecteur Crance laissa retomber sa tête sur l'oreiller. Il paraissait découragé.

— Nous n'en tirerons rien, dit-il. Au cours de ces derniers jours, ce pauvre Sprague aura connu de telles souffrances qu'il en a perdu la raison. Sans doute, comme vous le disiez tout à l'heure, commandant Morane, a-t-on voulu lui faire dire ce qu'il savait au sujet de l'Empereur. Celui-ci semble avoir réellement peur d'être démasqué… Si seulement Sprague pouvait retrouver sa lucidité, pendant quelques instants seulement ! Peut-être pourrait-il nous fournir de précieux renseignements…

Crance se tourna vers un médecin chinois, vêtu d'une blouse blanche, et qui se tenait un peu à l'écart, derrière la chaise longue de Miller.

— Qu'en pensez-vous, docteur Yen ?

Le praticien hocha doucement la tête, pour dire :

— Je pense comme vous, inspecteur. Votre ami a été victime d'un choc nerveux violent, dû sans doute à la douleur et au désespoir, et aussi à la peur. Pour le moment, il ne se ne rappelle plus grand-chose. Seuls ses nerfs le commandent encore. Bien sûr,

il retrouvera la raison. Mais quand ? Ce serait difficile à dire. Dans une semaine. Dans un mois. Peut-être davantage. Il lui faudra beaucoup de soins.

De son poing fermé, l'inspecteur Crance frappa par trois fois sur sa couche.

— Tout cela ne vous avance guère. S'il faut attendre que Sprague se rétablisse pour nous révéler ce qu'il sait, ce satané Monsieur Wan aura tout le temps de prendre ses précautions, de brouiller à nouveau sa piste.

Durant un moment, Crance demeura pensif, puis il se tourna à nouveau vers le Dr Yen.

— Je crois docteur, dit-il, qu'il est inutile de fatiguer davantage l'inspecteur Miller. Comme vous le dites, il a besoin de repos, de beaucoup de repos. Laissez-nous seuls, le commandant Morane et moi, voulez-vous ?

Le docteur acquiesça. Il sonna et une infirmière pénétra dans la chambre. En sa compagnie, Yen poussa la chaise longue, montée sur roulettes. Tous trois, l'infirmière, le médecin et Miller, disparurent dans le couloir.

* * *

— Que pensez-vous de ces paroles que prononce sans cesse Miller, commandant Morane ? interrogea John Crance.

Bob fit la moue.

— Ce que j'en pense ? Ce serait bien difficile à dire. La charité, Monsieur Wan… La charité… Pas le crabe !… La charité, Monsieur Wan… Pas le crabe, c'est sans doute une allusion au supplice qu'a enduré votre ami et dont je vous ai parlé. Quant aux paroles : « la charité, Monsieur Wan », c'est peut-être un appel à la pitié envers ses tortionnaires…

— Sans doute avez-vous raison. Je ne puis trouver d'autre explication. Pourtant, je me demande pourquoi Sprague répète, sans cesse, ces mots de « charité ». Ne serait-ce pas plus normal qu'il dise « Pitié, Monsieur Wan » ? Mais je crois qu'il est inutile de vouloir couper les cheveux en quatre ; cela ne nous mènera nulle part. Ah ! Si vous aviez pu nous ramener ce bourreau aux pilons de bambou,

nous aurions pu l'interroger. Peut-être nous aurait-il appris quelque chose.

Morane eut un petit sourire narquois.

— Bien sûr, dit-il ! Ce n'est pas l'envie qui m'a manqué de vous ramener Poo sous le bras, mais je devais déjà m'occuper de Miller, qui était un peu comme un poids mort pour moi. N'oubliez pas que sauver la vie de votre ami comptait avant tout.

— Je sais, je sais, commandant Morane. Miller et moi, nous vous devons beaucoup. Sans vous, mon ami serait sans doute mort avant bien longtemps.

Bob haussa les épaules.

— J'ai eu de la chance, dit-il. À vrai dire, je me suis rendu rue du Dragon Jaune par acquit de conscience. Simplement parce que tout avait commencé là. Et si, lors de ma visite au numéro 325, je n'avais entendu le bruit des pilons de bambou de Poo à travers la muraille, il est presque certain que Miller serait encore, à l'heure actuelle, au pouvoir de ses ennemis, avec tout ce que cela comporte de sinistres perspectives.

— Chance ou non, Miller vous doit la vie. Je crois avoir été bien inspiré en vous demandant de vous lancer sur sa piste… Voilà, c'est chose faite à présent. Miller est tiré d'affaire. Il n'y a plus qu'à attendre qu'il retrouve ses facultés. Quant à moi, je suis une quinzaine de jours encore dans ce lit. Il faut donc appeler d'urgence des renforts de Londres. Comme je vous l'ai dit, cela prendra plusieurs jours. En attendant, Monsieur Wan, ayant échoué dans sa double tentative de meurtre, pourra prendre toutes ses précautions.

Bob réfléchissait rapidement. Comme l'affirmait l'inspecteur Crance, il se rendait compte que, pour vaincre l'Empereur de Macao, il fallait frapper vite, afin de bénéficier ainsi du léger désarroi dans lequel devait le mettre son double échec. Lui laisser quelques jours de répit serait de trop. Bien sûr, ni Miller ni Crance ne pouvaient agir. Mais lui, Morane, était là, sur place, et il se savait capable de faire face à des situations dangereuses. Alors, s'attaquer directement au redoutable Monsieur Wan et à sa bande de pillards et de tueurs ? C'était un peu comme s'il allait, de lui-même, se mettre le cou sous la hache du bourreau. Se détourner, faire comme si Monsieur Wan n'existait pas, et continuer égoïstement son petit bonhomme de

chemin ? Après ce grenier de la rue du Dragon Jaune, Morane ne pouvait s'y résoudre non plus. Il avait assisté aux tortures infligées à Miller. Rien qu'à la pensée du fouet et du crabe, il sentait la colère bouillonner en lui. Bob se rendait compte que, dans certaines circonstances, il était criminel de feindre l'indifférence. Même si la prudence le commandait, Monsieur Wan et sa bande formaient une redoutable menace, et ils devaient être abattus au plus vite. À présent, la décision de Morane était prise. Il releva lentement la tête.

— Si vous êtes toujours d'accord, inspecteur, dit-il, je mènerai la vie dure à ce sacripant de Wan.

Crance sursauta légèrement. Une intense expression de satisfaction apparut sur son visage. Il fit :

— Vous accepteriez de risquer ainsi votre vie ?… Au fond de moi-même, j'ai toujours cru que vous ne vous déroberiez pas.

Bob ne répondit pas tout de suite et demeura un long moment pensif. Il se savait, à présent, engagé jusqu'au cou dans une aventure redoutable, sans pouvoir reculer sous peine de se contredire lui-même. Puisque le sort l'avait voulu, il allait déclarer la guerre à l'Empereur de Macao et mettre, pour cela, toutes les chances de son côté : frapper dur et vite, sans laisser le temps à l'ennemi de voir d'où venaient les coups. Si Monsieur Wan lui tombait sous la main, il n'hésiterait pas à l'écraser sans pitié, telle une bête féroce et malfaisante.

— Demain, inspecteur, dit encore Bob, je prendrai le bateau pour Macao. Afin de dire un petit bonjour à ce mystérieux Monsieur Wan. Si, bien sûr, il ose jamais se révéler à moi.

Chapitre VI

Macao, l'une des plus vieilles colonies européennes du monde, puisqu'elle avait été accordée, voilà quatre siècles, par l'Empereur de Chine, aux Portugais, comme récompense à ceux-ci, qui avaient anéanti les pirates infestant la baie et ses archipels, Macao donc resplendissait ce jour-là sous le soleil, toute blanche sur son éperon rocheux.

Ce fut donc dans une ville en pleine animation que Bob Morane, après une traversée sans histoire de la baie parsemée de jonques et mouchetée d'îlots rocheux, débarqua cet après-midi-là.

Quand il quitta le petit vapeur qui, en trois heures, l'avait mené de Hong-Kong à Macao, il demeura un moment immobile sur le quai. Il contempla la ville dominée par son vieux fort et par sa cathédrale à arcades, à l'assaut desquels semblaient monter les maisons claires à fresques de faïence et aux toits comme vernis. Telle quelle, Macao faisait songer à une petite ville de province portugaise. Avec, bien sûr, une assez forte teinture asiatique. Rien ne semblait faire deviner que là se cachait l'énigmatique Monsieur Wan, l'homme qui faisait trembler sous sa coupe toute l'Asie du sud-est et les mers qui l'environnent.

Après les rapides formalités douanières, Bob héla un pousse et se fit conduire directement au *Grand Hôtel*, où il avait retenu une chambre par téléphone.

Après avoir défait sa valise, il passa le reste de l'après-midi à flâner à travers la ville, afin d'en étudier la topographie, de prendre l'air du pays. Il passa également à la banque pour monnayer quelques chèques d'un des carnets que lui avait remis John Crance.

Au soir tombant, Morane se rendit dans un restaurant chinois et y dîna. Quand il eut terminé son repas, il était près de neuf heures du soir. Il jugea qu'il était temps de se rendre au *Tigre Enchanté* afin de tenter sa chance au fantan, mais surtout pour essayer d'y découvrir l'extrémité du fil d'Ariane, si celui-ci existait, qui le mènerait jusqu'à l'Empereur de Macao.

Après avoir regagné sa chambre, au *Grand Hôtel*, pour y prendre le Lüger de l'inspecteur Crance, Bob appela un taxi, piloté par un petit Portugais alerte, à la moustache coquettement calamistrée, auquel il demanda de le conduire au *Tigre Enchanté*.

Le taxi roulait depuis quelques minutes à peine, quand le chauffeur se retourna vers Bob pour dire :

— Le *Tigre Enchanté* ? Vous avez trop d'argent, *senhor* ?

Morane se mit à rire doucement.

— Trop d'argent ? Personne de nos jours n'est dans ce cas, à ma connaissance.

— Alors, pourquoi vous rendre au *Tigre Enchanté* ?

— Je suis ici en touriste, expliqua Bob. On m'a dit que le *Tigre Enchanté* était la maison de jeu la plus… typique de l'endroit. Alors comme je puis, malgré tout, me permettre de perdre quelques dollars…

Le chauffeur dodelina de la tête.

— N'empêche que le *Tigre Enchanté* est un sale endroit. Il s'y passe de drôles de choses.

— À Hong-Kong, dit Bob d'une voix qu'il voulait à dessein indifférente, on m'a vaguement parlé de ce *Tigre Enchanté*. Son propriétaire serait un certain Monsieur Wan…

Il y eut un moment de silence, puis le chauffeur dit :

— Je ne sais si le *Tigre Enchanté* appartient à ce Monsieur Wan. Pour tout vous dire, cela ne me paraît pas impossible, si le Monsieur Wan en question existe bien sûr. On en parle assez bien à voix basse dans la région. Pourtant, il ne semble pas que jamais personne l'ait rencontré. Peut-être même ce Monsieur Wan appartient-il simplement à la légende… Mais laissez-moi vous donner un conseil, *senhor*. Autant que possible, ne prononcez pas son nom, qu'il existe ou pas. Cela pourrait vous apporter de sérieux ennuis.

Morane jugea inutile d'insister. Il ne voulait pas éveiller la méfiance du Portugais. Celui-ci pouvait posséder des accointances avec la bande de l'Empereur de Macao, et Bob ne tenait pas à être découvert avant même d'avoir commencé son enquête.

* * *

Le *Tigre Enchanté* était situé non loin du port, en bordure du quartier des entrepôts, dans une ruelle assez étroite. Seule, une enseigne lumineuse portant la mention *El Tigre Enchantado casa do jogo*, indiquait son emplacement.

Morane descendit du taxi et paya le chauffeur. Il poussa une porte basse et pénétra dans un couloir éclairé seulement par quelques lanternes chinoises.

Tout en longeant le couloir Bob souriait. « Allons, pensait-il, me voilà dans l'antre d'un tigre qui pourrait bien ne pas être aussi enchanté qu'on veut bien le dire… »

Arrivé au bout du couloir, il lui fallut franchir un passage en quinconce, barré par plusieurs tentures de soie épaisse. Il déboucha dans une vaste salle encombrée de tables, autour desquelles se pressait tout un monde affairé, aux visages anxieux sur lesquels l'appréhension et l'espoir se lisaient à la fois. À chaque table, un Chinois flegmatique assis avec, devant lui, une pile de boutons nacre. À chaque partie, il renversait une petite coupe sur ce tas et, tirant la coupe à lui, isolait ainsi un certain nombre de boutons, qu'il se mettait à compter quatre par quatre à l'aide d'une longue baguette d'ivoire. Au centre de la table se trouvait dessiné un carré divisé en quatre cases, portant chacune les enjeux. Selon que, à la fin de l'opération, restait un, deux, trois ou quatre boutons de ceux isolés tout d'abord par le croupier, la case dont le numéro correspondait au nombre de ces boutons gagnait. Les joueurs heureux touchaient ainsi un, deux, trois ou quatre fois leur mise. C'était là le jeu de fantan tel qu'il se pratique à Macao. Une ouverture carrée dans le plafond permettait aux occupants de l'étage supérieur de suivre le jeu, et même d'y participer. Des assistants prenaient les mises et les descendaient dans de petits paniers vers les tables. Ils remontaient les gains de la même façon.

L'entrée de Morane semblait être passée totalement inaperçue des joueurs absorbés par leur passion. Un moment, Bob était demeuré indécis à l'entrée de la salle. Il ne savait pas par quel bout prendre la situation. S'il devait s'en rapporter aux renseignements de l'inspecteur Crance, il se savait dans un des antres de l'Empereur de Macao. Et il n'ignorait pas que, dans ce cas, le danger était partout

autour de lui et qu'à n'importe quel moment il pouvait se manifester. Sous sa veste, Bob sentait le corps dur et rassurant du Lüger glissant dans sa ceinture.

Cependant, cela ne lui donnait pas moyen d'agir. Tant que Monsieur Wan et ses hommes ne donneraient signe de vie, il serait forcé de rester lui-même dans l'attente.

Morane n'était pas homme à demeurer longtemps dans l'inaction. Il se souvenait du populaire « Si tu viens pas à Lagardère, Lagardère ira à toi ».

Puisque Monsieur Wan ne semblait pas venir à lui, il irait à Monsieur Wan. En un mot, il prendrait le taureau par les cornes.

Bob s'était approché d'une des tables. Puisant dans l'argent de l'inspecteur Crance, il commença à miser. Au bout d'un moment, il avait perdu déjà une somme assez rondelette : quelques centaines de dollars de Hong-Kong. C'est alors qu'il décida d'agir. S'adressant au croupier, il dit à haute voix :

— C'est une honte ! Ce jeu est truqué… Vous trichez…

Les joueurs qui entouraient la table, presque tous les Chinois, se détournèrent du jeu et se mirent à parler entre eux avec animation. Certains lançaient des invectives à Morane qui, sans paraître le moins du monde impressionné, répétait, toujours à l'adresse du croupier :

— Je vous ai vu tricher. C'est une honte ! J'exige qu'on me rembourse l'argent perdu, sinon je m'adresserai à la police !

Le brouhaha avait maintenant gagné les autres tables. Tous les yeux étaient braqués sur Bob. L'hostilité montait. Deux hommes fendirent la foule. Deux gigantesques Chinois obèses et vêtus de complets de toile blanche. Leurs crânes rasés et leurs cous épais, ainsi que leurs oreilles et leurs nez déformés, indiquaient des lutteurs de profession.

« Aïe ! pensa Morane, voilà l'artillerie lourde de la maison qui vient me demander des comptes… » Les deux colosses s'immobilisèrent à moins de deux mètres de lui. L'un d'eux demanda en anglais, d'une voix suave, démentie par l'éclat cruel de ses petits yeux bridés :

— Notre honorable client aurait-il à se plaindre ?

Bob s'entêta à répondre d'un ton hargneux :

— Le croupier a triché… Je l'ai vu… On m'a volé dans cette maison… J'exige qu'on me rende mon argent.

Aucun des deux lutteurs ne sembla réellement touché par ces paroles. Celui qui avait parlé tout d'abord dit encore :

— Notre honorable client se trompe. On ne triche pas au *Tigre Enchanté*.

— Tigre Enchanté… Tigre Enchanté, ricana Morane. S'il y a quelque chose d'enchanté ici, c'est la façon dont on réussit à subtiliser l'argent des joueurs. Une fée ne ferait pas mieux avec sa baguette magique. Vous l'avez dit, la maison est bien enchantée.

Il changea soudain de ton, et ce fut posément qu'il continua :

— J'exige qu'on me rembourse, vous m'entendez ! Menez-moi devant le directeur.

À sa grande surprise, le premier lutteur s'inclina.

— Ce sera comme notre honorable client voudra, dit-il. S'il daigne nous suivre…

Déjà, les joueurs semblaient avoir oublié l'incident et s'étaient détournés, repris par leur démon. Bob emboîta le pas aux deux géants qui se dirigèrent vers un coin de la salle. Ils soulevèrent une tenture démasquant une petite porte qui s'ouvrit sur un étroit escalier de ciment s'enfonçant dans le sol. Le premier lutteur dit à l'adresse de Morane :

— Que notre honorable client veuille bien me suivre.

Il s'engagea dans l'escalier et Morane le suivit, suivi à son tour par le second lutteur.

Au bout d'une vingtaine de marches, l'escalier aboutit à une galerie éclairée par quelques lampes électriques. Continuant à suivre son guide, Morane se demandait, non sans inquiétude, où on le conduisait. Cela pouvait être auprès du directeur de l'établissement, bien sûr, mais aussi dans quelque cave, où on lui réserverait une petite séance d'un divertissement choisi. Afin de le faire sans doute changer d'avis sur l'honnêteté de l'honorable maison de jeu du Tigre Enchanté.

Au bout du passage, une seconde porte se révéla. Le premier lutteur y frappa, suivant un signal convenu et, de derrière le battant, une voix cria :

— Entrez.

Le colosse ouvrit la porte et s'effaça pour laisser entrer Morane dans un bureau étroit, meublé à la mode lusitanienne et où, derrière une table de travail, un homme mince, entre deux âges, visiblement un sang-mêlé, était assis.

Derrière Bob, la porte s'était refermée sur les deux lutteurs qui étaient entrés à leur tour. Le géant qui, tout à l'heure, avait parlé le premier, se mit à baragouiner rapidement, en chinois. Quand il eut terminé, le sang-mêlé se tourna vers Bob.

— Ainsi, fit-il, l'honorable gentleman accuse notre maison de tricher et de voler sa clientèle ?

La voix était grinçante et contenait une évidente menace, mais Bob en avait pourtant vu d'autres, et il ne parut pas un seul instant intimidé.

— Votre croupier a triché, dit-il. J'exige que vous me rendiez l'argent que je viens de perdre.

Pas un trait du visage du sang-mêlé ne bougea :

— Et si nous refusons de vous rembourser ? interrogea-t-il.

— Dans ce cas, je n'hésiterai pas à aller me plaindre à la police.

Cette fois, un sourire moqueur apparut sur le visage de l'homme maigre.

— La police, fit-il. Peut-être notre honorable client ignore-t-il que la direction du *Tigre Enchanté* y possède beaucoup d'amis.

Morane s'attendait bien un peu à cette déclaration. Si le *Tigre Enchanté* appartenait à l'Empereur de Macao, il n'était pas étonnant que l'homme assis de l'autre côté de la table possédât des complicités parmi les autorités de la colonie.

— Puisque vous avez des amis dans la police, fit Bob, je ferai alors appel à mon consul. Je possède un certain poids dans mon pays, et son représentant ici à Macao n'hésitera pas à m'aider, qu'il s'agisse de jeu ou non.

Le métis ne souriait plus. D'un index à l'ongle en pointe, il se gratta l'aile du nez.

— Votre consul, n'est-ce pas ?… Eh bien, je vais vous prouver que votre serviteur, Joao Tseu, est honnête homme et qu'il désire éviter les ennuis. Vous dites que mon croupier a triché. Vous vous trompez, mais comme, sans doute, je ne pourrai vous en faire

démordre, je vais vous rembourser ce que vous avez perdu. Il suffit que vous m'en indiquiez la somme exacte.

Morane se sentit déçu. Ce métis était là chez lui, avec comme gardes du corps deux hommes capables de le mettre, lui Morane, sérieusement en danger. En outre, Bob ne possédait pas la moindre preuve que le croupier eût triché. Pourtant son interlocuteur acceptait de rembourser l'argent perdu. C'était trop beau pour être vrai… Trop beau ?… Voire… Morane avait déclenché toute cette histoire pour obtenir la bagarre et, peut-être, arriver à savoir, à la faveur du désordre, qui tirait les ficelles au *Tigre Enchanté*. Au lieu de cela, on se mettait à plat ventre devant lui. Au fond de lui-même pourtant, Bob ne croyait pas que les choses s'arrangeraient aussi facilement. Pour le moment, le métis semblait conciliant, mais il était probable que bientôt il changerait de tactique.

— J'ai perdu exactement quatre cent vingt-cinq dollars de Hong-Kong, dit Bob.

Joao Tseu ouvrit un tiroir et en tira une liasse de billets. Il compta quatre cent vingt-cinq dollars, qu'il posa sur la table, devant Morane, en disant :

— Prenez cet argent. Et, surtout ne remettez plus jamais les pieds dans mon honorable établissement.

Bob eut un instant d'hésitation, puis il se décida à prendre l'argent et à l'empocher.

— Notre entrevue se termine ici, dit encore Tseu d'une voix froide.

Les deux lutteurs s'étaient écartés. Morane marcha vers la porte, la franchit, suivit le couloir et regagna la salle de jeu. Trente secondes plus tard, il se retrouvait dans la rue, seul et désemparé. Pas pour longtemps. Puisqu'il avait échoué au *Tigre Enchanté*, il allait se tourner vers ce magasin d'antiquaire, tenu par un certain Ma-Boon-Ma et qui, toujours selon l'inspecteur Crance, était le second point de départ pour son enquête.

Morane chercha un taxi ou un pousse-pousse. N'en trouvant pas, il se mit à marcher le long des ruelles, à la recherche de la boutique d'antiquités du *Trésor des Sages*.

Chapitre VII

Depuis cinq minutes à peine, Morane marchait à travers les rues tortueuses et montantes de la cité chinoise quand, derrière lui, un pas s'imposa dans le silence. Un pas étrange, claudicant, rappelant celui d'un animal blessé.

Pendant un moment Bob songea à Poo, le tourmenteur aux pilons de bambou, auquel il avait eu affaire la veille à Hong-Kong. Pourtant, il se détrompa vite. Si ce pas devait être celui d'un petit homme fluet, il ne rappelait cependant en rien celui de Poo. Il était plus glissant, et son bruit n'avait rien à voir avec le claquement sec des pilons.

Tout près, dans le dos de Bob, une voix plaintive et un peu rauque fit en pidgin :

— La charité, *senhor*… La charité… Ayez pitié d'un pauvre infirme…

Morane fit volte-face. Pour se trouver face à face avec un petit homme falot, vêtu de loques et dont le visage, couturé de cicatrices, gonflé de boursouflures, était d'une laideur repoussante. Surtout que le nez manquait. La main qui se tendait, tremblante, n'était plus qu'une griffe recroquevillée et couverte d'écailles rappelant celles des poissons. L'un des pieds était emmailloté dans des linges qui, il y avait très longtemps, devaient avoir été blancs.

— La charité, *senhor*, répétait la voix… La charité… Lung a faim et il est malade. Ayez pitié du pauvre Lung.

Déjà Morane avait compris avoir affaire à un mendiant lépreux. Il savait que, contrairement à la croyance populaire, la lèpre est une maladie fort peu contagieuse. Aussi n'eut-il pas le moindre sursaut de crainte ni de dégoût. Il tira une pièce d'un dollar de sa poche et la déposa dans la main déformée du malheureux, en disant :

— Je cherche une boutique d'antiquaire *Au Trésor des Sages*. Je voudrais acheter quelques souvenirs pour rapporter dans mon pays. Pouvez-vous m'en indiquer le chemin ?

Le lépreux hocha la tête affirmativement et dit d'une voix enrouée :

— Lung connaître *Trésor des Sages*. Tout près d'ici… Si l'honorable étranger veut, Lung le conduira.

Tout en parlant, le malheureux regardait d'un œil brillant de concupiscence la pièce d'un dollar posée au creux de sa main.

— Quand vous m'aurez conduit, dit Bob, je vous donnerai un second dollar.

Lung hocha la tête de contentement.

— Je vais conduire l'honorable étranger, dit-il. Si l'honorable étranger veut me suivre…

Il tourna le dos et se mit à marcher de son pas claudicant et traînant. Bob le suivit. Tous deux s'enfoncèrent dans les ténèbres des ruelles où, parfois, la lumière d'une lanterne jetait une grande flaque de soufre brillant.

Morane et son guide n'eurent pas à marcher longtemps. Au bout de quelques minutes, la ruelle qu'ils suivaient s'élargit soudain. Sur la droite, détachée de ses voisines par deux terrains vagues, une maison un peu plus imposante que les autres apparut. Elle avait un toit cornu, à la chinoise, mais des céramiques portugaises ornaient sa façade. Sur une vitrine, derrière laquelle ne luisait aucune lumière, ces simples mots *Au Trésor des Sages* étaient écrits en portugais, soulignés par des caractères chinois qui devaient en être la traduction.

Le lépreux s'était arrêté et avait à nouveau tendu sa main difforme. Bob y déposa aussitôt une seconde pièce. Alors Lung, se détournant, s'éloigna en boitillant. Quand il eut disparu au loin, dans les ténèbres de la ruelle, Bob s'approcha de la boutique et tenta de discerner quelque chose à travers la vitre. Comme aucune présence humaine ne se manifestait dans le magasin plein d'ombre, il voulut en pousser la porte, mais celle-ci, fermée de l'intérieur, lui résista. Alors, de son poing fermé, Morane se mit à marteler le chambranle.

Au bout de quelques secondes, un rai de lumière, issu sans doute de l'arrière-boutique, fila telle une flèche à travers le magasin, jetant de fugitifs éclats sur les objets aux formes étranges qui y étaient entreposés. Une silhouette humaine se glissa alors vers la vitrine, puis une voix demanda en portugais :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je suis un touriste, fit Bob dans la même langue, et je voudrais acheter des antiquités chinoises.

— Le magasin est fermé, répondit la voix. Repassez demain matin.

— Je prends le bateau, pour l'Europe, demain matin justement, dit Morane. Ouvrez-moi. Vous ne voudriez quand même pas que je regagne mon pays les mains vides.

De l'autre côté du battant vitré, il y eut un silence. Bob pouvait seulement distinguer une silhouette sombre et la tache blanche d'un visage dont les traits étaient brouillés par une persienne en voile tendue derrière la vitre.

— Ouvrez-moi, insista encore Morane. Peut-être ne le regretterez-vous pas. Je suis décidé à acheter…

Il y eut un nouveau silence, puis la voix inconnue, peut-être celle du dénommé Ma-Boon-Ma, dit :

— Allez au diable… Allez au diable… On n'a pas idée de venir déranger, à cette heure, un honorable commerçant.

Derrière la persienne, l'ombre s'était retirée. Bob entendit des pas qui décroissaient à travers le magasin. Puis, la porte de l'arrière-boutique s'étant refermée, ce fut à nouveau l'obscurité totale.

Pendant un long moment, Morane demeura indécis. Et déçu aussi. Cela faisait deux fois, en moins d'une heure, qu'il faisait buisson creux. Tout à l'heure au *Tigre Enchanté* ; maintenant *Au Trésor des Sages*. Décidément, les enseignes à la chinoise ne lui réussissaient guère. Il se demandait si, réellement, contrairement à ce qu'affirmait Crance, la maison de jeu dirigée par Joao Tseu, et cette boutique d'antiquaire, avaient quelque chose à voir avec l'Empereur de Macao.

À ce moment, un bruit de pas attira l'attention de Morane. Deux hommes marchaient là-bas, dans la ruelle, venant de la direction d'où lui-même était venu tout à l'heure sous la conduite du lépreux. Deux pas bien distincts, l'un lourd et appuyé, l'autre plus léger et glissant, et qui devaient donc appartenir à deux hommes différents. Ensuite, Morane perçut des éclats de voix. Il ne pouvait encore distinguer les mots échangés. Pourtant, il avait la certitude d'avoir entendu déjà ces voix peu de temps auparavant.

Mû par un secret instinct, il gagna en hâte le terrain vague, sur le côté gauche de la boutique, et il s'y dissimula derrière un amas de vieilles caisses déglinguées. Alors, tous les sens en éveil, il attendit.

* * *

Entre les planches disjointes de la caisse derrière laquelle il se trouvait accroupi, Bob Morane pouvait observer à son aise les alentours du magasin d'antiquités. De l'ombre de la ruelle, deux silhouettes humaines avaient surgi, pour s'immobiliser devant la porte close de la boutique. L'un des hommes était un géant obèse, au crâne rasé ; l'autre, un individu de taille moyenne, au visage mince et aux yeux légèrement bridés. Malgré la demi-obscurité régnant devant le *Trésor des Sages*, Bob n'eut aucune peine à les reconnaître. Le premier était un des lutteurs auxquels il avait eu affaire au *Tigre Enchanté*, le second personnage n'était autre que Joao Tseu, le tenancier de la maison de jeu.

Tseu s'était approché de la porte du magasin. De son poing fermé, il avait, comme Bob quelques minutes plus tôt, heurté le chambranle. Mais il ne dut cependant pas parlementer, lui. La porte s'ouvrit presque aussitôt sans qu'aucune parole n'ait été échangée, et les deux visiteurs pénétrèrent à l'intérieur de la boutique. Immédiatement, Morane entendit le bruit caractéristique d'un verrou que l'on poussait.

Pendant quelques secondes, Bob demeura à l'abri des caisses. Il avait à présent la certitude qu'un lien quelconque existait entre le *Tigre Enchanté* et la boutique du *Trésor des Sages*.

Ce qu'il lui aurait fallu savoir, c'était ce que Joao Tseu et ce gros plein de soupe de lutteur étaient venus faire là. Il aurait donné gros pour entendre la conversation qu'ils allaient avoir avec le tenancier de la boutique, probablement ce Ma-Boon-Ma dont avait parlé l'inspecteur Crance.

Morane était l'homme des décisions rapides. À sa droite, la muraille latérale de la maison se prolongeait par un mur plus bas, faite de tuiles et qui devait enclore une cour intérieure. Bob quitta l'abri des caisses et gagna le mur en question. Pendant un moment, il prêta l'oreille. Puis, après avoir soigneusement regardé autour de

lui afin de s'assurer qu'il n'était pas épié, il plia légèrement les jarrets et se détendit tout à coup, à la façon d'un ressort. Ses mains agrippèrent le faîte du mur, sur lequel, après un rapide rétablissement, il se trouva allongé à plat ventre. Sous lui, il apercevait maintenant la forme d'une cour, entamée par le rectangle de lumière jaune projeté par une fenêtre éclairée.

Aussi silencieux qu'une ombre, Morane se laissa glisser au bas de la muraille. À pas de loup, il se coula à travers la cour, pour aller s'accroupir sous la fenêtre éclairée. Rapidement, il jeta un coup d'œil dans la pièce où, en compagnie du lutteur et de Joao Tseu, se tenait un troisième personnage, sans doute celui avec lequel il avait conversé un peu plus tôt à travers la porte. C'était un Eurasien de petite taille, à la carrure imposante et au ventre pareil à une barrique. Mais ce qui surtout retenait l'attention chez lui, c'était ses yeux. Des yeux bridés d'Asiatique, mais rouges comme ceux d'un albinos. Quant à ses cheveux et sa moustache aux pointes tombantes, ils étaient d'un blanc de lait.

L'aspect de ce personnage était à ce point insolite que, pendant un moment, Morane se demanda s'il ne s'agissait pas là de l'Empereur de Macao en personne.

Chapitre VIII

Pour pouvoir, sans risquer d'être repéré, écouter la conversation qui s'échangeait de l'autre côté de la fenêtre, heureusement entrouverte, Morane s'était accroupi.

— Ainsi, disait l'Eurasien aux yeux rouges, vous avez reçu un message de Monsieur Wan ?

— À l'instant même, répondit Joao Tseu.

Dans la pièce, il y eut un long silence, puis l'Eurasien demanda à nouveau :

— Et ce message vous a sans doute été transmis de la façon habituelle…

— En effet, Jonathan. Comme d'habitude, un émissaire m'a apporté une lettre rédigée en langage chiffré et signée de Monsieur Wan, sans autre indice.

— Quand donc connaîtrons-nous enfin l'identité de notre chef ? fit à son tour le dénommé Jonathan. Cela me lasse un peu d'être commandé ainsi, par une ombre.

— Nous n'y pouvons rien, dit Tseu, et vous le savez bien. Plusieurs membres de la bande ont déjà tenté de découvrir l'identité de l'Empereur, et tous ont péri de mort violente. D'ailleurs, nous sommes assez largement payés pour laisser dormir notre curiosité.

— Vous avez raison, reconnut Jonathan Ma-Boon-Ma. Que disait ce message ?

De l'autre côté de la fenêtre, il y eut un nouveau silence, que Morane mit à profit pour faire quelques réflexions sur ce qu'il venait d'entendre. Ainsi, les membres de la bande de l'Empereur de Macao ne connaissaient pas eux-mêmes l'identité de leur chef. Ils se contentaient d'obéir à des ordres qui leur étaient transmis par des intermédiaires anonymes. Sans doute Bob avait-il à présent la certitude que Joao Tseu et Jonathan Ma-Boon-Ma appartenaient à la bande de Monsieur Wan. Mais, comme eux-mêmes ignoraient l'identité de ce dernier, il ne voyait pas très bien comment il pourrait

parvenir grâce à eux à démasquer l'énigmatique personnage. De l'autre côté de la fenêtre, la conversation avait repris.

— Les ordres de Monsieur Wan, disait Tseu, sont que je gagne l'archipel à bord du *Poisson aux Nageoires Dorées*. Un cargo mixte britannique, le *Victoria*, est en route, venant d'Angleterre, avec un important chargement d'or, à destination de Tokyo. Il nous faut nous emparer de cet or, qui sera comme d'habitude livré à Monsieur Wan. Il nous fera ensuite parvenir notre part.

— L'expédition me paraît hasardeuse, fit remarquer l'Eurasien. Surtout que, pour le moment, pas mal de torpilleurs britanniques sillonnent les eaux voisines. Pour réussir dans cette entreprise, il faudra agir vite. Mais je suppose, puisque tels sont les ordres de l'Empereur, qu'il n'y a pas à reculer. Ce que je voudrais simplement savoir, Joao, c'est quelle sera ma mission dans tout ceci.

— Comme d'habitude, Jonathan, vous demeurerez à Macao pour nous signaler les mouvements des unités britanniques dans la région. De cette façon, nous pourrons agir avec plus de sécurité.

— Quand partez-vous ? interrogea encore Jonathan Ma-Boon-Ma.

— Tak-Chee et moi allons gagner immédiatement la jonque, répondit Joao Tseu. Nous appareillerons demain, à l'aube. Surtout, n'oubliez pas, Jonathan. Nous devons être prévenus de tout mouvement insolite des unités britanniques. Si nous ne recevons aucun message de vous, c'est que nous pouvons agir sans risquer de surprise.

Dans la pièce, il y eut un bruit de chaises remuées, qui apprit à Bob que Tseu et le lutteur s'apprêtaient à prendre congé de l'Eurasien.

Sa décision fut vite prise. Il suivrait les deux hommes jusque la jonque en question. Là il verrait comment il pouvait agir pour mettre en échec l'attaque contre le cargo *Victoria*.

* * *

Pendant près d'une demi-heure, Morane avait suivi Joao Tseu et le lutteur Tak-Chee. Il s'efforçait de demeurer à une distance suffisante des deux hommes pour ne pas se faire repérer, mais

aussi pour éviter de les perdre de vue. Par chance, Bob portait des mocassins à semelles de crêpe, qui étouffaient le bruit de sa marche.

Tseu et le géant allaient d'un bon pas, en direction de la baie. Ils l'atteignirent à hauteur du village de sampans, agglomération de barques recouvertes de claies de bambou tressé en forme de toit et abritant tout un peuple à la fois famélique et besogneux.

Sans attendre, Tseu et Tak-Chee s'étaient engagés sur une étroite passerelle de planches branlantes serpentant entre les sampans, en longeant certaines, passant par-dessus d'autres. Redoublant de précautions, Morane leur emboîta à nouveau le pas et, au bout d'une dizaine de minutes de cette marche d'équilibristes sur leurs fils, ils arrivèrent devant l'eau libre. Morane s'accroupit dans l'ombre d'un toit de bambou et attendit. Les deux hommes qu'il suivait étaient demeurés immobiles au bord du bassin. Bientôt, une embarcation, menée à la godille par un batelier chinois, s'approcha, et ils sautèrent à bord. Aussitôt, l'embarcation s'éloigna en direction d'une grande jonque qui, ses voiles roulées, attendait à l'ancre, à quelques encablures à peine du rivage.

Malgré l'obscurité relative, Morane n'eut aucune peine à se rendre compte que cette jonque était en parfait état, luxueuse même. Un fanal, accroché à sa poupe, éclairait un panneau arrière richement décoré.

Sans doute était-ce là cette jonque appelée le *Poisson aux Nageoires Dorées* dont avait parlé tout à l'heure Joao Tseu. Toujours en se rapportant aux paroles du métis, elle ne devait logiquement appareiller qu'à l'aube. Cela laissait à Bob le temps de s'organiser. Avant tout, il lui fallait se mettre en rapport avec l'inspecteur Crance, pour le prévenir du danger que courait le cargo *Victoria*. Ensuite, il verrait à agir lui-même. Au point où il en était, il ne pouvait continuer à laisser Monsieur Wan et sa bande commettre leurs crimes. Même si, pour les en empêcher, il devait risquer cent fois son existence.

Se détournant, Bob refit en sens inverse le trajet qu'il venait de parcourir à travers le village de sampans. Une fois sur la terre ferme, après avoir soigneusement repéré l'endroit où s'amorçait la précaire passerelle, il chercha un pousse-pousse. Il finit par en dénicher un et se lit conduire directement au *Grand Hôtel*, où il était descendu le

jour même, en arrivant de Hong-Kong. Quand il fut dans sa chambre, il demanda qu'on le mit en communication avec l'Hôpital Britannique, de l'autre côté de la baie.

Chapitre IX

— Nous regrettons beaucoup, commandant Morane, mais nous ne pouvons déranger l'inspecteur Crance à cette heure de la nuit. Il a été blessé, et bien que, comme vous le savez, il soit maintenant totalement hors de danger, son état exige encore beaucoup de repos.

Morane eut un mouvement d'impatience et serra plus fort le combiné téléphonique dans sa main droite.

— Je sais que l'inspecteur a besoin de repos, dit-il à son tour. Mais je dois cependant lui parler. Vous ne pensez quand même pas que je l'aurais dérangé à cette heure-ci pour lui parler simplement de la pluie et du beau temps.

À l'autre bout du fil, l'infirmière de service protesta encore :

— Je regrette, commandant Morane, mais les ordres sont formels. Il est défendu de passer des communications nocturnes dans les chambres de malades.

Cette fois, Bob commença à perdre patience.

— Je me moque pas mal de vos ordres, dit-il d'une voix plus brève. Je veux parler immédiatement – vous m'entendez bien, immédiatement – à l'inspecteur Crance. C'est une question de vie ou de mort. Si vous refusez de me passer cette communication ; des hommes, des femmes et des enfants innocents périront peut-être bientôt par votre faute.

Ces dernières paroles semblèrent produire leur effet. Il y eut une série de déclics, de grésillements. Puis un long silence. Et enfin un nouveau déclic. Une voix ensommeillée, dans laquelle Morane reconnut vaguement celle de Crance, demanda :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ici, Morane, dit Bob.

— Morane ? Vous… Qu'est-ce que ?

— Je vous téléphone de Macao, inspecteur. Il y a du nouveau… Je vais vous mettre au courant rapidement. Le temps presse. Interrompez-moi le moins possible.

— Je vous écoute.

— Voilà… Cette nuit, j'ai eu la chance de surprendre une conversation échangée entre le patron de la maison de jeu et l'Eurasien aux yeux rouges. Vous voyez de qui je veux parler ?

— Je vois, répondit Crance.

— D'après cette conversation, un cargo mixte serait en route, venant d'Angleterre, à destination de Tokyo et transportant dans ses coffres une importante cargaison d'or. Ce cargo va être attaqué et, sans doute, son équipage, ses passagers seront-ils massacrés. Serait-il possible d'empêcher cela sans qu'aucune indiscrétion ne soit commise ?

À l'autre bout du fil, il y eut un moment de silence, puis la voix de Crance résonna.

— Ce serait possible, dit-il, mais seulement en faisant appel à la marine britannique. J'ai le pouvoir de l'obliger à marcher avec nous. Comment s'appelle le cargo en question ?

— Le *Victoria*… Il doit faire route, pour le moment, dans la mer de Chine, se dirigeant vers le nord.

— Cela suffit… Je m'arrangerai de façon à ce qu'il soit rejoint et escorté par des unités de la marine.

— Escorté est de trop, dit Morane. Cela pourrait donner l'éveil à l'adversaire, et il faut que celui-ci s'approche sans méfiance du cargo. Alors seulement la marine pourra intervenir, et nous aurons peut-être la chance de réussir un beau coup de filet. Encore une chose… Arrangez-vous pour vous assurer sans retard de la personne de l'Eurasien aux yeux rouges. C'est lui qui doit prévenir la bande, par radio sans doute, du déplacement des unités britanniques. Quand il sera sous les verrous, nous aurons les coudées franches. Pourrez-vous commander cela de votre lit ?

— Je le crois. Je vais convoquer immédiatement le chef militaire de la place de Hong-Kong… Pour l'Eurasien il faudra agir avec tact. Macao est territoire portugais, ne l'oublions pas. Il nous faudra y envoyer une équipe de commandos en civil. Mais vous, qu'allez-vous faire maintenant ?

— Je vais tenter, tout simplement, de m'introduire chez l'ennemi. Je crois en avoir le moyen. Autant en profiter.

— Pourquoi ne pas laisser tomber ? interrogea Crance. Vous en avez assez fait jusqu'à présent. Je ne voudrais pas que vous continuiez à risquer votre vie à ma place. Si, grâce aux renseignements que vous venez de me fournir, nous réussissons à coffrer une partie de la bande, ce serait bien le diable si nous ne parvenions pas, par l'un ou l'autre de ses membres, à obtenir des renseignements précis sur l'identité de l'homme que nous cherchons.

— Il y a une chose que vous ignorez, inspecteur, au sujet de cet homme que nous cherchons. Même les membres de sa bande ne le connaissent pas. Il reste aussi mystérieux pour eux que pour nous. Voilà pourquoi j'ai décidé de continuer mes recherches. Abandonner serait un peu comme si vous m'aviez posé une devinette, pour ensuite m'en refuser la réponse. N'oubliez pas une chose : si Bob Morane sait être prudent, il est aussi plus curieux qu'une demi-douzaine de chats.

Crance demeura encore un instant silencieux, puis il fit, comme à regret :

— Ce sera comme vous voudrez. J'ai eu du mal à vous convaincre d'accepter cette mission. D'après ce que je sais de vous, je suppose que j'en aurais plus encore à vous en détourner. Surtout, soyez prudent… Être mort n'a jamais avancé à rien.

Bob rit doucement.

— N'ayez crainte, inspecteur. Je suis bien décidé à rester en vie. Qui sait, quand j'aurai réussi, peut-être me donnera-t-on une médaille.

— N'y comptez pas trop, surtout.

— Je n'y compte pas. Je préférerais que vous me souhaitiez bonne chance.

— Alors, bonne chance…

— Merci, inspecteur. J'en aurai sans doute besoin.

Morane reposa le combiné sur sa fourche. Tirant sa valise de l'armoire, il en sortit un sachet de matière plastique, dont il se servait pour mettre, en voyage, ses papiers et objets précieux à l'abri de l'humidité. Il mit le Lüger, les chargeurs de rechange et une torche électrique minuscule dans ledit sachet, qu'il ferma soigneusement. Ensuite, il glissa le tout dans sa ceinture, entre chemise et pantalon.

Afin de ne pas faire connaître son identité à ses adversaires si ceux-ci s'emparaient jamais de lui, il eut soin de laisser son portefeuille et son passeport dans la valise, qu'il ferma à clef, ne gardant sur lui qu'une somme d'argent en billets et quelques objets de première nécessité comme quelques bouts de ficelle, un couteau à cran d'arrêt…

Ces précautions indispensables une fois prises, Morane remit sa valise dans l'armoire, qu'il ferma soigneusement à clef. Ensuite, il sortit de sa chambre et gagna le rez-de-chaussée, où il paya plusieurs nuits de location d'avance. Il ne lui restait plus qu'à aller faire un petit tour à bord du *Poisson aux Nageoires Dorées*. Peut-être y découvrirait-il l'énigmatique Monsieur Wan. À moins que ce ne soit Satan en personne. Ce qui ne changerait pas beaucoup à la chose.

Au-dehors, Morane héla un des taxis stationnant devant l'hôtel et se fit conduire au village de sampans, au large duquel devait toujours être ancrée la mystérieuse jonque.

* * *

Morane se trouvait à nouveau accroupi contre la cahute de bambou tressé d'un sampan.

Il regardait vers le large où, à quelques encablures, la silhouette massive de la jonque s'imposait, avec seulement un fanal allumé à l'arrière. Avec soin, Bob scrutait l'étendue d'eau noire, striée de brefs reflets d'argent, qui le séparait du bâtiment. Sous lui, à travers les planches mal jointes de la passerelle, il entendait cette eau clapoter de façon lugubre.

Ce fut avec peine qu'il réprima un frisson.

Il savait que ce n'était pas le bain nocturne qui l'inquiétait mais ce qui l'attendait là-bas, à bord de la jonque, quand il y serait parvenu. Il se secoua et se mit à rire silencieusement.

— Mon petit Bob, murmura-t-il, ou bien tu te flanques à la flotte comme un bon petit soldat, ou tu es mûr pour la retraite…

Comme fustigé par cette dernière remarque, il s'assit à l'extrême bord de la passerelle, les jambes pendant au-dessus de l'eau, qu'il touchait de la pointe des pieds.

Lentement, prenant appui sur les mains, il se laissa glisser et s'immergea sans faire le moindre bruit. Il se mit alors à nager, d'une brasse silencieuse, en direction de la jonque où nul signe de présence humaine, à part ce fanal allumé, ne se manifestait.

Il fallut quelques minutes à Bob pour atteindre le bâtiment. Toujours aussi silencieusement, il se coula le long des flancs trapus, cherchant un moyen de se hisser à bord. Finalement, il découvrit un sabord ouvert et s'y agrippa des deux mains. Se hissant à la force des poignets, il demeura un instant immobile, scrutant l'ombre devant lui et prêtant l'oreille au moindre bruit. Comme rien ne bougeait, il s'enhardit, effectua un rétablissement et se retrouva assis sur l'encadrement du sabord. Tâtant alors de la pointe du pied sous lui, il toucha un plancher qui craqua légèrement sous son poids.

Déjà Bob s'était accroupi tout contre la cloison intérieure du vaisseau. Sans bruit, il tira le revolver enfermé dans son sachet de plastique et le saisit dans son poing gauche. Il glissa les chargeurs, la torche électrique et le sachet dans sa poche et, l'arme prête, il attendit. Tout, dans la jonque, demeurait silencieux. Alors, il s'enhardit. À tâtons, il se glissa à travers ce qui devait être une cabine et atteignit la cloison d'en face, pour trouver finalement une porte qui y était pratiquée. À nouveau, il demeura immobile, tous les sens aux aguets. Enfin, il se risqua à ouvrir la porte et déboucha dans un couloir prenant jour par une écoutille. Au loin, il entendait des bruits de voix, mais fort assourdis.

La lumière pauvre, sans doute celle du fanal, tombant par l'écoutille, permit à Morane de repérer une trappe ouverte sur un escalier qui, au fond du couloir, s'enfonçait dans les entrailles du bateau, menant probablement aux soutes.

À pas de loup, Bob gagna la trappe et s'engagea sur l'escalier fort raide. Ce fut seulement quand il en eut atteint le bas qu'il jugea pouvoir faire usage de sa torche électrique. Tirant cette dernière de sa poche et en voilant l'ampoule de sa main ouverte, il jeta un rapide regard autour de lui. Il se trouvait dans une vaste cale encombrée de colis de toutes sortes : ballots, caisses portant de mystérieuses étiquettes couvertes de caractères chinois, sacs rebondis, barriques. Morane sourit.

Bien ce qu'il pensait. Un coin rêvé pour un passager clandestin.

Éteignant sa lampe, il se glissa à travers ballots et caisses, jusqu'à un coin de la cale. Là, il se blottit à l'abri d'un amoncellement de balles qui lui semblèrent contenir du riz. Alors seulement, posant le Lüger auprès de lui, il se détendit.

— Bon, me voilà dans la place, murmura-t-il très bas. Reste à savoir comment se déroulera la suite des événements.

Malgré ce doute, il se sentait rempli de confiance. Ni Joao Tseu, ni Tak-Chee ni, bien sûr, Monsieur Wan, ne le savaient là. Il venait de marquer un nouveau point sur ses adversaires.

Pourtant, Bob aurait été moins rassuré si, peu de temps auparavant, alors qu'il plongeait de la passerelle pour nager vers la jonque, il avait aperçu ce grand diable de Chinois, au crâne rasé, aux longues dents saillantes, vêtu d'une robe en loques et qui, posté dans l'ombre d'un sampan, l'avait regardé avec un mauvais sourire tirer sa coupe en direction du vaisseau.

Quand Morane avait disparu dans l'obscurité, l'échalas à la robe loqueteuse s'était détourné avec un petit rire grinçant, et il s'était mis à marcher très vite le long de la passerelle, en direction de la terre ferme.

Chapitre X

Depuis une demi-heure environ, le *Poisson aux Nageoires Dorées* devait avoir appareillé. Pour le peu du moins que Morane pouvait en juger par le vrombissement puissant d'un moteur qui faisait vibrer le vaisseau. Cette jonque possédait un fameux moulin, un peu trop puissant même pour un usage courant. Sans doute devait-il servir à distancer les unités de la police en cas de besoin…

Au-dehors, le jour devait s'être levé. Morane se demandait avec un peu d'appréhension quelle serait la durée du voyage jusqu'à cet archipel dont avait parlé Joao Tseu. Il ne possédait ni eau, ni vivres. Si le voyage se prolongeait, il se trouverait dans une situation pénible. Il pouvait encore se passer de nourriture pendant quelque temps, mais de boisson c'était autre chose.

Dans les ténèbres de la cale, Bob haussa les épaules. Déjà, au cours de sa vie aventureuse, il avait passé plusieurs jours sans manger, et aussi sans boire. Quand il le fallait, il pouvait se révéler aussi sobre qu'un dromadaire et un fakir réunis. Le mieux qu'il avait à faire pour l'instant, c'était prendre son mal en patience. Et attendre.

Dans cette inaction forcée, l'esprit de Bob travaillait, récapitulant les progrès effectués jusqu'ici au cours de l'enquête.

Grâce aux quelques renseignements fournis par l'inspecteur Crance, et aussi à la chance qui l'avait servi, Morane avait pu déjà obtenir des résultats appréciables. Pour commencer, il était assuré maintenant que le *Tigre Enchanté* et le magasin d'antiquités du *Trésor des Sages* dépendaient bien de Monsieur Wan, tout comme Joao Tseu et Jonathan Ma-Boon-Ma. La jonque à bord de laquelle il se trouvait appartenait également à l'Empereur de Macao.

Une question cependant demeurait insoluble. Qui était Monsieur Wan lui-même ? Jusqu'alors, Bob n'avait pu s'en faire encore une idée précise. S'il devait s'en rapporter aux paroles échangées entre Tseu et Ma-Boon-Ma, ses propres hommes eux-mêmes ne connaissaient pas l'Empereur de Macao. Celui-ci leur communiquait

ses ordres de façon détournée, probablement par des émissaires connus de lui seul et qui disparaissaient aussitôt après avoir transmis leurs messages. Mais il se pouvait également que Joao Tseu et Jonathan Ma-Boon-Ma fussent l'un ou l'autre Monsieur Wan. Pour le premier, Bob ne le pensait pas. À son avis. Tseu ne possédait pas l'envergure d'un chef puissant comme l'Empereur. Pourtant, il en était autrement de Jonathan Ma-Boon-Ma. L'Eurasien, avec son physique étrange, ses yeux et ses cheveux d'albinos contrastant avec sa face basanée d'Eurasien, possédait un aspect assez effrayant pour que toutes les suppositions soient permises. Ses yeux rouges lui donnaient une expression féroce, et Bob se sentait prêt à voir en lui l'Empereur de Macao en personne.

Toujours accroupi derrière ses ballots, le revolver à portée de la main, Morane sourit en songeant :

« Et dire que j'ai demandé à l'inspecteur Crance de s'assurer de la personne de notre ami Jonathan. Peut-être, s'il y réussit, aura-t-il en son pouvoir Monsieur Wan lui-même. »

Il haussa les épaules. Sans doute avait-il tort de se laisser impressionner par le physique de l'antiquaire. Après tout, comme c'était probable, Monsieur Wan pouvait ressembler à n'importe quel homme de la rue.

Il n'était pas indispensable qu'il eut des yeux rouges et des cheveux couleur de neige pour se révéler un monstre de cruauté et de scélératesse.

Pendant plusieurs heures, Bob Morane demeura ainsi dans l'obscurité, à tourner et à retourner ses pensées et à échafauder des suppositions plus fantasques les unes que les autres au sujet de l'Empereur de Macao.

À présent, la jonque devait, depuis pas mal de temps, avoir quitté la baie et voguer en pleine mer.

Là-haut, à l'entrée de l'écoutille ouverte, il y eut des rumeurs de voix. Un flot de lumière, pénétrant par l'ouverture, fouilla les profondeurs de la soute. Morane se fit tout petit derrière ses ballots.

« Pourvu, songea-t-il, que ces visiteurs n'aient pas justement besoin de venir dans ce coin de la cale ! Dans ce cas, je serais pris comme un lapin au collet. »

C'est alors qu'une voix se fit entendre. Une voix que Bob connaissait bien : celle de Joao Tseu.

— Sortez de là ! criait la voix. Qui que vous soyez, sortez de là ! Nous savons que vous vous trouvez à bord…

* * *

Au son de cette voix qui résonnait comme la trompette de l'Ange, Bob Morane s'était tassé davantage encore au creux de la cachette.

Les événements se précipitaient plus vite qu'il ne le pensait, et pas tout à fait dans le sens désiré. Du haut de l'escalier, la voix de Tseu répéta :

— Qui que vous soyez, rendez-vous… Il est inutile de tenter de nous résister… Nous sommes en nombre et vous êtes seul. Tôt ou tard, il vous faudra vous avouer vaincu. Alors autant vous rendre tout de suite.

Morane ne répondit pas afin de ne pas révéler à ceux qui l'appelaient l'endroit précis où il se trouvait. Il devait éviter de faire le moindre bruit capable de le faire repérer. S'étant contenté de saisir son automatique, il demeurait tous les sens aux aguets, prêt à défendre courageusement sa vie si cela s'avérait nécessaire.

Une nouvelle fois, le directeur du *Tigre Enchanté* parla.

— Vous ne voulez toujours pas vous rendre ? Tant pis, vous l'aurez cherché.

La lumière, au sommet de l'escalier, s'éteignit soudain, plongeant à nouveau la cale dans une obscurité totale. C'était tout juste si, entre deux ballots, Morane pouvait discerner une vague lueur provenant sans doute de la lointaine lumière du jour.

Et, soudain, des formes passèrent dans cette lueur et une série de chocs sourds ébranla le plancher de la soute. Bob comprit alors que plusieurs hommes, évitant de se servir de l'escalier afin de ne pas servir de cible à celui qu'ils recherchaient, venaient de se laisser tomber par l'ouverture de la trappe jusqu'au fond de la cale.

L'affaire semblait se corser car, Morane ne l'ignorait pas, ses adversaires finiraient par le découvrir dans son coin. Sans doute, pour le moment, s'étaient-ils glissés déjà parmi les caisses et les futailles, procédant par élimination. Petit à petit leur cercle se

refermerait sur l'endroit de la cale où Bob se tenait tapi. Alors ils se précipiteraient sur lui pour tenter de le maîtriser.

Le cœur battant, Bob prêtait l'oreille, attentif au moindre frôlement, au moindre glissement. En vain cependant. Ces hommes qui étaient descendus dans la soute devaient agir aussi silencieusement que des chats. Morane connaissait par expérience le don que possèdent les Asiatiques en général de se mouvoir sans bruit, comme des êtres immatériels.

Prêt à défendre chèrement sa vie, Bob avait tiré de sa poche son couteau à cran d'arrêt et l'avait ouvert, en serrant le manche dans sa main gauche tandis que la droite tenait le Lüger. De longues secondes, des minutes peut-être, s'écoulèrent dans une attente angoissante qui mettait une sueur froide au front de l'assiégé. Puis la voix de Joao Tseu retentit encore.

— Je vous conseille à nouveau de vous rendre. De toute façon, je vous l'ai dit déjà, vous ne nous échapperez pas.

« Voilà le dernier son du cor avant l'hallali », pensa Bob avec désespoir. Et tout à coup, très près, quelque chose bougea. Morane tressaillit, prêt à faire feu. Il n'en eut cependant pas le loisir. Une masse lourde dégringola sur lui, puis d'autres, et il se trouva bloqué, impuissant, sous les ballots que ses adversaires, qui l'entouraient maintenant, avaient poussés sur lui. Coincé, il se débattait sans parvenir cependant à se dépêtrer. Les ballots pesaient de tout leur poids sur ses épaules, sa tête, ses bras et l'immobilisaient presque totalement. Il se sentit alors brusquement tiré par les pieds. Les ballots s'écartèrent un peu, puis des mains s'abattirent sur lui dans les ténèbres, lui arrachant couteau et revolver. Rapidement, il fut réduit à l'impuissance. Il sentit des cordes qui s'enroulaient autour de ses membres. Il cessa de lutter.

Chapitre XI

Les ennemis de Morane l'avaient hissé sur le pont de la jonque, pour le ligoter au mât. Devant lui, Joao Tseu se tenait debout avec, à quelques pas en arrière, la silhouette rébarbative et menaçante du gigantesque Tak-Chee, le lutteur. Plus en arrière encore, il y avait la bande anonyme de marins chinois, vêtus de vestes kaki boutonnées haut et coiffés de casquettes à courtes visières. Sur tous les visages, seule se lisait une hostilité froide, presque de la haine.

Tseu s'approcha de Morane et, par deux fois, le gifla.

— Allez-vous parler à la fin ?

Bob sourit.

— Parler ? fit-il sur un ton de moquerie. Je ne voudrais pas que vous me croyiez devenu sourd-muet.

Il s'interrompit, puis il dit encore :

— Voilà, j'ai parlé, monsieur Tseu. Êtes-vous content à présent ?

Ce ton de persiflage n'eut pas le don de plaire au métis. Du revers de la main, il frappa Morane sur la bouche, et celui-ci sentit le sang couler de sa lèvre blessée jusque sur son menton.

— Allons, monsieur Tseu, dit Bob d'une voix faussement soumise, je vois que vous connaissez la manière de parler aux gens et je vais tout vous dire.

Pendant un moment, Morane resta coi, guettant les réactions de son interlocuteur qui demeurait en attente, comme s'il escomptait des révélations sensationnelles. Alors, Bob continua :

— Vous voyez, monsieur Tseu, j'ai toujours aimé les beaux voyages, mais pas les voyages d'offices de tourisme. Voyager en première classe d'un paquebot de luxe ou d'un avion quadriréacteur ?… Fi donc ! Très peu pour moi. Non, j'aime les voyages romantiques. Tout à l'heure, après avoir quitté le *Tigre Enchanté* où vous m'avez reçu si courtoisement, je suis allé me perdre du côté du village de sampans. Là, j'ai aperçu cette jonque qui s'apprêtait, ai-je pensé, à appareiller. Je me suis dit alors : « Mon petit vieux, voilà ce qu'il te faut. Un voyage à bord d'une jonque au

nom pittoresque, n’est-ce pas là toute la mer de Chine avec ses légendes, son dépaysement ? » Comme je suis excellent nageur et que je ne laissais rien derrière moi, je me suis mis à l’eau et ai tiré ma coupe jusqu’ici. Après être monté à bord, j’ai gagné la cale où je me suis caché.

— Nous savons tout cela, fit Tseu. Quelqu’un vous a vu, de la rive, gagner notre bord et on nous a prévenus ? Pourtant, il est inutile de continuer à parler de votre goût pour les voyages romantiques. Cette raison ne me paraît pas suffisante. Il vous faudra en trouver une autre.

À ce moment, Tak-Chee, le lutteur, s’approcha de Tseu et lui glissa quelques mots à l’oreille. Quand il eut terminé, le métis se tourna à nouveau vers son prisonnier. Sur son visage basané, il y avait une expression d’intérêt accru.

— Chee, mon précieux collaborateur, fit Tseu, me rappelle que, voilà quelques jours, à Hong-Kong, un étranger a tiré des mains d’amis à nous deux inspecteurs spéciaux de Scotland Yard un peu trop curieux. En nous basant sur les renseignements qui nous sont parvenus, votre aspect physique répondrait au signalement de cet étranger.

Bob se mit à rire.

— Scotland Yard, hein ? fit-il. Si je ne m’abuse, il s’agit là de la police anglaise. Je me demande bien pourquoi j’aurai rendu service à deux de ses membres ? Je ne veux plus rien avoir de commun avec la police de n’importe quel pays depuis qu’un agent de la circulation, à Paris, m’a dressé une contravention pour avoir roulé autour de la place de la Concorde, dans une auto ayant perdu une de ses roues arrière. Depuis ce moment, entre la police et moi, il y a un grand fossé qui n’est pas près d’être comblé. D’autre part, je n’ai jamais encore mis les pieds à Hong-Kong. Je suis arrivé directement à Macao, venant de Saigon.

Un mauvais sourire plissa le visage de Tseu.

— J’admire votre sens de l’humour, monsieur Morane, fit-il d’une voix moqueuse. Pourtant la plaisanterie n’est pas de mise ici.

Malgré tout son sang-froid, Bob n’avait pu s’empêcher de sursauter à l’énoncé de son nom. Jusqu’alors, le tenancier du *Tigre Enchanté* ne l’avait pas mentionné, et Morane pouvait espérer que

son identité demeurerait inconnue de ses ennemis. Pourtant, il n'en était rien.

Le sursaut de Morane avait été remarqué par le métis, qui avait laissé échapper un bref ricanement.

— Surpris d'apprendre que je connais votre nom, n'est-ce pas, monsieur Morane ? Ce que vous ignorez, c'est que, depuis votre départ du *Tigre Enchanté*, vous avez sans cesse été suivi. Sans que je le sache moi-même d'ailleurs. Je possède, tout comme les amis que vous me connaissez, des anges gardiens qui agissent pour notre bien mais aussi à notre insu. Par l'intermédiaire de ces anges gardiens, j'ai appris, peu avant l'appareillage, qu'après votre départ du *Tigre Enchanté*, vous vous étiez rendu au magasin d'antiquités du *Trésor des Sages*. De là, vous nous aviez suivi à travers le village de sampans pour, ensuite, regagner votre hôtel et revenir à l'endroit que vous veniez de quitter et gagner la jonque à la nage. Une petite enquête a permis à ces anges gardiens d'apprendre que vous étiez arrivé le jour même de Hong-Kong, que vous étiez Français et vous appeliez Robert Morane. Comme vous le voyez, je suis parfaitement renseigné. Jusqu'à présent, j'ai feint de tout ignorer de vous, espérant que vous m'en apprendriez davantage.

— En un mot, lança Bob calmement, vous faisiez l'âne pour avoir du son. L'âne, voilà un rôle qui vous va à ravir, monsieur Tseu.

Au fond de lui-même, Morane était loin de ressentir une égale confiance. Non seulement il se trouvait au pouvoir de ses ennemis, mais encore ceux-ci paraissaient bien renseignés à son sujet. Des réflexions amères lui venaient. Alors qu'il croyait espionner lui-même les hommes de l'Empereur de Macao, il était espionné à son insu et chacun de ses actes, de ses mouvements, était soigneusement enregistré. Sans doute n'avait-il pas encore été tué simplement parce qu'on voulait savoir qui il était exactement et quel rôle il jouait dans tout cela. Déjà, probablement, Crance et Sprague Miller n'avaient-ils dû la vie qu'à cette circonstance. Monsieur Wan était un homme de précautions, et curieux en diable. Il aimait, avant de se débarrasser de ses ennemis, savoir ce que ceux-ci tramaient exactement contre lui.

« La curiosité de l'Empereur pourrait le perdre, songeait Bob. Il devrait frapper et se renseigner ensuite. »

Tout ce que Morane pouvait espérer pour l'instant c'était que ses ennemis n'aient pas connaissance de sa conversation téléphonique avec Crance. Tseu n'en avait pas soufflé mot. Un espoir demeurait donc permis.

— Êtes-vous décidé à parler, maintenant ? interrogea le métis.

Morane éclata de rire.

— Allez au diable, dit-il. Vous vous y trouverez en joyeuse compagnie.

Ce refus catégorique ne parut pas étonner le tenancier du *Tigre Enchanté*. Il ne montra non plus aucune colère.

— C'est fort bien, monsieur Morane, dit-il. Vous ne voulez pas parler ? À votre guise… Nous connaissons le moyen de délier les langues.

Se tournant vers Tak-Chee, Tseu lui dit quelques mots en chinois. Le géant hocha la tête et éclata d'un rire grossier. Aussitôt, il saisit une énorme baille, à laquelle était fixée une longue corde, et il se dirigea vers la rambarde. Il laissa glisser la baille par-dessus bord et la ramena remplie d'eau de mer. Revenant alors vers Morane, toujours ligoté au mât, il souleva le récipient à deux mains et en lança le contenu à la volée sur le prisonnier.

Pendant un moment, Bob demeura suffoquant et crachant sous cette douche inattendue.

Tous les marins de la jonque avaient éclaté de rire à cette joyeuse plaisanterie qui, pourtant, n'en était pas une. Bob devait s'en rendre compte bientôt, quand Tseu lui eut expliqué :

— Je vais vous laisser ici en plein soleil, sans boire. Vos liens, en séchant, se resserreront et blesseront vos chairs que le sel rongera et brûlera. De temps à autre, vous serez aspergé à nouveau et le supplice recommencera. Avant ce soir, vous serez, je vous le garantis, prêt à me raconter toute votre vie, depuis votre premier biberon jusqu'à l'heure présente.

— Si vous croyez avoir raison de ma résistance de cette façon, marmotta Morane, vous vous mettez le doigt dans l'œil jusqu'à la taille. J'aime le soleil et le sel, et je me suis toujours senti dans l'eau comme dans mon élément.

Cette fois, le métis ne daigna même pas répondre. Il se détourna, et avec lui Tak-Chee et les autres Chinois. Morane demeura seul, à

part quelques marins qui vaquaient sur le pont à leur besogne coutumière. Alors toute morgue, toute gouaille l'abandonna. Il n'avait plus maintenant à sauver la face. Seul avec lui-même, il devait reconnaître que la situation était désespérée. Il passa sa langue sur ses lèvres et sentit le goût du sel. Un goût qui était un peu déjà celui de la souffrance physique qui l'attendait. Alors, il regarda autour de lui. Nulle part il n'apercevait de côtes, ni d'embarcations. Il y avait seulement cette mer verte et désespérante de solitude. Ce soleil de plomb qui, tel une gigantesque tumeur dans le ciel, semblait vouloir dévorer tout.

* * *

La nuit était presque tombée. Durant toute la journée, Morane était demeuré ligoté au grand mât. Toutes les demi-heures environ, Tak-Chee venait l'asperger d'eau de mer et, petit à petit, ses souffrances étaient devenues intolérables. Non seulement à cause des liens enduits de sel qui, en se resserrant, écorchaient sa chair et la brûlaient, mais aussi à cause de la soif. Une soif qui le rongeait et le faisait rêver à un énorme bassin d'eau douce dans lequel il aurait aimé se plonger la bouche grande ouverte pour boire, boire, boire jusqu'à la noyade.

Depuis la disparition du soleil, Bob avait fermé les yeux et laissé rouler sa tête de côté sur son épaule. La voix de Joao Tseu le fit sursauter.

— Eh bien, monsieur Morane, êtes-vous revenu maintenant à de meilleures dispositions ?

Le prisonnier avait ouvert les yeux.

— Je suis dans d'excellentes dispositions, en effet, dit-il d'une voix faible, rendue rauque par la soif. Si vous voulez me détacher, monsieur Tseu, je vous montrerai dans quelles dispositions je me trouve à votre égard. Pour tout vous avouer, j'aimerais vous rendre le visage aussi plat qu'une feuille de papier à cigarette.

Tseu éclata d'un rire cinglant.

— Je m'aperçois, monsieur Morane, que vous n'avez encore rien perdu de votre entêtement. Peut-être qu'une nuit passée dans la solitude vous permettra de réfléchir. Si demain, à l'aube, vous n'êtes

pas devenu plus docile, nous verrons à vous trouver quelques petits supplices plus efficaces.

Bob demeura silencieux. Par-dessus l'épaule du métis, il regardait la mer déjà assombrie par les premières avances des ténèbres. Durant la journée, le *Poisson aux Nageoires Dorées* s'était un peu rapproché de la côte et l'on traversait maintenant une étrange région océane parsemée de pitons rocheux semblables à d'énormes dents noires. De derrière un de ces pitons une jonque venait de surgir.

Elle était noire comme la nuit la plus noire et aucune lumière ne brillait à son bord. Telle quelle, elle paraissait abandonnée par son équipage et faisait songer à ce vaisseau fantôme des vieilles légendes. Pourtant, elle avançait trop vite pour être poussée seulement par les courants. Sans doute, si le diesel du *Poisson aux Nageoires Dorées* n'avait tourné lui-même, eût-on entendu le bruit de son propre diesel.

Du pont du *Poisson aux Nageoires Dorées*, on ne devait pas encore s'être aperçu de l'approche du bâtiment inconnu. Celui-ci était tout près déjà quand enfin un cri d'alarme fusa, poussé par un des marins du bord. Il était trop tard cependant. La jonque noire n'était plus qu'à une encablure à peine et, tout à coup, le long de ses flancs, deux grandes fleurs de feu s'épanouirent accompagnées de deux bruits sourds. Atteinte en plein bordage par les obus, la jonque à bord de laquelle Morane se trouvait frémit dans toutes ses membrures et donna dangereusement de la bande.

À présent, Joao Tseu paraissait avoir oublié totalement son prisonnier et hurlait :

— Nous sommes attaqués !… Aux armes !… Aux armes !… Tous sur le pont !… Tous sur le pont !…

À bord du Poisson aux Nageoires Dorées il y eut un soudain remue-ménage. Des cris fusaient. Des hommes jaillissaient des écoutilles, brandissant des revolvers et des coupe-coupe. Pourtant, l'alerte avait sonné trop tard. La jonque noire avait abordé et plusieurs dizaines de Chinois aux torses nus s'étaient lancés en vociférant à l'abordage, massacrant tout sur leur passage. Morane comprit alors que le *Poisson* venait d'être attaqué par l'un de ces pirates qui, de nos jours encore hantent les mers de Chine. Ce qui

tendait à prouver que l'expression « les loups ne se mangent pas entre eux » avait été inventée par un moraliste à court d'imagination. Dès les premières secondes du combat, Joao Tseu était tombé frappé d'une balle en plein cœur. Tak-Chee le lutteur avait bientôt subi le même sort. Alors, impuissant, Bob dut assister au massacre des membres de l'équipage. Les pirates de la jonque noire se battaient comme des démons, sans faire le moindre quartier à leurs ennemis. Bientôt, le pont fut jonché de cadavres.

Les assaillants semblaient ignorer complètement le prisonnier ligoté au mât. Si plusieurs balles passèrent tout près de Morane, aucune ne l'atteignit cependant.

Quand le combat fut terminé à l'avantage des pirates, un grand diable à la carrure d'athlète, vêtu d'un pantalon de toile jaune et d'un serre-tête de même couleur, s'approcha de Bob. Il avait un visage d'une extraordinaire beauté malgré l'expression de cruauté froide qui s'y lisait.

Il dit, en *pidgin*, en toisant le prisonnier :

— J'ai l'impression que ce bon Mao, l'Ange aux griffes de dragon comme m'appellent mes compatriotes, est arrivé à point.

Le pirate cligna de l'œil et se mit à rire.

— Arrivé à point… Pourquoi ? Pour vous sauver ?… Mao n'est pas un bienfaiteur de l'humanité. Vous étiez prisonnier des hommes de cette jonque. À présent, vous ne l'êtes plus… Avouez que je vous rends là un bien grand service. Bien sûr, je pourrais trancher vos liens. Mais voilà, ni mon couteau, ni mon sabre ne coupent plus, surtout s'il s'agit de délivrer un chien galeux d'étranger.

Pendant que le chef des pirates parlait, ses hommes étaient descendus dans l'intérieur de la jonque pour en tirer tout ce qu'ils trouvaient de précieux et le transborder sur leur propre vaisseau.

— Peut-être serez-vous surpris d'apprendre que cette jonque que vous venez d'attaquer appartient à Monsieur Wan, dit Bob à l'adresse du pirate.

Le nom de l'Empereur de Macao ne sembla faire grande impression sur le Chinois, qui haussa les épaules.

— Monsieur Wan ou non, dit-il, Mao s'en moque. Certes l'Empereur de Macao est puissant, mais Mao n'a peur de personne et ne reconnaît aucune loi.

Le pirate se détourna. Sans plus se soucier du malheureux qu'il laissait ligoté au mât, il alla hâter le transbordement. Au bout d'une demi-heure, ce dernier fut achevé et les pirates s'apprêtèrent à regagner leur propre bâtiment. Alors Bob, se voyant sur le point d'être abandonné, comprit qu'il n'était plus temps de crâner et il se mit à crier :

— Vous n'allez quand même pas me laisser seul sur cette épave… Si au moins vous me détachiez et me donniez à boire… À boire… À boire… À boire…

Un des derniers pirates se trouvant encore à bord du *Poisson aux Nageoires Dorées* s'approcha alors de Morane. Décrochant une gourde de sa ceinture, il en colla, sans prononcer une seule parole, le goulot aux lèvres du prisonnier. Longuement, Morane but cette eau fraîche qui lui paraissait le plus grisant des nectars. Quand la gourde fut vide, le pirate se détourna. Toujours sans prononcer une parole, il regagna la jonque noire qui, bientôt, s'éloigna et disparut derrière les récifs.

Bob était demeuré seul sur le vaisseau abandonné et penché sur le flanc comme un énorme cétacé touché à mort. Seul avec tous ces cadavres encore chauds qui tout à l'heure, s'étaient révélés pour Bob des ennemis redoutables et qui, maintenant, n'étaient plus que chairs pantelantes et vaines. En Morane pourtant, il n'y avait plus à présent ni haine ni désespoir. Seulement de la reconnaissance. De la reconnaissance envers ce pirate anonyme qui, comme le bon Samaritain, était venu se pencher sur lui pour étancher sa soif.

Chapitre XII

Au sein de la demi-torpeur dans laquelle les facultés de Bob Morane s'étaient annihilées, un battement d'ailes s'imposa, en même temps qu'un tintamarre de piaillements stridents faisant songer à un vol de démons aériens s'abattant sur la terre pour y accomplir quelque maléfique besogne.

Bob ouvrit les yeux et s'aperçut que le jour était revenu. Il avait donc passé toute la nuit en solitaire, toujours ligoté au mât de la jonque en perdition. Il n'eut cependant pas le loisir de s'attendrir longtemps sur son sort. Tout autour de lui, un vol compact d'oiseaux marins occupait son champ visuel. Il y avait là des cormorans par centaines, des mouettes, des goélands, des hirondelles de mer. Des milliers de becs crochus et acérés qui, venus de tous les coins du ciel, s'apprêtaient à déchirer les cadavres épars sur le pont.

Déjà, le repoussant festin avait commencé. À de nombreuses reprises, au hasard de sa vie mouvementée, Morane avait assisté à des spectacles de ce genre. Dans les jungles d'Afrique ou d'Amérique du Sud, où les oiseaux charognards font partie de la vie de tous les jours. Cependant cette fois, peut-être à cause de sa faiblesse et aussi parce qu'il avait conscience que, bientôt, un sort pareil à celui des hommes de Joao Tseu l'attendait, il n'eut pas la force de regarder et ferma les yeux.

Un battement d'ailes contre sa joue lui fit ouvrir à nouveau les paupières. Un grand cormoran, volant à hauteur de son visage, le visait de son bec noir et crochu pareil à une arme. Bob se tortilla dans ses liens et se mit à hurler. Son cri effraya le volatile, qui s'enfuit effarouché. Mais Bob savait que ce n'était là que partie remise. Bientôt, excités par le goût du sang, les oiseaux ne feraient plus de distinction entre morts et vivants.

Ils se précipiteraient sur lui et le déchiquetteraient sans que, les mains liées, il eût même la possibilité d'esquisser un geste de défense.

Déjà les oiseaux s'enhardissaient, battant des ailes autour de lui, dardant leurs becs dont certains l'atteignaient, ne lui causant encore heureusement que des égratignures. Saisi par une sorte de terreur frénétique, Bob se tordait dans ses liens. Mais ils tenaient bon et il ne parvenait pas, malgré qu'il y employât toute sa force, à les faire se relâcher.

Alors, Morane se mit à hurler à pleins poumons afin de faire reculer la horde féroce des volatiles. Ceux-ci fuyaient en battant frénétiquement des ailes. Puis, quand le cri de l'homme s'éteignait, ils revenaient plus audacieux encore pour fuir à nouveau devant un autre cri. Bientôt pourtant ces cris ne suffiraient plus, Bob le savait. Alors il serait livré à la férocité des bêtes carnassières.

Un désespoir sans nom s'était emparé de Morane qui, comme s'il pouvait espérer une aide quelconque sur cette mer déserte, se mit à pousser des appels.

— À l'aide !… À l'aide !… Au secours !… Au secours !…

Il n'était plus maître de lui-même. Son épouvante le dépassait. S'il avait été libre et capable de se défendre, il aurait lutté jusqu'au bout avec courage, même s'il s'était agi d'adversaires cent fois plus redoutables que ces oiseaux. Mais, immobilisé comme il l'était, il se sentait aussi impuissant qu'un enfant, et il s'abandonnait à une panique totale devant cette impuissance.

C'est alors que, venu du large, un souffle de vent frais passa sur la jonque qui se mit à rouler doucement. Puis ce souffle s'intensifia, se changea en rafales cinglantes imprimant des secousses de plus en plus violentes au vaisseau désemparé.

« La tempête, pensa Bob avec un soudain espoir. La tempête… »

Celle-ci montait rapidement, chassant sous ses bourrasques les oiseaux marins qui refluaient en désordre en direction de la terre sans doute proche, afin d'y chercher un refuge dans les cavernes où ils avaient leurs gîtes.

Bientôt, plus un seul volatile ne fut en vue. Bob comprit pourtant qu'il n'était pas sauvé pour autant. Avec la tempête, un nouvel ennemi venait de faire son entrée en scène. D'épais nuages couleur de houille roulaient dans le ciel. Le vent soufflait avec une violence accrue. Des lames venaient balayer le pont du vaisseau qui dansait

à la façon d'un bouchon, craquant sinistrement de toutes ses membrures. Attaché au mât, Bob était ballotté de tous côtés, comme s'il se trouvait sur un sol secoué par un tremblement de terre. Chaque dix secondes, des paquets d'eau venaient le frapper en plein. Une fois encore il se savait impuissant et une seule solution s'offrait à lui : attendre avec espoir que la mer daignât se calmer avant que l'épave du *Poisson aux Nageoires Dorées*, complètement démembrée, ne coulât par le fond.

* * *

Toute la journée, la tempête avait fait rage. À midi, avec le soleil à son zénith, elle avait atteint un maximum d'intensité, pour s'apaiser ensuite graduellement. Vers la fin de l'après-midi, la mer s'était calmée et le ciel complètement dépouillé de ses nuages. À présent, le soleil, grosse boule de feu rouge, descendait rapidement vers l'horizon teinté de mauve.

Toujours ficelé au mât, Morane, après ces heures de tortures et d'angoisse, avait atteint au comble de l'épuisement. Pourtant, une évidence rassurante s'imposait à lui : malgré la fureur des éléments, la jonque flottait toujours. En outre les lames, en déferlant sans cesse sur le pont, avaient emporté les cadavres, ce qui enlevait un peu à l'horreur de la situation. Bob se secoua dans ses liens. Sa gorge était à nouveau sèche, ses yeux brûlants et il grelottait, peut-être de fièvre.

À de nombreuses reprises déjà, il avait tenté de desserrer l'étreinte des cordes qui le fixaient au mât. Une fois encore, faisant appel à tout ce qui lui restait d'énergie, il fit une tentative. Alors, il s'aperçut avec émerveillement que, pendant la tempête, les mouvements de la jonque malmenée par les flots avaient progressivement détendu ses liens. En gigotant, il parvint à faire glisser la corde qui retenait son buste. Ensuite, faisant effort, il libéra une de ses mains, puis l'autre. Le reste ne fut plus qu'un jeu et, cinq minutes plus tard, il se retrouvait libre. À bout de forces, il se laissa alors tomber sur le pont et se mit à sangloter doucement. Des sanglots sans larmes et qui étaient une sorte de réaction bienfaisante de ses nerfs qui se décontractaient brusquement.

Au bout d'un moment, il se redressa.

— Allons, dit-il à haute voix, je me laisse aller comme une mauviette. Un peu de nerfs, mon vieux !… Mais, avant tout, faudrait voir à trouver un peu d'eau potable… J'ai une de ces soifs que n'aurait pas désavouée ce bon vieux Bacchus lui-même. À condition bien sûr que Bacchus ait jamais bu un seul verre d'eau tout le long de sa divine existence.

Ce petit soliloque, sur un mode humoristique, avait rendu à Bob une partie de son allant. Il se frictionna longuement et vigoureusement les membres pour y rétablir la circulation sanguine. Ensuite, il se mit debout et se dirigea vers la plus proche écoutille, dans laquelle il disparut.

La plus grande partie de la jonque était envahie par l'eau. Pourtant plusieurs cabines, à l'avant, demeuraient à l'air libre. Dans l'une d'elles, qui devait servir de cambuse, Bob découvrit plusieurs outres pleines d'eau potable et des vivres. Il commença par laver ses multiples écorchures recouvertes de sel. Puis il remonta sur le pont et entreprit de se restaurer grâce aux vivres qu'il venait de découvrir. Alors seulement il jeta un regard autour de lui, pour se rendre compte que la jonque ne dérivait plus. Elle s'était immobilisée. Sans doute, au cours de la tempête, s'était-elle échouée sur un haut-fond quelconque sans qu'il s'en rendît compte. Peut-être même était-ce d'ailleurs à cette unique circonstance qu'elle avait dû de ne pas s'enfoncer définitivement.

En même temps, Bob avait fait une autre découverte. À bâbord, un groupe d'îlots rocheux émergeaient au-dessus de la surface vert sombre de la mer. Le plus proche de ces îlots devait se trouver à un mille à peine de l'épave, deux au maximum. Bob avait compris qu'il ne pouvait demeurer plus longtemps à bord de la jonque qui, à tout moment, pouvait se briser. Il décida donc de gagner le plus rapproché des îlots.

Une des embarcations auxiliaires était demeurée solidement fixée sur ses supports. Bob l'emplit de tout ce qu'elle pouvait porter comme vivres et eau potable. Après avoir tranché les amarres, il la fit glisser à l'eau qui, à bâbord, se trouvait presque à hauteur du pont.

Ayant pour toute arme un long couteau chinois trouvé dans une coursive, Morane s'embarqua et se mit à ramer en direction de l'îlot rocheux, dont la masse sombre se découpait sur l'écran bleuté de la nuit maintenant tout à fait tombée.

Il fallut un peu plus d'une heure, entrecoupée de nombreux repos, pour que Morane atteignît son but. L'avant du canot racla le rocher et Bob mit pied à terre. Réunissant ses forces, il hala l'embarcation au sec et jeta un regard autour de lui. Pour peu qu'il pouvait en juger à la lueur de la lune, l'endroit où il avait abordé était désert. La grève se composait de rochers nus avec plus loin, de maigres bouquets de végétation rabougrie. Un silence de mort planait.

— Cela ne m'étonnerait pas si j'avais touché à une île déserte, murmura Morane.

Il haussa les épaules avec indifférence. Tout n'était-il pas préférable à la situation dans laquelle il s'était trouvé au cours des heures précédentes, sur cette jonque maudite ? Il était peut-être sur une île déserte mais vivant et libre, et cela seul comptait. Soudain, la fatigue s'abattit sur lui comme une masse. Il s'allongea au fond du canot et, le poignard à portée de la main, il s'emmitoufla dans une bâche trouvée dans le coffre arrière. Dix secondes plus tard, la tête appuyée sur une outre lui servant d'oreiller, il avait gagné le bienfaisant royaume des rêves.

Chapitre XIII

Le bienfaisant royaume des rêves, pour Morane, avait été celui des cauchemars. Malgré sa fatigue, ceux-ci avaient occupé son sommeil. Avec, comme personnage principal, cet homme sans yeux, ni bouche, ni nez et qui figurait Monsieur Wan.

Dans ces cauchemars, l'Empereur de Macao prenait toutes les formes. Parfois, il ressemblait à un lion aux yeux rouges et à la crinière d'un blanc de neige. D'autres fois, à une tarasque dont les ailes faisaient songer à des voiles de jonque. Parfois encore, c'était un grand poisson aux nageoires dorées et à la gueule barbelée de crocs comme celle d'un requin, et qui se changeait tout à coup en un monstrueux oiseau de mer aux serres et au bec de rapace qui se précipitait sur le dormeur enchaîné au mât d'un vaisseau fantôme, pour le déchirer.

Ce ne fut cependant pas la vision de ces phantasmes nocturnes qui tira Morane de son sommeil, mais une sensation de présence à ses côtés. Il ouvrit les yeux et s'aperçut qu'il faisait jour. Au-dessus de la barque, une silhouette humaine était penchée, celle d'une vieille femme d'une maigreur effrayante et vêtue de haillons. Une vieille Chinoise dont le visage rongé et boursouflé par endroits indiquait une lépreuse. Sur son crâne presque dénudé, à la peau parcheminée et jaune, quelques mèches de cheveux gris se trouvaient enroulées, pour former une sorte de chignon dérisoire. La vieille regardait Morane en ricanant. Dans ses petits yeux noirs, une lueur démente brillait. Elle se mit à prononcer des mots sans suite, en *pidgin*. Des mots entrecoupés de brefs éclats de rire.

— Monsieur Wan… Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Monsieur Wan… Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Il ne faut pas avoir peur de Monsieur Wan… Pas avoir peur… Pas avoir peur de Monsieur Wan… Monsieur Wan est pareil à moi, Tai-Min… Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Tout pareil à moi… Tout pareil à moi, Monsieur Wan… Ah ! Ah ! Ah ! Ah !…

Morane était tout à fait réveillé maintenant. Il comprit que, pendant son sommeil, il devait avoir prononcé le nom de son

adversaire, ce qui expliquait les paroles de la vieille. Ce qui les expliquait sans les expliquer, bien sûr. Pourquoi, si elle connaissait Monsieur Wan, disait-elle qu'il était semblable à elle-même ? « Ce monsieur Wan serait-il en réalité une femme ? se demanda Bob. Si elle ressemble à cette vieille sorcière, cela ne m'étonne pas qu'elle tienne à demeurer soigneusement cachée… » Tai-Min – puisque c'était sous ce nom que la lépreuse s'était désignée – continuait à ricaner, tout en disant encore :

— Pas avoir peur de Monsieur Wan… Monsieur Wan tout pareil à moi… Ah ! Ah ! Ah ! Ah !… Pas avoir peur de Monsieur Wan…

Et, soudain, elle tourna les talons et se mit à marcher rapidement vers l'intérieur de l'île. Bob se redressa et, repoussant la bâche dans laquelle il s'était enveloppé, il cria :

— Eh ! Une minute… Attendez ! j'ai à vous parler. Attendez !…

La vieille semblait ne pas l'entendre. Elle s'était mise à grimper dans les rochers avec l'agilité d'une chèvre. Sautant hors de la barque, Bob se lança à sa poursuite mais, déjà, elle avait disparu au sommet de la falaise. Lorsque Morane y parvint à son tour, il eut beau regarder partout autour de lui, il ne découvrit plus la moindre trace de Tai-Min, comme si celle-ci s'était brusquement volatilisée.

Un long moment, Morane était demeuré décontenancé. L'apparition de la vieille, ses paroles, son rire, sa disparition même, tout cela semblait appartenir à son cauchemar, en être une sorte de prolongement qu'il vivait éveillé. Au bout de quelques minutes cependant, il haussa les épaules et pensa : « Cette femme vit sans doute isolée ici à cause de sa maladie, et cette solitude l'aura rendue folle. Quant à sa disparition, elle s'explique aisément par les nombreuses failles du roc. Comme elle connaît parfaitement l'endroit, elle se sera glissée dans une de ces failles pour s'éloigner… »

Alors Morane entreprit de faire, du regard, le tour de l'île. Celle-ci formait une sorte de plateau rocheux de quelques kilomètres à peine de superficie et dont la surface était creusée de nombreuses vallées et canons, au creux desquels poussait une végétation rabougrie. Des oiseaux de mer nichaient un peu partout. Par endroits, l'agglomération de leurs corps faisait sur le rocher de larges taches

blanchâtres. Au loin, sur la mer, d'autres îles apparaissaient, formant avec celle où se trouvait Bob une sorte d'archipel perdu et sauvage.

La plus proche de ces îles devait seule retenir l'attention du naufragé. Elle semblait plus grande que celle sur laquelle il avait pris pied, mais ce n'était pas cela cependant qui l'en distinguait. Derrière un cap rocheux, en effet, Bob crut apercevoir les mâts d'une jonque et, plus loin, des taches claires, cubiques, faisant songer à des habitations. Naturellement, à cause de l'éloignement, Morane ne pouvait acquérir la moindre certitude. Avec une bonne paire de jumelles, il lui eût été aisé d'obtenir cette certitude, mais il n'avait hélas que ses yeux et se voyait par conséquent forcé de demeurer dans le doute.

« Demain, pensa-t-il, quand j'aurai repris des forces, je remettrai le canot à la mer et ramerai jusqu'à cette île voisine. Peut-être abrite-t-elle des pêcheurs qui me porteront secours et m'aideront à regagner Hong-Kong ou Macao. Pour le moment, voyons si cette île-ci ne possède pas d'autres habitants que la vieille folle de tout à l'heure. »

Retournant au canot, Bob s'y restaura et s'y désaltéra rapidement. Puis il récupéra son poignard et le glissa dans sa ceinture. Par le même chemin que tout à l'heure, il regagna le sommet de la falaise pour s'enfoncer à l'intérieur de l'île.

* * *

Cheminant le long de crêtes érodées ou au fond des ravins où, parfois, coulait une maigre source, Morane se dirigeait vers l'autre extrémité de l'îlot. À un moment donné, comme il progressait au fond d'un cañon aux murailles presque à pic, un rire qu'il connaissait bien résonna au-dessus de lui. Il leva la tête et aperçut, se découpant sur le ciel clair, la silhouette de la vieille de tout à l'heure. Elle se tenait debout au bord de la gorge et, regardant Morane, elle riait à gorge déployée. Se baissant soudain, elle ramassa une pierre et la lança en direction de Bob avec une telle précision que celui-ci, surpris, fut atteint à l'épaule. La pierre était de petite taille, aussi ne fit-elle pas grand mal à Morane qui, pourtant, comme la femme se baissait à nouveau, crut bon de crier :

— Eh là-bas, un instant… Cessez de me canarder… Je ne vous veux pas de mal.

Tai-Min ne sembla pas entendre. Une seconde pierre fila en direction de Bob, pour tomber à quelques centimètres à peine devant lui. Alors commença une petite séance de lapidation, la vieille ne cessant de ramasser des cailloux et de les lancer, tout en riant, vers Morane, qui les évitait de son mieux. Il avait compris que la pauvre créature ne mettait en cela nulle méchanceté. C'était un jeu tout simplement, auquel elle se livrait avec sa spontanéité, presque enfantine, de démente.

Jugeant que le mieux à faire sous cette avalanche de projectiles était de fuir, Bob se mit à courir vers l'extrémité du cañon dont il gagna le sommet en grimpant le long d'un éboulis. Cependant, quand il eut gravi celui-ci, il ne trouva plus trace de la lépreuse qui, une fois encore, semblait s'être évanouie en fumée.

Se mettant à rire silencieusement, Bob haussa les épaules. Il se demandait si cette créature existait réellement. Peut-être, après tout, était-il devenu fou à la suite des tourments endurés à bord de la jonque. Probablement son imagination lui jouait-elle maintenant des tours et était-il sujet à des hallucinations.

Il porta la main à son épaule où, quelques minutes plus tôt, l'avait touché la pierre et qui était demeurée douloureuse. Non, Tai-Min existait bel et bien, du moins s'il devait en juger par l'effet de ses plaisanteries… Mais pourquoi s'en inquiéter ? Tout compte fait, elle n'était pas bien dangereuse.

Morane reprit sa route à travers l'île. Il en atteignit bientôt l'autre extrémité, sans avoir fait la moindre découverte intéressante. D'où il se trouvait maintenant, il pouvait à nouveau observer l'îlot voisin. Une fois encore, il crut apercevoir les mâts d'une jonque émergeant de derrière une pointe rocheuse, et aussi les taches blanches de quelques maisons.

Tôt ou tard, il devrait aller se rendre compte. Avant cela, il regagnerait le canot en faisant le tour par la grève. Qui sait si, sur cet îlot même, en plus de la folle, ne vivait pas l'un ou l'autre pécheur capable de l'aider…

Bob marchait depuis une dizaine de minutes à peine le long de la plage quand, comme il atteignait une pointe rocheuse s'avançant

presque jusqu'au bord des flots, il aperçut des traces de pieds nus imprimés dans le sable.

Un instant, il demeura interdit. Allait-il, comme Robinson Crusoé, rencontrer un quelconque Vendredi ? L'île recevait-elle parfois la visite de sauvages cannibales ? Pourtant, il n'existait pas de cannibales, ni de sauvages tout court dans la région. En outre, les traces de pas étaient fort étroites et courtes, comme si elles avaient été faites par un homme de petite taille. Bientôt d'ailleurs, Bob devait connaître l'origine de ces empreintes. Comme il contournait, en les suivant, le promontoire rocheux, il aperçut à nouveau la vieille Tai-Min qui marchait devant lui. Elle longeait la grève en lui tournant le dos. Par moments, elle se baissait pour ramasser un quelconque coquillage qu'elle plaçait dans un panier grossièrement tressé pendu à son épaule.

Comme l'étrange créature l'intriguait de plus en plus, Morane s'était dissimulé derrière un bloc de rochers d'où il pouvait surveiller la femme sans être aperçu lui-même.

Pendant une dizaine de minutes encore, Tai-Min s'attarda à sa récolte de fruits de mer. Puis, tournant le dos à la plage, elle se mit à marcher vers la falaise et s'engagea dans une large faille qui y était creusée. Bien décidé cette fois à ne plus la perdre de vue, Bob lui emboîta le pas en prenant soin de ne pas se faire repérer. Il marchait le plus silencieusement possible et la vieille, qui ne se savait pas suivie, ne se retourna pas une seule fois jusqu'à ce qu'elle eût atteint l'entrée d'une caverne dont, s'il fallait en juger par la présence d'ustensiles de ménage grossiers, elle devait avoir fait son gîte.

Tai-Min posa son panier sur le sol et, s'asseyant sur une pierre plate, se mit à inventorier sa récolte. Bob s'approcha alors ouvertement d'elle. Quand il ne fut plus qu'à quelques mètres, la lépreuse leva la tête et l'aperçut. Pourtant, elle ne fit pas mine de vouloir fuir, se contentant de le regarder droit dans les yeux. Ses lèvres se retroussèrent en un rictus découvrant le gouffre noir de sa bouche édentée et elle éclata de son rire dément, pour dire ensuite, de sa voix cassée.

— Bonjour, Honorable Étranger… Madame Wan vous souhaite la bienvenue dans son palais… Madame Wan vous souhaite la

bienvenue…

* * *

À présent la folle parlait sans que rien, semblait-il, ne dût pouvoir l'arrêter. À tout moment, ses paroles étaient entrecoupées de rires stridents et de ricanements. Parfois ses phrases étaient dites sur un air de berceuse ; d'autres fois, les mots s'alignaient sans paraître avoir le moindre lien entre eux.

D'après ce que Morane crut comprendre, Tai-Min avait jadis été l'épouse de Monsieur Wan qui, par la suite, quand elle avait été atteinte par la lèpre, l'avait condamnée à vivre en recluse sur cet îlot qu'il lui était interdit de quitter sous peine de mort. Bien sûr, Morane ne savait s'il pouvait prendre les déclarations de la vieille pour monnaie comptant. Peut-être s'agissait-il de vantardise. Le matin, alors qu'il dormait, Tai-Min devait l'avoir entendu, dans son cauchemar, prononcer le nom de Monsieur Wan. Par la suite, il était possible que, dans sa cervelle dérangée, se fût échafaudée une histoire inventée de toutes pièces et dont elle était, en même temps que Monsieur Wan, l'héroïne imaginaire.

Au bout de dix minutes, la recluse s'était arrêtée de parler et avait continué à ouvrir les coquilles ramassées sur la plage. Ensuite, elle entonna une vieille mélopée chinoise pour, presque sans transition, se remettre à parler.

— Monsieur Wan m'a condamnée à demeurer ici… Toute seule… Toute seule depuis des années… Mais Monsieur Wan en est bien puni maintenant… Lui tout pareil à moi… Tout pareil à Tai-Min… Ah ! Ah ! Ah ! Ah !… On l'appelle l'Empereur de Macao… Ah ! Ah ! Ah ! Ah !… Triste Empereur… Triste Empereur… Ah ! Ah ! Ah ! Ah !…

La vieille était saisie soudain d'une hilarité dont elle ne paraissait pas réussir à se tirer.

Puis, tout à coup, comme sous l'effet d'une douche glacée, elle redevint sérieuse et continua :

— Tai-Min pas avoir peur de Monsieur Wan… Mais Monsieur Wan pourtant très méchant… Lui pareil dragon… Pareil dragon…

Du bras elle eut un geste circulaire.

— Ici partout, Monsieur Wan est maître… Lui avoir bateaux et gros oiseaux qui ronflent… Monsieur Wan très méchant… Lui pareil dragon… Pareil dragon…

Tai-Min cessa soudain de parler. Abandonnant ses coquillages, elle saisit une grosse pierre allongée et se mit à la bercer dans ses bras, tout comme s'il s'agissait d'un enfant, en chantant une berceuse mal accordée.

Comprenant qu'il ne parviendrait plus à rien tirer de la folle, Morane se retira un peu à l'écart. Il s'assit à l'ombre d'un bouquet de cactus et entreprit de mettre un peu d'ordre, si c'était possible, dans les paroles qu'il venait d'entendre.

Tout d'abord, Tai-Min avait affirmé que Monsieur Wan était maître dans les parages. Or, à Macao, au cours de la conversation que Bob avait surprise entre Jonathan Ma-Boon-Ma et Joao Tseu, ce dernier avait parlé d'un archipel où la jonque devait se rendre, et aussi d'une base à partir de laquelle serait dirigée l'attaque contre le cargo *Victoria*. Cet archipel pouvait être justement celui dont faisait partie l'îlot où avait abordé Morane et la base se trouver sur l'île voisine, où Bob avait cru apercevoir les mâts d'une jonque et des habitations. Tai-Min avait parlé également d'oiseaux qui ronflent. Il ne pouvait s'agir que d'avions, ce qui sous-entendait l'existence d'une base d'envol.

Après avoir tiré ces quelques déductions, Bob demeura un instant songeur.

Il ne semblait pas possible que le hasard l'eut conduit justement dans cet archipel où l'Empereur de Macao avait son repaire… Pas possible ?… Voire…

En effet, si la jonque voguait en direction de cet archipel, elle pouvait, au moment de l'attaque des pirates, être parvenue presque à destination. Par la suite, elle pouvait avoir tourné en rond, entraînée par les courants circulant entre les îlots, pour finalement venir s'échouer non loin de l'un d'eux.

« Je dois en avoir le cœur net, décida Bob. Si l'Empereur possède une base dans l'île voisine, il me faut m'en assurer. Je préfère agir plutôt que demeurer inactif sur ce rocher perdu en compagnie de cette folle de Tai-Min. Jusqu'ici, malgré mes malheurs, j'ai pu me tirer des griffes des forbans de Monsieur Wan.

Puisque j’ai accepté la mission que l’inspecteur Crance m’a confiée, autant aller jusqu’au bout. Cette nuit, je mettrai le canot à la mer et ramerai jusqu’à l’île voisine. J’aimerais savoir ce qu’il s’y passe exactement.

Chapitre XIV

Il avait fallu près de deux heures à Bob pour atteindre l'îlot voisin à la rame. Au fur et à mesure qu'il s'en approchait, il tentait d'y discerner la moindre lueur qui aurait révélé une présence humaine. Ce fut en vain cependant et Bob devait se demander si, en croyant apercevoir des habitations et les mâts d'une jonque, il n'avait pas été victime d'une illusion d'optique.

Le canot toucha à une grève de galets, dans une petite crique bien abritée. Après avoir glissé quelques vivres dans ses poches et s'être muni d'une petite outre remplie d'eau, Morane gagna le sommet de la falaise. Pour toute arme, il n'avait que ce poignard passé dans sa ceinture, et il regrettait fort le Lüger de l'inspecteur Crance. Pourtant, le poignard était une arme silencieuse, convenant parfaitement à ce petit travail de commando qu'il était en train de mener seul.

À la lumière de la lune, l'île devait se révéler en tous points semblable à la première, bien qu'un peu plus vaste : un plateau rocheux entrecoupé de vallées et de failles profondes. Morane s'y aventura en usant de multiples précautions. Si l'îlot était habité comme il l'avait pensé tout d'abord, des hommes, amis ou ennemis, pouvaient se manifester à tout instant, et il ne tenait pas à révéler sa présence avant de savoir de quoi il retournait exactement.

Après une demi-heure de marche aventureuse, Morane parvint au sommet d'une crête d'où il dominait une large vallée qui, par une de ses extrémités, donnait sur une baie où une jonque venait d'appareiller, tous feux éteints.

Tout à l'heure, il ne s'était donc pas trompé en croyant apercevoir des mâts. Cela semblait indiquer qu'il gardait toutes ses facultés intactes.

Ce n'était cependant pas la jonque en partance qui devait retenir davantage son attention. Sous lui, dans la vallée, il apercevait plusieurs constructions. Derrière les fenêtres de l'une d'elles, une lumière brillait. Une de ces constructions avait, en outre, l'apparence

d'un hangar construit au bord d'une large surface de terrain plat dont l'aspect sembla familier à Morane.

— Du diable, murmura-t-il, si cela ne ressemble pas à une piste d'envol… Et je veux bien être coupé en huit dans le sens de la longueur si ce hangar ne sert pas à remiser des avions. Peut-être, après tout, la vieille Tai-Min n'est-elle pas aussi folle qu'elle le paraît, et qu'elle ne mentait pas en parlant d'oiseaux qui ronflent.

Mais, déjà, l'attention de Bob était à nouveau accaparée par cette lumière brillant derrière les fenêtres d'une des constructions. Une lumière, cela voulait dire des hommes. Mais quels hommes ? La seule façon de le savoir était d'aller jeter un coup d'œil en bas, dans la vallée. De toute façon, que ce soit en bien ou en mal, il en tirerait quelque chose. Il se mit à descendre lentement le long de la pente, en prenant garde à ne pas faire dégringoler la moindre pierre et révéler ainsi sa présence.

Ce fut sans faire de rencontre que Bob atteignit le fond de la vallée. Plié en deux, rampant parfois, profitant du moindre coin d'ombre, du moindre accident de terrain, il progressa en direction des fenêtres éclairées. Alors seulement il se souvint des tortures endurées à bord du *Poisson aux Nageoires Dorées*, et il frémit en songeant à ce qui l'attendait si les hommes habitant cette vallée appartenaient à l'Empereur de Macao. Pourtant, il était trop tard à présent pour reculer. Pas un seul instant, d'ailleurs, Morane n'y songea. Parfois, il savait se montrer d'une prudence extrême. Mais, quand il avait pris une décision, personne, ni Monsieur Wan ni le Maître des Enfers lui-même avec ses légions de démons, n'eût été capable de le détourner de sa route. Même si, au bout de cette route, les plus terribles dangers l'attendaient.

Bob avait atteint la maison éclairée. Demeurant dans l'ombre, à quelques mètres d'une des fenêtres, il jeta un regard dans une pièce aux murs nus et éclairée seulement par une lampe à pétrole. Autour d'une table grossièrement façonnée, quatre hommes – trois Asiatiques et un Européen – se tenaient assis, parlant avec animation. Deux des Asiatiques, dont l'un paraissait être un Japonais, portaient, ainsi que l'Européen, des combinaisons de toile kaki d'aviateurs. Le quatrième personnage, qui semblait être le chef, était un grand Chinois vêtu d'une casaque de toile matelassée.

Silencieusement, Morane rampa jusque sous la fenêtre. Celle-ci était close, et ce fut avec peine qu'il put entendre ce qui se disait à l'intérieur de la pièce. Ne se sachant pas épiés, les quatre hommes parlaient à voix haute et cette circonstance permettait malgré tout à Morane de suivre leur conversation qui, sans doute à cause des nationalités différentes des interlocuteurs, se déroulait en anglais.

— Donc, disait le grand Chinois à la casaque matelassée, vous décollerez demain à l'aube. Tout ce que vous aurez à faire, c'est forcer le paquebot à stopper en ouvrant sur lui le feu de vos canons. La jonque, qui vient d'appareiller, croisera déjà dans les parages. Nos hommes n'auront plus alors qu'à grimper à bord du paquebot pour rafler le butin.

L'Européen – Bob le reconnut parce qu'il parlait anglais avec l'accent britannique – prit à son tour la parole.

— Cette mission ne me dit rien qui vaille, Sam Ling. Depuis deux jours, nous n'avons plus reçu de message de Jonathan qui, de Macao, devait nous tenir au courant des déplacements des unités de la Navy.

— Si Jonathan ne nous a pas contactés, répondit celui qu'on venait d'appeler Sam Ling, c'est que tout est en ordre.

— Vous oubliez une chose, dit encore l'Européen. Nous non plus, nous n'avons pas réussi à contacter Jonathan. Non seulement sa radio est muette, mais il semble ne pas entendre la nôtre. En outre, nous n'avons pas de nouvelles du *Poisson aux Nageoires Dorées*. Logiquement, Tseu devrait être arrivé.

— Je sais tout cela, Doyle, dit Sam Ling, mais il n'y a rien à faire. Les derniers ordres que nous avons reçus de Monsieur Wan c'est d'attaquer le *Victoria*. Tant que, d'une façon ou d'une autre, l'Empereur n'annulera pas cet ordre, il nous faudra nous y conformer.

Quand le dénommé Doyle parla à nouveau, il y avait un accent de mécontentement dans sa voix.

— Monsieur Wan… Monsieur Wan… Il demeure à l'écart de tout, sans jamais se montrer, et il nous laisse la sale besogne. Je commence à en avoir assez de travailler pour un fantôme. J'en suis même venu à me demander si votre Monsieur Wan existe réellement.

Un léger bruit de crécelle, qui devait être le rire de Sam Ling, retentit.

— Soyez rassuré, Doyle, l'Empereur de Macao existe. Si vous continuez à faire la mauvaise tête, vous ne tarderez pas à l'apprendre à vos dépens. Pour votre gouverne, on n'abandonne pas Monsieur Wan. Sauf bien sûr pour gagner par son entremise le royaume des Bienheureux.

Sur cette menace, la conversation tomba. Ce fut un des Asiatiques qui la ranima.

— Allons, dit-il, il serait temps de songer à dormir. Demain nous aurons une journée chargée, et une bonne nuit de repos ne nous fera pas de mal.

Rapidement, Morane se glissa le long du mur et alla se tapir derrière l'angle du bâtiment. Il vit les trois hommes aux combinaisons d'aviateur en sortir et se diriger vers trois bicoques voisines, dans lesquelles ils pénétrèrent séparément.

Dans l'ombre, Morane sourit. Il avait repéré avec soin le logis du nommé Doyle et, déjà, un petit plan audacieux prenait forme dans sa cervelle féconde.

Si tout se déroulait selon ses prévisions, Monsieur Wan paierait pour ce que ses hommes lui avaient fait endurer à bord du *Poisson aux Nageoires Dorées*.

Le premier soin de Morane, avant de passer à l'action proprement dite, fut de reconnaître les lieux. S'il devait en juger par ce qu'il venait d'entendre, l'inspecteur Crance avait tenu parole et réussi à s'emparer de Jonathan Ma-Boon-Ma, puisque ce dernier ne s'était plus mis en communication avec ses complices depuis plusieurs jours, sa radio ne répondant pas aux appels. Il était donc probable également que le cargo *Victoria* était, dès à présent, surveillé discrètement par des unités britanniques.

Une chose cependant tracassait Morane, c'était l'attaque des avions contre le paquebot. Comme l'avait dit Sam Ling, les pilotes devaient ouvrir le feu pour l'obliger à stopper, et sans doute y aurait-il des morts et des blessés parmi l'équipage et les passagers. Bob devait faire tout ce qui était en son pouvoir pour empêcher cela. Peut-être pourrait-il faire en sorte que les appareils ne puissent décoller, soit en les sabotant, soit en les détruisant.

En s'entourant toujours de multiples précautions afin de ne pas se faire repérer, Morane s'avança vers le grand hangar aperçu tout à l'heure et où devaient être remisés les avions. Pourtant, quand il y arriva, une déception l'attendait. Le hangar, construit d'éléments métalliques, était parfaitement clos et un système compliqué de cadenas et de verrous en fermait la porte. Même un chaton n'aurait pu se glisser à l'intérieur.

Couché sur le ventre, tout contre le mur du hangar avec, devant lui, la longue surface plane de la piste d'envol, Morane se vit forcé de réviser son plan initial. Puisqu'il lui était impossible d'atteindre les appareils pour les détruire ou les saboter, il lui fallait trouver une autre solution.

« Doyle, pensa-t-il. C'est là le seul défaut, que je connaisse, à la cuirasse de mes ennemis. C'est lui qui va me fournir le moyen de mettre en échec l'attaque aérienne contre le paquebot *Victoria*… » Se coulant parmi les hautes herbes tapissant le bord de la piste d'envol, Morane se dirigea vers la baie dans laquelle, tout à l'heure, se trouvait ancrée la jonque. À un grossier wharf de planches, plusieurs canots à moteurs étaient amarrés. Bob monta à bord de l'un d'eux, coupa l'amarre et, à la rame, il mena l'embarcation à quelques centaines de mètres de la côte. Là, il arracha la bonde de vidange et, aussitôt, l'eau se mit à envahir le canot. Bob se laissa glisser à la mer et se mit à nager en direction de la côte. Quand il l'atteignit, le canot avait déjà coulé par le fond.

Complètement trempé, à la suite de sa baignade, Bob se mit en devoir de refaire en sens inverse le chemin qu'il venait de parcourir. Il passa près du hangar, mais sans s'y arrêter cette fois. Quand il parvint à proximité de la cabane, où tout à l'heure il avait vu Doyle pénétrer, il se rendit compte que la porte en était ouverte. La nuit était chaude et sans doute le pilote n'aimait-il pas dormir dans une chambre totalement close.

Lentement, Morane s'approcha de la maisonnette. Par la porte ouverte, il jeta un coup d'œil à l'intérieur. Un rayon de lune y pénétrait, et il put apercevoir une forme humaine allongée sur un lit de camp. Le bruit d'une respiration régulière lui parvint, indiquant ainsi que Doyle dormait paisiblement.

À pas de loup, la main gauche crispée sur le manche de son poignard, Morane pénétra dans la chambre jusqu'au chevet du dormeur. C'est alors qu'il aperçut, éclairé par la lune, la crosse bleue d'un weybley, qui pendait glissé dans sa gaine au-dessus du lit. Bob s'empara de l'arme, s'accroupit et posa le canon du weybley contre la tempe de Doyle, pour dire à voix basse, presque dans l'oreille de l'Anglais :

— Surtout pas un mot…

Doyle ne broncha pas. Alors, Bob le secoua doucement par l'épaule. Le pilote ouvrit les yeux et tourna légèrement la tête, en demandant :

— Qu'est-ce que ?…

Bob appuya plus fort le canon du revolver et répéta :

— Demeurez tranquille…

En voyant penché sur lui ce visage sur lequel se lisait une volonté froide, Doyle comprit que le nouveau venu n'hésiterait pas à mettre sa menace à exécution. Sans faire un seul geste, il interrogea :

— Que voulez-vous ?

— Je veux tout simplement vous emmener faire un petit tour, répondit Morane à voix basse.

— Un petit tour ? Où donc ?

— Ne vous en préoccupez pas ! Contentez-vous de faire strictement ce que je vous dis, sans tenter de résister.

Continuant à braquer le revolver en direction du pilote, Morane recula dans un coin de l'étroite chambre, d'où il pouvait à la fois surveiller la porte et Doyle. Ce dernier s'était levé lentement et enfilait sa combinaison de toile kaki.

— Je vous écoute, dit Doyle, à mi-voix. Que désirez-vous exactement ?

Bob ne répondit pas tout de suite. Du regard, il tentait de juger son adversaire, pour se rendre compte si celui-ci ne s'apprêtait pas à lui jouer un mauvais tour. Pourtant, la soumission de Doyle semblait totale.

— Vous allez prendre un sac, dit Bob, et y entasser tous les objets que vous emporteriez si réellement vous deviez quitter l'île en catimini.

Le pilote haussa les épaules. Se baissant, il tira de dessous le lit un sac de marin qu'il se mit à remplir posément. Quand il eut terminé, il se tourna vers Morane.

— Je suis prêt. Commandez et je vous obéirai. Si je comprends bien, vous voulez m'empêcher de prendre part à l'expédition de demain.

Dans la pénombre, Morane sourit.

— Un bon point pour votre perspicacité, Mister Doyle, dit-il. Mais il est inutile de parler davantage. Cela pourrait nous attirer du monde. Nous allons tenter de gagner le versant gauche de la vallée sans nous faire remarquer. Passez devant et n'oubliez pas qu'à la moindre tentative d'alerte de votre part, je vous loge une balle dans le crâne.

Les deux hommes, le pilote en tête portant son sac, se coulèrent au-dehors. Ils passèrent derrière la maison où tout à l'heure avait lieu la réunion. À ce moment, un gros nuage cachait la lune, et ce fut sans encombre qu'ils parvinrent au sommet du versant. Là, à l'abri d'un rocher, Morane commanda à son prisonnier ;

— Déposez votre sac et passez-moi la ceinture de votre combinaison.

— Ma ceinture ?… Pour quoi faire ? interrogea Doyle.

— Je vais vous lier les mains derrière le dos, puis les pieds, dit Bob. Ainsi, nous pourrons passer le reste de la nuit en bavardant sans que je courre le risque que vous me jouiez un mauvais tour.

Quand Doyle eut les chevilles et les poignets entravés, Morane le considéra longuement. Le pilote avait un visage aux traits durs, à la mâchoire un peu brutale mais, dans l'ensemble, il n'était guère antipathique.

— Vous deviez être un type bien dans le temps, remarqua Morane. Que diable faites-vous donc avec cette bande de brigands ?

Doyle secoua les épaules.

— Vous savez comment cela se passe, dit-il. Vous êtes pilote de chasse, en disponibilité. Un soir, dans le journal, vous lisez qu'on demande un bon pilote pour l'Extrême-Orient. Vous répondez à l'annonce et vous êtes accepté. On vous paie alors le voyage pour Hong-Kong et, aussitôt, vous vous trouvez embarqué dans une

affaire de contrebande. Jusque-là, cela peut passer mais, de la contrebande, on vous oblige progressivement à passer au banditisme. Vous tentez de vous rebeller, mais seulement alors, on vous apprend que celui pour lequel vous travaillez n'est autre que Monsieur Wan, l'Empereur de Macao, auquel personne n'échappe. Il vous faut continuer ou périr, et personne ne voudrait courir le risque de tomber dans les pattes des exécuteurs de Monsieur Wan… Voilà pourquoi je suis ici.

Doyle fit la grimace puis il interrogea :

— Et vous, quel but poursuivez-vous ?

— Je viens faire la guerre à votre Monsieur Wan, tout simplement, répondit Bob, et je m'apprête à lui jouer un tour pendable…

Doyle regardait Morane avec des regards chargés d'intérêt.

— Vous parlez à la première personne du singulier, dit-il. Seriez-vous seul ?

Bob eut un signe affirmatif.

— Je suis seul en effet, dit-il. Comme vous le voyez, je ne m'en tire pas trop mal.

— Puis-je connaître votre nom ? interrogea encore Doyle. Je vous donne ma parole d'honneur, si cela peut vous suffire bien sûr, que je ne le révélerai à personne.

Naturellement, Morane ne savait s'il pouvait faire confiance à son prisonnier de Macao, et sans doute l'empereur lui-même, connaissait son identité, il jugea ne courir aucun risque en se nommant.

— Je m'appelle Bob Morane, dit-il.

Pendant un moment, Doyle demeura pensif, comme s'il cherchait à retrouver un souvenir. Finalement, il releva la tête et demanda :

— Seriez-vous, par hasard, ce fameux commandant Morane, de l'Armée de l'Air française ?

— Je suis ce commandant Morane-là. En congé illimité.

Un intérêt nouveau s'était peint sur les traits burinés de Doyle.

— Je suis, moi aussi, un ancien pilote militaire, et j'en ai assez de la sale besogne que ce bandit de Sam Ling me fait faire pour le compte de l'Empereur de Macao. Si vous voulez me donner votre confiance et m'aider à me racheter, je suis prêt à vous seconder.

Bob eût aimé qu'on lui apportât une aide qui lui permît de mener à bien, avec un maximum de chances, le plan qu'il avait imaginé. Pourtant, il jugea ne pas pouvoir donner sa confiance à Doyle.

— Désolé, dit-il, mais il m'est impossible de courir de risques. Si vous voulez absolument me rendre service, répondez aux quelques questions que je vais vous poser.

— Allez-y toujours, commandant Morane.

— Je voudrais savoir combien il y a d'hommes sur cette île capable de piloter un avion.

— Trois, répondit Doyle sans hésiter. Un pilote japonais, un chinois et moi-même.

— Et combien d'avions ?

— Trois également. Des Spitfire sortis d'on ne sait quels musées, mais encore en parfait état et qui peuvent remplir effectivement leurs petites missions comme par le passé.

— Trois pilotes, trois avions, dit doucement Morane. Que se passerait-il si, demain, à l'aube, au moment du décollage, vous manquiez à l'appel, monsieur Doyle ?

— Un des appareils resterait sur le terrain, tout simplement, répondit l'Anglais.

— C'est bien ainsi que je voyais les choses, fit Morane avec satisfaction. Voilà comment vos amis, là en bas, interpréteront les événements. Vous, Doyle, vous en avez eu assez de Monsieur Wan et de sa clique. Alors, profitant de la nuit, vous avez fait votre valise et, après avoir volé un des canots à moteur amarrés au whar, vous avez pris la fille de l'air. Donc, comme on vous pensera très loin, deux appareils seulement décolleront demain. C'est alors qu'un certain commandant Morane, que vous connaissez bien, entrera en scène.

Chapitre XV

Tout d'abord, une bande verte s'était détachée sur l'horizon, montant lentement dans le ciel et repoussant le bleu sombre de la nuit. Puis, brusquement, tels les faisceaux de gigantesques projecteurs, les rayons du soleil avaient fusé en larges rais d'or. À son tour, l'astre du jour avait jailli, comme sorti de la mer, et aussitôt la nature tout entière en fut illuminée.

Morane se secoua dans ses vêtements encore humides de son bain nocturne, et il tenta de secouer l'engourdissement qui s'était emparé de lui.

« Si après cela, pensa-t-il, il ne contractait pas une bonne pneumonie, c'est que, réellement, il était construit en acier galvanisé. »

Ce qui se passait sous lui, dans la vallée, devait cependant le détourner de ses préoccupations quant à sa santé. Une dizaine d'hommes pauvrement vêtus avaient ouvert la porte du hangar pour pousser les avions à l'entrée de la piste. Il y avait là trois vieux Spitfire au fuselage agrémenté d'une tête de dragon peinte en rouge.

Toujours ligoté, Doyle regardait lui aussi. Bob enleva le bâillon qu'il avait serré sur la bouche de son prisonnier, et il demanda, en désignant les appareils :

— Ces masques de dragon peints sur le fuselage, que veulent-ils dire ?

— C'est l'emblème de l'Empereur de Macao, répondit l'Anglais.

— Pourquoi un dragon ?

Doyle eut un geste d'ignorance.

— Je serais bien en peine de vous répondre. Vous savez, les Chinois aiment assez les dragons et les autres animaux de ce genre, qu'ils existent ou non… Ce sont de petits compliqués, les Chinois, et sans doute Monsieur Wan l'est-il aussi…

— Bien sûr, reconnut Morane. À condition toutefois que l'Empereur soit un Asiatique. Après tout, personne ne le connaît

autrement que de nom…

Une expression de surprise intense se peignit sur le visage de Doyle.

— Vous ne supposeriez quand même pas, commandant Morane, que Monsieur Wan pourrait être un Européen ?

Pendant un moment, le pilote demeura songeur, puis il secoua la tête et continua :

— Non ! Non ! Ce n’est pas possible… Tout dans les réactions de l’Empereur de Macao, son goût pour les tortures raffinées, pour le mystère, indique que c’est bien un Asiatique. Il y a aussi le fait qu’il ait choisi un dragon pour emblème.

— Un dragon, fit Bob avec un petit sourire. Cela lui va bien, il faut le reconnaître.

Il songeait aux paroles de Tai-Min, la lépreuse, qui, en parlant de Monsieur Wan, avait dit : « Lui pareil dragon… Pareil dragon… »

Et, tout à coup, Bob sursauta, comme si une vérité venait de se faire jour en lui.

— Comment dit-on dragon en chinois ? interrogea-t-il à l’adresse de Doyle.

Celui-ci réfléchit pendant un instant.

— Attendez, fit-il. Dragon en chinois !… J’ai le mot sur le bout de la langue… Ah ! j’y suis c’est…

Un vrombissement sonore couvrit la dernière parole de l’Anglais. Là-bas, dans la vallée, les aides venaient de mettre en marche les moteurs des trois Spitfire n’attendaient plus maintenant que leurs pilotes pour décoller.

Sam Ling sortit de son habitation et se dirigea vers les trois cabanes servant de gîte aux aviateurs. Dans les deux premières, il trouva effectivement ceux qu’il cherchait, car presque en même temps les deux pilotes asiatiques firent leur apparition, tout harnachés. Pourtant quand Ling visita la troisième cabane, il en alla autrement. Bien entendu, il ne trouva pas Doyle et ressortit en proie à une vive agitation. Il interrogea les deux autres pilotes et aussi quelques aides, mais n’obtint d’eux que des signes d’ignorance.

D’où il se trouvait, tapi parmi les rochers, Morane pouvait assister à toute la scène, et il devina que le moment crucial approchait. Déjà, Sam Ling avait envoyé des hommes dans plusieurs directions, et

notamment vers le whar, à la recherche de l'absent. Au bout d'un moment, un des émissaires revint vers Ling en faisant de grands gestes et en poussant des cris que Bob ne comprit pas. Il devina cependant que l'absence du canot coulé par lui, la nuit précédente, venait d'être découverte, prouvant la fuite de Doyle.

Sam Ling avait eu un mouvement de violente colère. Il jeta un coup d'œil à sa montre, hésita quelques instants, puis il lança un ordre aux pilotes asiatiques qui, aussitôt, prirent place à bord de deux des Spitfire. Quelques secondes plus tard, ceux-ci roulaient le long de la piste en direction de la mer, pour décoller et s'éloigner vers l'horizon. Ils ne furent bientôt plus que deux petites silhouettes qui se fondirent dans le lointain.

* * *

Sam Ling avait regagné son habitation. Les manœuvres avaient disparu à l'intérieur du hangar. Seul le troisième Spitfire, son moteur tournant au ralenti, était demeuré au bord de la piste. Morane comprit que l'instant d'agir était venu. Tirant son poignard de sa ceinture, il trancha les liens de Doyle et dit :

— Cette nuit, j'ai coulé un canot dans la baie afin de faire croire à votre fuite, mais il reste d'autres embarcations amarrées au wharf. Il vous suffira de vous emparer de l'une d'elles et de filer en direction de la côte qui ne doit pas être très éloignée.

— Rassurez-vous, commandant Morane, je me débrouillerai, répondit Doyle en se relevant.

Brusquement, sans que rien n'ait pu faire prévoir son geste, Morane frappa l'Anglais d'un dur crochet du droit à la mâchoire. Doyle tomba en arrière sur le dos et demeura immobile.

— Je regrette, mon vieux, fit Morane en frictionnant son poing endolori. Je ne voulais pas courir le risque de te voir me jouer une entourloupette à la dernière minute. J'ai préféré t'endormir momentanément.

Bob se pencha rapidement vers l'homme inanimé et lui glissa son poignard dans la ceinture. Quand Doyle tenterait de quitter l'île, il ne se trouverait pas complètement dépourvu d'arme.

Depuis que Morane l'avait capturé, la nuit précédente, Doyle s'était montré docile et n'avait pas un seul instant tenté de résister. Aussi Bob jugeait-il lui devoir un peu de reconnaissance.

Sans s'attarder davantage, Morane se détourna et se mit à descendre le flanc de la vallée sans prendre soin de se dissimuler. Il lui fallait faire vite et atteindre le Spitfire tant que celui-ci demeurait disponible. Dévalant la pente à toute allure, il atteignit l'aire débroussaillée servant de champ d'atterrissage. Sans regarder ni à gauche ni à droite, il se mit à courir en direction de l'appareil. Il n'était plus qu'à une centaine de mètres de celui-ci quand, soudain, un manœuvre jaillit du hangar et se précipita sur lui. Surpris, Bob faillit se laisser saisir. Seul, un pas de côté lui permit d'échapper à son adversaire. En même temps, il tendait la jambe en avant et faisait trébucher le Chinois pour, aussitôt, du tranchant de la main, le frapper derrière l'oreille. Le manœuvre s'écroula et demeura la face contre terre.

Déjà, Morane allait s'élancer à nouveau vers l'appareil quand une voix, derrière lui, l'immobilisa.

— Les mains en l'air et, surtout, ne faites pas un seul geste.

Lentement, Bob leva les bras et se retourna. À une vingtaine de mètres de lui se tenait Sam Ling, qui braquait une mitraillette dans sa direction.

— Vous tentiez sans doute de vous emparer de cet appareil, n'est-ce pas ? fit Ling. Peut-être aussi êtes-vous pour quelque chose dans la disparition de Doyle. Vous allez savoir ce qu'il en coûte de vouloir contrecarrer les plans de l'Empereur de Macao.

Morane vit le doigt du Chinois se crisper sur la détente de la mitraillette. Sam Ling allait faire feu, et Bob comprit qu'il ne pouvait plus rien tenter pour sauver son existence. Il s'attendait à ce que les balles le frappent. Pourtant, rien ne se passa. Là-bas, du côté de Sam Ling, il y avait eut un petit choc sourd, à peine perceptible. Ling lâcha son arme, demeura un instant debout avec, sur ses traits, une expression d'intense surprise. Puis il tomba brusquement en avant, d'une seule pièce, à la façon d'un mannequin de bois. Dans son dos, un long poignard, dont seul le manche dépassait. Mais Bob ne regardait plus ni le poignard, ni le corps inanimé de Sam Ling. Il n'avait d'yeux que pour Doyle, qui se tenait debout à quelques

mètres du Chinois… Doyle souriait. Il s'avança et ramassa la mitraillette en disant :

— Peut-être ne le saviez-vous pas, commandant Morane, mais avant d'entrer dans l'aviation, j'étais boxeur et ai appris à encaisser. N'empêche que cette droite que vous m'avez collée là, c'était du cousu-main. Heureusement, je récupère vite.

Le canon de la mitraillette était à nouveau pointé vers Morane. Pourtant, Doyle ne semblait pas prêt à faire feu. Du canon de l'arme, il désigna le Spitfire et dit :

— Allez-y, commandant Morane. Les autres ont pas mal d'avance sur vous. Rejoignez-les et montrez-leur ce que vaut un gars de l'Armée de l'Air. Envoyez-leur une bonne giclée de maillechort de ma part. Bonne chance !

Bob eut aimé serrer la main de l'Anglais, auquel il devait présentement la vie, mais il savait que ce n'était guère le moment de s'attendrir.

— Merci, Doyle, dit-il. Comptez sur moi pour mener la partie dure à ces bandits. Mais vous, vous en tirerez-vous ?

Le pilote frappa du plat de la main sur la crosse de la mitraillette.

— Avec ce joujou, on se sent moins seul, fit-il. Je m'en tirerai, soyez sans crainte. Et puis, si je péris, j'aurai payé mes erreurs passées. Bonne chance, commandant Morane.

Le temps pressait, et Bob comprit qu'il était inutile de parler encore.

— Bonne chance, Doyle, dit-il à son tour. Et à charge de revanche. Je reste votre débiteur.

Morane se détourna, courut vers le Spitfire et grimpa à bord. Une demi-minute plus tard, l'appareil bondissait en plein ciel.

Chapitre XVI

Le Spitfire volait maintenant plein nord, dans la direction prise tout à l'heure par les deux autres appareils. Avec soin, Morane se tenait au niveau des nuages qui, par groupes compacts, avaient envahi le ciel, séparés entre eux par de vastes plages bleues. En agissant ainsi, Bob pouvait, si cela se révélait nécessaire, dissimuler à tout moment l'avion à ceux qu'il poursuivait.

À gauche, estompée par la brume matinale, Morane apercevait la ligne brunâtre des côtes chinoises. Sous lui, c'était la mer verte tachée de noir par l'ombre des nuages. De temps à autre, du côté de la terre, on apercevait les silhouettes sombres d'îlots rocheux habités seulement par les oiseaux de mer.

Avec insistance, Bob inspectait l'étendue marine, espérant voir s'y découper la silhouette du paquebot ou de la jonque. Par moments, il relevait légèrement la tête pour voir s'il n'apercevait pas les deux autres Spitfire.

« Si je les rejoins, pensait-il, il y aura du baroud. Mais il faudrait que cela arrive avant qu'eux-mêmes n'aient atteint le cargo, sinon il sera trop tard… »

Comme Bob se trouvait là justement pour se battre et contrecarrer les plans de l'Empereur de Macao, il jugea utile de mettre toutes les chances de son côté. S'il attaquait les deux autres Spitfire, ceux-ci seraient deux contre un. Bien sûr, Bob bénéficierait de l'élément surprise. Malgré cela, la bataille pouvait tourner à son désavantage et il risquait de faire un petit plongeon. Avisant alors une Mae West roulée sur le plancher de l'habitacle, il la revêtit et se la boucla autour de la poitrine. Après s'être assuré que la valve de gonflement fonctionnait bien, il reprit les commandes en murmurant :

— Me voilà paré à présent et prêt à piquer une tête si les vilains cocos que je vais attaquer réussissent à mettre du plomb dans l'aile.

Il sourit.

— Du plomb dans l'aile… Voire… dit-il en caressa du doigt la détente de ses canons.

Il se raidit soudain. Là-bas, à un kilomètre peut-être d'un important groupe de récifs noirs en forme de pain de sucre, il avait aperçu la silhouette d'un navire. À sa cheminée noire à bande rouge, et aussi à ses superstructures, il reconnut un paquebot. À peu de distance, une grande jonque menait paisiblement son petit bonhomme de chemin. Bob comprit aussitôt que cette jonque était le vaisseau pirate et le cargo mixte *Victoria*.

À partir de ce moment, tout se passa avec une rapidité extrême. De derrière un groupe de nuages, les deux Spitfire que Morane poursuivait jaillirent soudain et descendirent pour se mettre à décrire de grands cercles concentriques au-dessus du cargo.

— Si je ne me trompe, murmura Bob, la danse va commencer.

Il crispa les mâchoires et, pesant sur les commandes, bondit en direction des Spitfire à l'instant précis où le premier d'entre eux commençait à piquer vers le *Victoria*. À toute allure, Morane plongeait vers l'appareil meurtrier qui, à tout moment, pouvait ouvrir le feu sur le pont du vaisseau.

Le doigt crispé sur la détente de ses canons, Morane voyait grandir l'appareil ennemi dans son collimateur. Afin de ne pas laisser le temps à l'adversaire de lâcher une première rafale sur le cargo, Bob tira. Un peu trop vite. Ses balles se perdirent sans atteindre leur but. Cette attaque avait cependant éveillé l'attention du pilote adverse qui, rompant aussitôt son piqué, tenta de se dégager. Morane passa au-dessus de lui, au moment même où il virait pour faire face. Aussitôt, Bob amorça une chandelle qu'il prolongea par un retournement et un demi-tonneau. Il se trouvait maintenant au-dessus et en arrière de l'autre Spitfire. Sans attendre que celui-ci parvint à nouveau à se dégager, il fit feu de ses canons. Les projectiles frappèrent en plein la coupole du cockpit, tuant net le pilote. L'appareil se mit à descendre en pivotant sur lui-même, à la façon d'une feuille morte, vers la mer où il s'abîma.

Morane n'eut pas le loisir de savourer longtemps cette victoire. Un secret instinct l'avertit d'un imminent danger. En un mouvement réflexe, il plongea à son tour vers la mer, juste à temps pour éviter une rafale tirée par le pilote du second Spitfire. Ce dernier cependant ne lâchait pas sa proie et piquait à son tour. Bob eut juste le temps de se dégager par une nouvelle manœuvre de

retournement suivie d'un demi-tonneau sur la gauche, puis d'un piqué et d'un redressement qui le porta sur le flanc de l'adversaire. Bob était tout près quand il déclencha son tir. Frappé en plein réservoir, le Spitfire ennemi explosa littéralement et ses débris volèrent dans toutes les directions. Aucun d'eux ne toucha l'avion de Morane et celui-ci, maître maintenant du ciel, put triompher :

— Ah ! Ah ! Monsieur Wan, ricana-t-il, vous avez cru pouvoir impunément mener votre petit jeu criminel, mais vous avez compté sans les anges motorisés qui se promènent dans les nuages.

Cette allégresse fut cependant de courte durée. Tout autour du Spitfire, de grandes fleurs grises, qu'il connaissait bien, éclatèrent soudain.

Bob regarda sous lui et se rendit compte que la canonnade venait de la jonque. Il laissa échapper un petit sifflement admiratif.

— Diable, mon ami l'Empereur de Macao ne se refuse rien !… Il a même fait installer de la flak à bord de ses vaisseaux de proie.

Un choc sourd fit frémir le Spitfire dans toutes ses membrures. Un flot d'huile gicla en jets couleur d'encre sur le pare-brise. Du moteur, de longues volutes de fumée noire s'échappèrent. Cette fois, Morane comprit qu'il n'y avait plus de temps à perdre. Il lui fallait poser en hâte son appareil sur les flots. Il coupa les gaz et le débit d'essence afin d'éviter que l'appareil explosât. Faisant appel à toute sa maîtrise de pilote, il fit descendre le Spitfire, qui maintenant se gouvernait difficilement, vers la surface de l'eau. Pendant qu'il effectuait cette manœuvre, les canons de la jonque ne cessaient de tirer. Pourtant, aucun nouveau projectile ne vint frapper l'appareil et ce tut sans autre dommage que Bob put le poser doucement sur les flots.

Pour parer à toute éventualité et, au cas où l'avion coulerait à pic, ne pas se trouver enfermé dans l'habitacle, il ouvrit le cockpit. Alors, ayant détaché sa ceinture de sécurité, il put regarder autour de lui.

Un navrant spectacle s'offrit à ses regards. La jonque, propulsée par ses puissants diesels, filait vers le *Victoria* qu'elle tenait sous la menace de ses canons. Le désespoir empoigna Morane. Tous ses efforts allaient-ils être vains ? Avait-il, depuis plusieurs jours, risqué sa vie pour aboutir à cette défaite, pour devoir finalement assister

impuissant au pillage, puis peut-être à la destruction du paquebot et à l'exécution impitoyable de son équipage et des passagers ?

Ce désespoir devait se changer soudain en espérance, puis en allégresse. De derrière un groupe proche d'îlots rocheux, un troisième vaisseau venait d'apparaître. Long et gris, il filait à toute allure en direction de la jonque. Quand il fut à bonne distance, Morane se rendit compte qu'il battait pavillon britannique. Il ne lui avait pas fallu d'ailleurs attendre ce moment pour savoir qu'il s'agissait d'un contre-torpilleur de la Navy se précipitant au secours du cargo *Victoria*.

De la jonque, on s'était aperçu de l'approche du vaisseau de guerre. Négligeant alors le cargo, les pirates se tournèrent vers le nouveau venu pour le couvrir du feu de leurs canons. Malheureusement pour les hommes de Monsieur Wan, ces canons n'avaient pas la puissance requise pour mettre en danger le contre-torpilleur. Celui-ci avait ouvert le feu, et la maîtrise de ses canonniers ne devait pas tarder à porter ses fruits. Atteinte par plusieurs projectiles à hauteur de la ligne de flottaison, la jonque donna soudain de la bande et se mit à couler, tandis que les pirates sautaient à la mer comme des rats quittant un navire en train de sombrer.

Alors seulement, Morane se rendit compte qu'il avait de l'eau jusqu'à mi-cuisses. Bientôt, l'épave du Spitfire s'en irait, elle aussi, par le fond.

Il tira sur la valve de gonflement de la Mae West qui, presque instantanément, se gonfla. Morane se laissa glisser hors du cockpit et se mit à nager lentement pour s'écarter du Spitfire en train de couler.

* * *

Plusieurs canots à moteur s'étaient détachés du contre-torpilleur. Tandis que deux d'entre eux s'attachaient à recueillir les pirates, un troisième se dirigeait vers l'endroit où venait de disparaître l'épave de l'avion. Quand il fut à proximité, Morane agita les bras pour indiquer sa présence. Quelques secondes plus tard, saisi par des mains vigoureuses, il se trouvait étendu au fond de l'embarcation.

S’ébrouant, Bob se redressa pour se trouver nez à nez avec un jeune officier qui braquait vers lui un weybley réglementaire. Bob eut un petit rire contraint.

— Eh ! dit-il. En voilà une façon de traiter les naufragés. Écartez donc ce joujou. Il pourrait partir tout seul et crever ma belle Mae West.

Le jeune officier ne parut pas sensible à la gouaille du Français. Il continua à le tenir sous la menace de son arme.

— Qui êtes-vous ? interrogea-t-il sèchement.

Morane s’était tout à fait redressé et se débarrassait du gilet pneumatique.

— Qui je suis ! Un Français de France et, ce qui est mieux encore, de Paris. Maintenant, puisque vous voulez tout savoir, je m’appelle Bob Morane.

L’officier britannique parut se détendre. Un peu d’humanité apparut sur ses traits, jusqu’alors fermés.

— Seriez-vous le commandant Morane ? interrogea-t-il.

Bob posa la main gauche à hauteur de son cœur et s’inclina d’une façon comique, pour dire :

— Je suis en effet le commandant Morane, et cela de la pointe des pieds mignons jusqu’au bout des cheveux.

Cette fois, l’officier était redevenu tout à fait humain. Il glissa le revolver dans son étui et tendit une main franche à son interlocuteur.

— Content de vous avoir tiré de l’eau, commandant Morane, dit-il. Mais laissez-moi me présenter : lieutenant Harrington, de la Marine britannique. Nous avons reçu des ordres à votre sujet… Si nous vous retrouvions, nous devions vous ramener à Hong-Kong… Oh ! rassurez-vous, pas chargé de chaînes. Au contraire. Nous devons faire montre de beaucoup de gentillesse à votre égard. C’est pour cela qu’il me faut me faire pardonner de la façon un peu brutale dont je viens de vous accueillir. Que diable, on n’accueille pas le fameux commandant Morane en lui braquant un revolver sous le nez ! J’espère qu’une cigarette me fera pardonner.

Harrington tendait à Bob un paquet d’anglaises blondes, mais Morane les refusa.

— Merci, lieutenant, mais je ne fume pas.

L'officier parut déçu, puis il haussa légèrement les épaules et remit le paquet de cigarettes dans sa poche.

— Tant pis, dit-il, j'aurais aimé faire un peu de fumée en votre compagnie… Mais peut-être accepterez-vous de boire un whisky tout à l'heure, au bar du mess.

— Ce sera avec joie, répondit Morane qui, sans être buveur, considérait qu'en certaines circonstances un petit verre d'alcool pouvait apporter un peu de réconfort à un pauvre humain. Surtout quand ce dernier venait d'accomplir une baignade forcée, précédée d'une petite corrida en plein ciel.

Bob se sentait maintenant saisi d'une nouvelle impatience. Il avait hâte de regagner Hong-Kong, pour retrouver l'inspecteur Crance. Il avait pas mal de choses à lui raconter au sujet d'un certain dragon qui se faisait appeler Monsieur Wan, alias Empereur de Macao.

Chapitre XVII

— Grâce à vous, Bob, dit l'inspecteur Crance, nous avons pu nous emparer de Jonathan Ma-Boon-Ma, que j'ai fait discrètement chercher à Macao par un commando de la marine. Nous avons pu également conjuguer, toujours grâce à vous, la menace qui pesait sur le cargo *Victoria*. Et aussi détruire le repaire de l'Empereur de Macao, là-bas dans l'archipel perdu. Deux des jonques de Monsieur Wan ont coulé par le fond, des pirates sont morts, dont l'Honorable Joao Tseu, et d'autres ont pu être faits prisonniers. Cependant, en ce qui concerne l'Empereur de Macao lui-même, nous avons fait, une fois de plus, buisson creux. Qui est Monsieur Wan ? La question demeure toujours sans réponse.

Bob Morane se trouvait dans la chambre de l'inspecteur Crance, à l'Hôpital Britannique de Hong-Kong. Le policier, assis sur son lit, avait écouté sans l'interrompre le récit des aventures vécues par Morane au cours de ces derniers jours. Récit auquel il venait d'apporter les conclusions qui précèdent.

— Naturellement, continua Crance, on ne peut pas vous rendre coupable de cet échec, en ce qui concerne l'identité de notre adversaire. Dans toute cette affaire, vous vous êtes conduit en héros, faisant montre d'un désintéressement total, d'un courage admirable. Si Miller et moi avions été disponibles, nous n'aurions pu ensemble arriver au résultat que vous avez obtenu. En attendant, je demeure pour plusieurs jours encore cloué dans cette chambre, par ordre du médecin. Et cela malgré que, à part ma blessure qui n'est pas encore tout à fait cicatrisée, je me sente en parfaite santé. Quant à ce pauvre Sprague Miller, il ne peut nous être d'une bien grande utilité. Son état s'est amélioré, mais son esprit continue cependant à battre la campagne. Jusqu'ici, il a été impossible d'en tirer le moindre renseignement précis… Enfin, aujourd'hui même, de nouveaux enquêteurs doivent arriver de Londres. Ils se mettront aussitôt en campagne et peut-être réussiront-ils, eux, à percer le

mystère qui continue à entourer la personne maudite de Monsieur Wan.

Pendant un moment, le policier demeura la tête penchée, le front soucieux. Finalement, il tourna vers Bob un regard interrogateur :

— Et vous, demanda-t-il, qu'allez-vous faire à présent ? Je suppose que vous en avez assez de Macao et de Hong-Kong et que vous allez regagner la France et Paris…

Morane hocha la tête.

— Regagner la France ? Je ne sais. J'aime terminer ce que j'ai commencé. Si je quittais Hong-Kong et Macao dès maintenant, j'aurais l'impression de m'en aller à cloche-pied. Non, inspecteur, si vous le permettez, j'aimerais m'occuper encore de Monsieur Wan. Surtout que, pour tout vous dire, je crois connaître son identité.

* * *

Si Méphistophélès en personne avait pénétré dans la chambre, l'épée au côté, l'escarcelle à la ceinture et traînant derrière lui une odeur de soufre, l'inspecteur Crance n'aurait pas été davantage surpris. Aux dernières paroles de Morane, il avait sursauté, témoignant d'un étonnement sans bornes.

— L'identité de Monsieur Wan ! Vous avez bien dit que vous connaissiez l'identité de Monsieur Wan ?

Morane sourit.

— Je n'ai pas été aussi affirmatif, répondit-il. J'ai seulement dit que je croyais connaître son identité. Au cours de ces derniers jours, j'ai pu recueillir quelques indices, faire quelques déductions.

L'étonnement de Crance s'était maintenant changé en une impatience fébrile.

— Quelques indices ?… Quelques déductions ?… Mais, que diable, expliquez-vous donc, Bob !… Expliquez-vous donc !… Vous me mettez sur des charbons ardents… Si vous savez qui est Monsieur Wan, pourquoi ne pas me le dire tout de suite ?

Morane eut un geste vague.

— Tout simplement parce que je ne possède encore aucune certitude et que je ne voudrais pas vous lancer sur une fausse piste. D'ailleurs, tout cela me paraît tellement fantastique, tellement

invraisemblable que, seul, un auteur de romans feuilletons, comme Eugène Sue ou Ponson du Terrail, pourrait imaginer une chose pareille. Non, non, je ne puis rien vous dire avant d'avoir réuni les preuves nécessaires. Laissez-moi deux semaines, inspecteur. Si, passé ce laps de temps, mes suppositions ne se sont pas révélées exactes, j'abandonnerai la partie et regagnerai la France, sans plus me préoccuper davantage de votre Empereur de Macao.

Longuement, l'inspecteur Crance considéra son interlocuteur, puis il sourit.

— Soit, Bob, dit-il. Puisque vous le désirez, je vous laisse ces deux semaines. Mais je doute que, d'ici là, vous puissiez me rapporter l'Empereur de Macao sur un plateau. Évidemment, si vous avez besoin de quoi que ce soit pour accomplir cette nouvelle enquête, n'hésitez pas à me le dire.

À son tour, Morane sourit.

— Il me reste encore une grosse partie de l'argent que vous m'avez confié, dit-il. Pourtant, j'aurais besoin encore de deux choses.

— Dites toujours. Je verrai ce que je puis faire.

— Oh ! rassurez-vous, inspecteur, je ne vous demanderai pas la lune, mais seulement une nouvelle arme et un vieux costume défraîchi m'allant aussi mal que possible.

Chapitre XVIII

Personne, dans cet homme qui marchait cette nuit-là à travers les ruelles tortueuses de Macao, n'aurait pu reconnaître le fringant commandant Morane. Celui-ci portait un costume sale et fripé, déchiré en maints endroits. Une barbe épaisse couvrait ses joues et sa démarche laborieuse était celle d'un ivrogne. Pourtant l'œil, lui, était clair et vif et le regard lucide. Cela faisait dix jours à présent que Bob traînait à travers Macao, à la façon d'un clochard, dormant n'importe où, tentant de s'intégrer le mieux possible à la pègre des parias de toutes races qui hantent les grands ports d'Extrême-Orient. Cela à seule fin d'essayer de retrouver l'homme qui, pensait-il, se cachait sous le nom redouté de Monsieur Wan.

Ce soir-là, Bob avait enfin retrouvé celui qu'il cherchait et, feignant d'être ivre, il lui avait emboîté le pas. L'homme qu'il supposait être l'Empereur de Macao n'était qu'une petite silhouette pâle qui s'éloignait en boitillant, sans se retourner, à l'autre extrémité de la rue. Afin de ne pas éveiller son attention, Bob se tenait à bonne distance, mais en ayant garde cependant de ne pas perdre l'homme de vue.

Pendant une demi-heure, feignant toujours l'ivresse, Morane suivit ainsi la silhouette boitillante. L'homme était sorti de la ville et avait emprunté un mauvais chemin qui, longeant la mer, conduisait vers la limite du territoire chinois. Un peu avant d'atteindre cette limite, il s'arrêta à hauteur d'un bassin encombré d'épaves de toutes sortes, véritable cimetière marin où pourrissaient pêle-mêle de vieux sampans et de vieilles jonques inutilisables. Par endroits, on apercevait même les silhouettes plus fines de cotres et de goélettes qui, ayant achevé leur service, étaient venus mourir là après avoir bourlingué sur toutes les mers du globe.

Toujours sans se retourner, l'homme que suivait Morane s'engagea sur une étroite passerelle faite de planches vermoulues jetées d'épave en épave pour former entre celles-ci de précaires

traits d'union. Bob s'était arrêté. Afin de pouvoir marcher le plus silencieusement possible, il se dépouilla de ses chaussures.

Les pieds nus, il s'avança à son tour sur la passerelle en évitant de faire craquer les planches sous son poids. De pont de jonque à pont de sampan, de pont de sampan à pont de cotre, Morane fut ainsi mené jusqu'à une grande goélette qui, bien que hors d'état de naviguer, ne présentait pas encore de caractères trop poussés de vétusté.

Le mystérieux personnage avait emprunté une passerelle qui, s'élevant légèrement en plan incliné, conduisait au pont de la goélette. Une fois là, il disparut dans une écoutille. Peu de temps après, une lumière s'alluma derrière les hublots d'une des cabines.

Pendant un long moment, Morane demeura immobile, s'interrogeant sur le parti à prendre. Si l'homme qu'il poursuivait était réellement Monsieur Wan, il pouvait y avoir du danger à s'aventurer sur la goélette. Cependant, Bob ne tenait pas à lâcher sa proie, et il voulait en outre en avoir, une fois pour toutes, le cœur net. Tirant de sa ceinture l'automatique que lui avait donné l'inspecteur Crance, il monta à son tour sur le pont de l'ancien voilier. Il tenta de jeter un coup d'œil à travers les hublots derrière lesquels la lumière brillait, mais ils étaient obscurcis par la poussière, et il ne put rien distinguer de précis. Il s'avança alors vers l'écoutille menant aux cabines et se mit à descendre l'escalier de coursive. Morane connaissait suffisamment ce genre de vaisseau pour pouvoir s'y diriger sans le secours d'une lampe. Il ne dut d'ailleurs pas tâtonner longtemps pour trouver son chemin. Au bout de quelques mètres, un rai de lumière apparut sous une porte s'ouvrant dans la cloison du couloir. Sur la pointe des pieds, Bob s'en approcha. Collant son oreille au battant, il distingua un bruit de pas. Alors, il posa la main sur le bec-de-cane, abaissa celui-ci et, lentement, il ouvrit la porte.

Dans une large cabine, luxueusement meublée à l'orientale et éclairée par plusieurs lampes à pétrole, un petit homme se tenait debout, tournant le dos à Morane. À ses pieds, sur le plancher, quelques hardes loqueteuses indiquaient qu'il venait de remplacer ses haillons par une confortable robe de chambre chinoise en soie noire ornée de dragons d'or.

Morane avait braqué son revolver sur le petit homme.

— Bonsoir, Monsieur Wan, dit-il.

Lentement, l'autre se retourna, pour montrer un visage couturé de cicatrices, marqué de boursouflures et où le nez manquait : le visage de Lung, le mendiant lépreux qui, un soir, à Macao, avait indiqué à Morane le chemin de la boutique de Jonathan Ma-Boon-Ma.

— Bonsoir, Monsieur Wan, répéta Morane.

Sur le visage ravagé de Lung, une grimace, qui devait être un sourire, apparut.

— Monsieur Wan ? interrogea-t-il d'une voix grinçante. Je ne vous comprends pas, senhor.

Du geste, Morane désigna la cabine.

— Avouez que ce luxe n'est pas le fait d'un mendiant lépreux.

Lung continuait à grimacer.

— Peut-être ignorez-vous, senhor, dit-il, que souvent les mendiants, lépreux ou non, réussissent à gagner pas mal d'argent, ce qui leur permet de vivre en secret dans un confort relatif.

Cette remarque fit chanceler un peu la conviction de Morane. Il demeura un moment indécis, puis il secoua la tête.

— Non, non, dit-il. Vous êtes Monsieur Wan, l'Empereur de Macao. J'en ai la certitude.

— La certitude ? fit Lung. Pourriez-vous me dire comment vous avez acquis celle-ci ?

— C'est à la fois simple et compliqué, expliqua Morane. Il y a peu de temps, à Hong-Kong, je tirai un policier anglais des mains d'un de vos bourreaux. Le malheureux, qui avait été torturé, avait perdu l'esprit et répétait sans cesse quelque chose comme « La charité, Monsieur Wan ». En réalité, c'était « La charité… Monsieur Wan… » qu'il fallait entendre. Le policier voulait dire que Monsieur Wan demandait la charité. Pourtant, cela ne m'apparut que beaucoup plus tard. Voilà pourquoi, quand je vous rencontrai pour la première fois et que vous m'avez conduit jusqu'à la boutique du *Trésor des Sages*, mon attention ne fut pas éveillée. Un peu plus tard, cependant, quand je visitai cet archipel où vous aviez installé votre repaire, je rencontrai une vieille femme, lépreuse comme vous, nommée Tai-Min. Folle par surcroît, elle m'affirma avoir été l'épouse de Monsieur Wan qui, s'il fallait l'en croire, était semblable à elle et,

en outre, avait tout du dragon. Ce fut seulement quand je vis les masques de dragons peints sur le fuselage de vos Spitfire que je compris. En affirmant que vous étiez semblable à elle, Tai-Min voulait dire que vous étiez lépreux vous aussi. En parlant de dragon, elle me révélait le nom sous lequel vous vous cachiez. En effet, en chinois, le mot « dragon » se traduit justement par « lung ». Je me souvins alors de vous, et je réalisai que vous étiez Monsieur Wan…

Le rire du lépreux éclata, pareil à un grincement de scie dans son entame.

— Je vous félicite de votre perspicacité, commandant Morane – vous voyez que je vous connais, moi aussi – et je ne voudrais pas vous décevoir. Vous avez vu juste. Je suis bien l'Empereur de Macao, mais vous ne vivrez pas assez longtemps pour rapporter cette confession à quiconque. Vous m'entendez, vous ne vivrez pas assez longtemps pour cela…

Lung avait haussé la voix sur ces dernières paroles. Aussi quand, derrière lui, Morane perçut le bruit des pilons de bambou frappant le plancher, il était trop tard. Un objet dur le frappa à la base du crâne, et il tomba en avant…

* * *

Quand Bob Morane reprit ses sens, il se trouvait étendu, pieds et poings liés, sur le sol de la cabine. Debout devant lui, Monsieur Wan et Poo, le tourmenteur aux pilons de bambou, l'observaient. Wan tenait l'automatique de Bob et Poo un long couteau à la lame effilée.

En s'apercevant que son prisonnier avait ouvert les yeux, l'Empereur de Macao éclata de rire.

— Vous avez eu tort de vous surestimer, commandant Morane, dit-il. Mon fidèle Poo dormait dans une cabine voisine quand vous avez pénétré dans celle-ci. Il a le sommeil fort léger et la rumeur de notre conversation l'a réveillé… Ainsi, vous aviez cru pouvoir vous rendre maître, à vous seul, de l'Empereur de Macao. Fou inconscient que vous avez été en pensant cela ! Il vous suffira d'écouter mon histoire pour vous en rendre compte. Moi aussi, j'ai été jeune et beau, commandant Morane. Dans l'ancienne Chine, j'étais un mandarin fort riche. Le nom que je portais alors ? Peu

importe… Un jour, j'épousai une jeune fille belle comme le jour nommée Tai-Min. Belle comme le jour, certes, mais lépreuse aussi. Comme j'ignorais tout de sa maladie, qui n'était pas encore apparente, je la contractai à mon tour après de longues années de contacts journaliers. Alors, je reléguai Tai-Min sur cette île où vous l'avez rencontrée et où la solitude ne devait pas tarder à la rendre folle. Moi-même, qui étais devenu un objet de répulsion pour mes semblables, je me mêlai à la foule de miséreux qui hantent Hong-Kong et Macao. Cependant, j'étais demeuré fort riche. J'eus l'idée de créer le personnage de Monsieur Wan. M'installant définitivement à Macao, je recrutai quelques mendiants fanatiques et, autour d'eux, demeurant moi-même dans l'ombre, je formai une bande parfaitement organisée. Ceux qui travaillaient pour moi, à part quelques fidèles comme Poo, ignoraient tout de mon identité. Je leur transmettais mes ordres par l'intermédiaire de quelques fidèles. Parfois même, je les leur portais personnellement, sans qu'ils se doutassent à qui ils avaient affaire. Qui, en effet, aurait pu supposer que Lung, le misérable lépreux, n'était autre que le puissant, le redoutable Empereur de Macao ? Ainsi, je réussis à mettre sur pied une organisation redoutable, dont les principales activités étaient la contrebande et le brigandage organisé. M'appuyant sur la terreur, je réussis pendant des années à braver les lois. Jusqu'au moment où vous fîtes votre entrée en scène. Déjà, ce soir-là, quand je vous montrai le chemin du *Trésor des Sages*, je savais à quoi m'en tenir à votre sujet, et notre rencontre ne dut rien au hasard. Pas un seul instant, après que je vous eu quitté, vous n'avez cessé d'être surveillé par un de mes fidèles. Il vous vit monter à bord du *Poisson aux Nageoires Dorées*, et je fis transmettre à Joao Tseu l'ordre de s'emparer de vous et de vous faire parler avant de vous exécuter. Je voulais savoir jusqu'à quel point vous étiez renseigné à mon sujet. Malheureusement, les choses n'ont pas tourné tout à fait comme je l'avais prévu.

— En effet, approuva Morane. Vous ignoriez que, juste avant de m'introduire à bord de la jonque, je m'étais mis en rapport avec un agent spécial de Scotland Yard, à Hong-Kong, pour le prévenir de l'attaque projetée contre le cargo *Victoria* et lui demander de s'assurer discrètement de la personne de Jonathan Ma-Boon-Ma.

Par la suite, comme vous ne devez pas l'ignorer, la chance m'a permis de contrecarrer vos plans criminels et même de contribuer à la destruction de votre base sur l'archipel.

— Je sais, je sais, commandant Morane, dit le lépreux. Vous êtes un adversaire redoutable et m'avez fait essuyer une terrible défaite. À cause de vous, je vais devoir réorganiser ma bande. J'ai eu tort de vous sous-estimer et, surtout, de vous ménager au début. Mais je vais réparer cette erreur. Ou, plutôt, mon fidèle Poo va la réparer à ma place.

Monsieur Wan se tourna vers l'homme aux pilons de bambou et lui jeta un ordre en chinois. Lentement, Poo s'avança alors vers Morane, son poignard brandi. À chacun de ses pas, ses pilons faisaient sonner le plancher. Sur le visage couvert de crasse du misérable, une expression de haine abjecte se lisait, et la férocité brillait dans ses yeux.

Quand Poo fut tout près de Morane, il se laissa tomber soudain à genoux et darda sa lame vers la gorge du prisonnier. L'arme ne devait cependant pas accomplir son office meurtrier. Un des hublots de la cabine vola en éclats et un coup de feu, tiré de l'extérieur, retentit. Touché en plein cœur, Poo s'écroula sur le sol. En même temps, une voix que Morane connaissait bien, commanda :

— Surtout, pas un seul geste, Monsieur Wan…

Le lépreux ne parut pas entendre. Il se tourna soudain vers le hublot, son arme braquée. Mais il n'eut pas le temps de faire feu. Une seconde balle l'abattit, mort lui aussi, sur le plancher.

Quelques secondes plus tard, la porte de la cabine s'ouvrait et l'inspecteur Crance faisait son apparition, un revolver dans sa main valide, son bras gauche soutenu par une écharpe. Derrière lui venaient plusieurs hommes, armés également.

Crance donna un ordre et un des hommes trancha les liens de Morane. Celui-ci se redressa. Il avait réellement l'impression qu'on venait de le tirer de son cercueil.

— Je veux bien être coupé en huit, inspecteur, dit-il, si je m'attendais à vous. Je vous croyais toujours en train de couler des heures paisibles sur votre lit d'hôpital.

— Vous vous êtes trompé, Bob. Quand j'ai su que vous vouliez réellement vous lancer à la recherche de Monsieur Wan, j'ai jugé ne

pouvoir demeurer inactif. Malgré l'avis des médecins, je me suis levé et, en compagnie des deux enquêteurs venus de Londres, j'ai gagné Macao, en espérant que vous alliez nous mener directement à l'Empereur. Comme vous le voyez, nos espoirs n'ont pas été vains.

— Ainsi, fit Morane, pendant que je surveillais Lung, alias Wan, j'étais moi-même surveillé à mon insu.

— Surveillé et suivi. C'est cela qui nous a permis d'intervenir à temps pour vous tirer des griffes de vos adversaires.

Morane tendit la main au policier.

— Je ne sais comment vous témoigner ma reconnaissance. Sans vous, à l'heure présente, je serais mort la gorge tranchée.

— N'oubliez pas, fit Crance à son tour, que vous m'avez vous aussi sauvé la vie il y a peu de temps. Nous sommes donc quittes. Ou plutôt non, car je fais partie de l'humanité, et celle-ci a une dette envers vous puisque, grâce à votre courage, nous avons pu abattre l'un des plus grands criminels qui aient jamais souillé la face du monde.

Bob ne répondit pas. Il regardait le corps inerte de Lung, alias Monsieur Wan. Celui-ci, la chair et l'esprit malades, avait voulu réaliser un monstrueux rêve de puissance. À présent, tout ce qui restait de lui, de l'Empereur de Macao donc, c'était cette dépouille misérable. Plus misérable que celle de n'importe quel autre homme.

Chapitre XIX

Assis sur la terrasse de l'hôtel où était descendu Morane, à Hong-Kong, Bob et l'inspecteur Crance regardaient le soleil se coucher au-delà de la Chine, tout en sirotant des boissons rafraîchissantes et délicatement parfumées. Le policier portait toujours le bras gauche en écharpe afin de ne pas risquer de rouvrir sa blessure.

— Je suppose, Bob, dit-il, que vous allez regagner la France à présent.

Morane hocha la tête affirmativement.

— Par le prochain avion à bord duquel je trouverai place, inspecteur. Je commence à en avoir assez de Hong-Kong et de Macao, où les miséreux font la loi.

Bob s'interrompit et sourit, pour continuer ensuite :

— L'Empereur de Macao a cessé de vivre à présent et le reste de sa bande, privé de chef, ne tardera pas à se désagréger. On n'a donc plus besoin de moi ici. J'ai hâte de retrouver Paris et mon appartement du quai Voltaire pour m'y remettre de mes émotions en compagnie de quelques bons livres. Je ferai également de longues promenades au bord de la Seine. C'est le printemps, et les arbres doivent y être en fleurs.

À ce moment, un garçon s'inclina devant Morane et lui présenta un plateau sur lequel se trouvaient deux plis bleus.

— Deux télégrammes pour vous, sir…

Bob prit les plis et décacheta l'un d'eux. Il portait simplement ces mots :

Ai appris votre présence à Hong-Kong. Stop. Suis en Australie dans famille. Prends premier avion pour venir vous rejoindre. Stop. Amitiés. Stop. Bill.

Bill Ballantine était un Écossais ami de Morane. Tous deux avaient, ensemble, vécu pas mal d'aventures aux quatre coins du

monde. Bob ouvrit le second télégramme, qui venait de Paris et disait :

Se passent étranges choses au Mexique. Stop. Pas de reporter disponible. Proposons vous y rendiez. Stop. Instructions et argent vous attendront consulat de France à Mexico. Stop. Attendons réponse d'urgence. Stop. Reflets.

Il s'agissait cette fois d'un grand magazine français d'actualités pour lequel Bob remplissait de temps à autre les fonctions d'envoyé extraordinaire.

Morane tendit les deux télégrammes à l'inspecteur Crance qui, quand il eut lu, les déposa sur la table, pour demander :

— Allez-vous accepter de partir pour le Mexique, Bob ? Peut-être l'ignorez-vous, il y a du pétard par là. Et puis, c'est assez loin de Paris…

— Je m'en doute, fit Morane, mais je puis difficilement laisser *Reflets* dans l'embarras. Je vais attendre l'arrivée de Bill et tenter de le décider à m'accompagner à Mexico. Si *Reflets* m'y envoie c'est que, réellement, il doit s'y passer des choses extraordinaires. Sans doute aurai-je besoin d'un coup de l'épaule puissante de ce vieux Bill. Et puis, jadis, le Mexique a fait rêver les Conquistadors. Pourquoi ne me ferait-il pas rêver moi aussi ?

FIN

UN PEU D'HISTOIRE : HONG-KONG ET MACAO

Au début du XVIIIe siècle, quand la Compagnie des Indes Orientales prit possession du Bengale, elle y développa la culture du pavot, qui y poussait en grande quantité. À cette époque en effet, les nations n'étaient guère aussi scrupuleuses que de nos jours et le trafic de l'opium était un négoce fort profitable.

Pour écouler la drogue, la compagnie décida de la faire pénétrer en Chine. Cependant, comme le Fils du Ciel s'y opposait, il fallut avoir recours à la contrebande. Celle-ci pratiquée avec l'approbation des autorités britanniques, fut fructueuse. Il suffit, pour s'en assurer, de citer quelques chiffres :

En 1793, la vente de l'opium des Indes rapportait annuellement 250.000 livres sterling à la Compagnie des Indes ; en 1809, ce chiffre était passé à 500.000 et à 1.000.000 en 1832. Pendant le même laps de temps, le nombre de caisses d'opium passées en contrebande montait de deux mille à vingt-six mille annuellement. À noter que ces caisses étaient énormes.

Deux aventuriers anglais, Jardine, que les Chinois nommaient « Vieux-Rat-à-la-Tête-de-Fer », et Matheson avaient pris en charge tout le trafic. Une flotte de bateaux corsaires solidement armés conduisaient l'opium vers l'île de Lintin, dans la baie de Canton. Là, les caisses étaient déposées sur les pontons où, la nuit, les contrebandiers chinois venaient en prendre possession.

L'empereur de Chine, cependant, décida de mettre fin à ce trafic et fit saisir dix mille caisses d'opium qui furent aussitôt détruites à Chuenpee. C'est alors que Jardine et Matheson firent tout ce qui était en leur pouvoir pour déclencher ce qui plus tard prit le nom de Guerre de l'Opium.

Après que Jardine se fut rendu à Londres pour intriguer auprès de lord Palmerston, alors premier ministre, les opérations furent déclenchées. Les vaisseaux de guerre britanniques n'eurent aucune

peine à vaincre les lourdes jonques chinoises et le traité de Nankin obligea la Chine à ouvrir cinq ports aux vaisseaux de commerce britanniques. En outre, l'île de Hong-Kong devait être cédée à l'Angleterre.

À Londres, de nombreuses critiques s'élevèrent contre ce traité. « À quoi servira ce roc stérile ? » disait-on. Pourquoi consacrer de l'argent à fortifier et aménager cette île perdue, sans ressources et sans avenir ? »

Aujourd'hui, Hong-Kong est un des plus riches ports de commerce britanniques. C'est une cité de 450.000 habitants (800.000 pour toute l'île), par où passe la plus grande partie du trafic vers l'Extrême-Orient. Notons que la firme commerciale la plus importante de l'endroit porte, de nos jours encore, les noms de Jardine et Matheson.

L'histoire de Macao est moins spectaculaire. Ce fut en 1517 que le navigateur portugais aborda à cette presqu'île et y installa un comptoir. Devenue colonie en 1557, Macao a subi des fortunes diverses. Aux XVIe et XVIIe siècles, ce fut une métropole commerciale fabuleusement prospère.

Cependant, avec l'installation de Hong-Kong de l'autre côté de la baie, la décadence vint vite. Tout le commerce fut drainé par les Britanniques et Macao ne fut bientôt plus qu'un lieu de plaisir où les riches commerçants d'en face venaient perdre leurs fortunes au jeu. De nos jours, on joue toujours dans la colonie portugaise, mais beaucoup moins que par le passé. Macao, l'Enfer du jeu, est le terme consacré par une légende qui, malgré vents et marées, n'est pas près de s'éteindre.

Fin du tome 25

---

[1] Ami de Bob Morane. Chef de la Brigade des Narcotiques. Agent de l'Intelligence Service au Moyen Orient.

Table des Matières